655 I

EL Swift Tabor A 196

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

TOME PREMIER.

627.340

NOUVELLES LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON.

Par l'Auteur de PAMÉLA & de CLARISSE.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXVI.

INTRODUCTION.

C'Est une aſſez plaiſante imagination du Boccalini, de prétendre que dans un bloc de bois ou de pierre, il y a toujours une belle ſtatue renfermée. La difficulté n'eſt, dit-il, que de l'en tirer; & tout l'art conſiſte à lever aſſez habilement l'enveloppe informe qui le couvre, pour ne lui rien ôter de ſa perfection naturelle. Mais ſi cette idée n'eſt qu'un badinage, en ſculpture, elle peut être appliquée plus ſérieuſement à certains ouvrages d'eſprit, qui ſous une rude écorce, c'eſt-à-dire, avec de grands défauts dans la forme, ne laiſſent pas de renfermer des beautés ſupérieures. Les exemples n'en ſont pas rares chez nos voiſins, & je n'ai pas attendu les approches de la guerre pour l'ob-

ſerver (*). *Une main habile peut lever cette écorce, c'eſt-à-dire, établir l'ordre, retrancher les ſuperfluités, corriger les traits, & ne laiſſer voir enfin que ce mérite effectivement de l'admiration. Quelques-uns de nos Traducteurs ont rendu ce ſervice à des livres importans ; & c'eſt un des principaux objets du Journal étranger.*

Ce recueil de Lettres hiſtoriques, n'auroit dû paroître en françois, ſans une réformation de cette nature. Quelques Cenſeurs éclairés, la jugeoient même impoſſible ; & n'en eſtimant pas moins le fond de l'ouvrage, ils regrettoient une infinité d'excellentes choſes, qu'ils croyoient abſolument perdues pour nous : mais l'entrepriſe ne m'a paru que difficile, & j'ai eu le courage de la tenter.

Sans rien changer au deſſein général de l'Auteur, ni même à la plus grande partie de l'exécution, j'ai

(*) Voyez la préface & les notes de Clariſſe.

donné une nouvelle face à ſon ouvrage, par le retranchement des excurſions languiſſantes, des peintures ſurchargées, des converſations inutiles, & des réflexions déplacées. Le principal reproche que la critique fait à M. Richardſon, eſt de perdre quelquefois de vue la meſure de ſon ſujet, & de s'oublier dans les détails (*); j'ai fait une guerre continuelle à ce défaut de proportion, qui affoiblit l'intérêt; & s'il en reſte encore des traces, je dois convenir qu'elles ſont inévitables dans un récit en forme de lettres. J'ai ſupprimé ou réduit aux uſages communs de l'Europe, ce que ceux de l'Angleterre peuvent avoir de choquant pour les autres nations. Il m'a ſemblé que ces reſtes de l'ancienne groſſiéreté britannique, ſur leſquels il n'y a que l'habitude qui puiſſe encore fermer les yeux aux Anglois, déshonoreroient un livre où la politeſſe doit aller de pair avec

(*) On va voir dans ſa préface, qu'il ſent le mal, & qu'il veut l'excuſer.

la nobleſſe & la vertu. Enfin, pour donner une juſte idée de mon travail, il ſuffit de faire remarquer que ſept volumes, dont l'Edition Angloiſe eſt compoſée, & qui en feroit vingt-huit de la groſſeur des miens, ſe trouvent ici réduits à huit.

Ceux qui voudroient juger encore mieux de mes réformations, peuvent ſe procurer une traduction du même ouvrage, imprimée à Gottingue, qui repréſente l'Anglois, non-ſeulement avec toutes ſes longueurs, mais littéralement rendus en François, dans la vue d'enrichir notre langue de nouvelles expreſſions & de nouveaux tours. Ce deſſein, conçu en Allemagne, & la maniere dont il eſt rempli, en font un des plus ſinguliers monumens qui ſoient jamais ſortis de la preſſe.

Si l'on me demande pourquoi j'ai dris tant de peine à réformer l'ouvrage d'autrui, lorſqu'avec moins de fatigue j'en aurois pu donner un nou-

veau dans le même genre, je ſatisfais à cette queſtion par deux réponſes. La premiere eſt qu'il m'en a paru digne, & qu'y retrouvant le génie de l'Auteur, avec la plûpart des autres qualités qui lui ont fait une réputation diſtinguée, je n'ai pas cru mon temps mal employé à faire pour ſon Grandiſſon, ce que j'ai fait aſſez heureuſement pour ſa Clariſſe.

Ma ſeconde réponſe paſſera, ſi l'on veut, pour un caprice d'artiſte, qui veut faire des eſſais dans un genre qu'il a long-temps exercé. Après avoir vérifié, plus d'une fois, que les grandes ſources de l'intérêt ſont dans le tragique, j'ai voulu tenter, ſi, ſans remuer l'ame avec tant de force, on ne pouvoit pas l'attacher auſſi ſenſiblement par de plus douces impreſſions. L'Hiſtoire du Chevalier Grandiſſon m'a paru propre à cette expérience. Elle n'offre point d'intrigues ſombres, ni d'aventures ſanglantes & de cataſtrophes funeſtes.

Il n'y meurt perſonne qu'au terme de la nature, ou par des accidens communs, dans les regles de la médecine : mais toutes les vertus y jouent le rôle qui leur convient; & les mouvemens qu'elles excitent, ſont ceux d'une joie paiſible, cauſée ordinairement par quelque action qu'on admire. Si cet ouvrage obtient quelque ſuccès, on ne doit plus tant ſe plaindre de la corruption des principes, puiſqu'il demeurera bien prouvé que le goût de la vertu ſubſiſte encore. Ainſi c'eſt une affaire d'honneur, pour ceux à qui j'ai l'eſpérance de plaire.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR ANGLOIS.

L'Éditeur de ces lettres croit pouvoir ſe diſpenſer d'apprendreau public comment elles ſont tombées entre ſes mains; mais il s'applaudit de l'occaſion qu'elles lui donnent d'achever un plan qu'il avoit formé avec complaiſance, & qu'il deſiroit de remplir beaucoup plus qu'il n'oſoit l'eſpérer.

Le premier recueil qu'il a publié ſous le titre de *Paméla*, repréſente la beauté & la ſupériorité de la vertu dans une ame ſimple & innocente, avec les récompenſes que le Ciel ſe plaît ſouvent à verſer ſur la bonté, pendant le cours même de cette vie. Une jeune fille, ſans naiſſance, fait à ſes honnêtes parens le récit des épreuves auxquelles ſon honneur eſt expoſé

de la part d'un maître dont le devoir étoit de lui ſervir de protecteur ; cette peinture renferme celle du caractere d'un libertin , dans tout ce qu'il a de mépriſable. Cependant la bonne éducation que ce libertin a reçue d'une excellente mere , ſon amour pour une fille vertueuſe , & l'aimable exemple qu'elle lui donne avec une patience invincible , lorſqu'elle eſt devenue ſa femme , le rappellent enfin à la pratique de cette vertu dont il n'avoit que le goût.

Dans le ſecond recueil que l'Editeur a publié ſous le nom de *Clariſſe* , la ſcene eſt beaucoup plus diverſifiée. Elle offre une perſonne du même ſexe que Paméla , mais née dans un plus haut rang & pour d'autres eſpérances, qui ſe trouve engagée dans une telle variété de malheurs & de chagrins , qu'elle perd la vie par une mort prématurée ; leçon terrible pour les parens

qui entreprennent de forcer les inclinations d'une jeune fille dans la plus importante affaire de la vie, & pour toutes les jeunes filles qui prennent une téméraire confiance aux plus belles promeſſes d'un homme ſans principes. Cependant l'Héroïne, ſoutenue par le ſecours de la Religion, triomphe de toutes les épreuves; & ſon cœur, toujours excellent, purifié, exalté par chaque diſgrace, ſe réjouit à l'approche d'une meilleure vie. La méchanceté de ſon cruel deſtructeur paroît également noire & impuiſſante, juſques dans les odieux ſuccès dont il fait gloire; mais l'excès d'une vaine préſomption lui fait étouffer quelques remords dont il ne laiſſe pas d'être épouvanté. Il ferme les yeux à la lumiere; il s'endurcit contre la conviction; & s'obſtinant à rejetter toutes ſortes d'avertiſſemens & d'inſtances, il périt miſérablement dans le bel âge de la vie, accablé enfin de regret, de honte

& d'horreur, qu'il emporte inutilement au tombeau. On ſe flatte que ces lettres pourront être de quelqu'utilité aux jeunes gens, pour les tenir en garde contre l'abus de l'eſprit, de la jeuneſſe, du rang, de la fortune, & de tous les avantages extérieurs, qui ſe changent ſouvent en malédiction pour ceux qui les poſſédent, & dont les effets ne deviennent pas moins funeſtes à la ſociété.

D'heureuſes circonſtances ont procuré à l'Editeur une troiſieme collection de lettres, qui le met en état de préſenter au public le caractere & les actions d'un homme d'honneur. On trouvera, dans le Chevalier *Grandiſſon*, l'exemple d'une belle ame, dont la conduite eſt uniforme dans une grande variété de ſituations difficiles, parce que toutes ſes actions partent conſtamment d'un même principe. On y verra l'ami de la religion & de la vertu, l'homme ferme, ſenſible,

éclairé, agréable & cher à tout le monde, par la nobleſſe de ſes manieres & la droiture de ſon cœur; heureux en lui-même, & faiſant le bonheur des autres.

Cette explication doit faire juger que dans l'ouvrage qu'on publie, comme dans les deux qui l'ont précédé, l'unique, & même le principal deſſein de l'Editeur, n'eſt pas d'offrir une lecture amuſante! Ses vues ſont nobles. Mais il eſpere que la variété des événemens & des caracteres qui ſe trouvent néceſſairement introduits dans un ſi grand nombre de lettres, ſera également capable de plaire & d'inſtruire, d'autant plus que les principaux correſpondans ſont de jeunes gens pleins de feu, qui joignent aux agrémens de l'eſprit, toute la politeſſe d'une belle éducation.

La nature des lettres familieres, dont la plupart s'écrivent dans le moment où le cœur eſt agité par

des craintes & des eſpérances, ſur des événemens incertains, doit ſervir d'excuſe pour la groſſeur de cette collection. On auroit pu raſſembler plus de faits & de caracteres dans un moindre eſpace ; mais ſeroient-ils auſſi intéreſſans ? Le récit de la jeuneſſe du principal Acteur ſe trouve heureuſement renfermé dans un aſſez petit nombre de lettres. Il n'y a point un épiſode dans l'ouvrage entier ; & lorſque le Chevalier Grandiſſon commence à paroître ſur la ſcene, on ne trouvera plus rien qui ne tende à l'illuſtration du deſſein principal. Les premieres lettres ne ſeront pas jugées plus inutiles, ſi l'on obſerve qu'elles font connoître au Lecteur une partie des perſonnages dont l'hiſtoire eſt étroitement liée avec celle du Héros.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.

LETTRE PREMIERE.

Miſs LUCIE SELBY, *à Miſs* HENRIETTE BYRON.

Au Château d'Ashby-Canons, 10 de Janvier.

VOTRE réſolution d'accompagner madame Reves à Londres, a fort alarmé vos trois amans. Soyez ſûre que vous entendrez parler de deux au moins. Une fille auſſi aimable que ma chere Henriette, doit s'attendre qu'on lui demandera compte de ſes démarches.

M. Greville, avec ſa réſolution ordinaire, menace de vous ſuivre à la ville; & là, dit-il, il obſervera tous les mouvements de chaque mortel qui approchera de vous; & pour peu qu'on lui en donne ſujet, il fera connoître ſes prétentions, & le danger qu'il y auroit à lui diſputer votre cœur. Mais il faut lui rendre juſtice; quoiqu'il traite ſes rivaux avec cette fierté, il parle de vous avec plus de reſpect & d'admiration qu'on n'en a jamais eu pour une femme. Ange & Déeſſe ſont des noms auxquels vous êtes accoutumée dans ſon langage; mais quoiqu'il les accompagne de l'air badin, que vous lui connoiſſez, je ſuis ſûre qu'il vous admire ſincérement. M. *Fenwich*, d'un ton moins déterminé, ne laiſſe pas de déclarer qu'il ſuivra vos traces, ſi votre abſence dure plus de quinze jours. Le doux *Orme* n'exprime ſes craintes que par des ſoupirs, & demande au ciel que vos réſolutions puiſſent changer. Quoique ſans eſpérance, dit-il, c'eſt une extrême conſolation pour lui de pouvoir penſer qu'il habite le même canton que vous, & de jouir quelquefois de la ſatisfaction de vous voir. Il s'étonne que votre grand'mere, votre tante & votre oncle puiſſent vivre ſans vous. monſieur & madame Reves, ajoute-t-il, ſont trop heureux de l'aſcendant que nous

leur avons laiſſé prendre ſur notre famille. Enfin chacun de vos admirateurs craint de voir augmenter les obſtacles avec le nombre de ſes concurrens ; mais que leur importe ? n'ai-je pas fait difficulté de leur dire, lorſqu'ils ſavent ſi bien que vous n'êtes portée à favoriſer aucun des trois ?

Si vous perſiſtez dans le deſſein de partir, & qu'il n'y ait rien de changé au temps de votre départ, j'irai vous ſouhaiter un heureux voyage, & beaucoup de plaiſir dans la ville, mais ſur-tout d'en revenir avec un cœur libre. Ma ſœur, dont la ſanté continue de baiſſer, trouvera bon que je la quitte pour un devoir dont je ne veux pas être diſpenſée. Ne penſez point à venir ici, vous ſeriez trop affligée de voir cette pauvre chere fille dans l'état où elle eſt actuellement. Je ſais combien vous êtes ſenſible aux infirmités de vos amis, lorſque vous n'avez pas l'eſpérance de les guérir ; & toute votre famille faiſant dépendre ſon bonheur de votre contentement, il y auroit de la cruauté à vous donner quelque ſujet de triſteſſe.

M. Greville nous quitte à ce moment. Il étoit venu nous ſurprendre à dîner ; il n'a parlé que de vous ; & ſes menaces, comme je les ai nommées à lui-même, n'ont pas ceſſé ſur votre départ pour la

ville. Après le dîner, il nous a fait la lecture d'une lettre de Milady Trampton, qui vous regarde preſqu'uniquement. Il nous a lu auſſi quelques endroits d'une copie de ſa réponſe, dans l'opinion, je m'imagine, que je lui propoſerois de me la laiſſer. C'eſt un homme fort vain, comme vous ſavez, & qui fait un cas extrême de tout ce qu'il écrit. Je lui ai demandé ſon papier. Il a paru craindre qu'il ne tombât ſous vos yeux; mais j'ai pénétré l'artifice. Cependant, s'étant fait apporter une plume & de l'encre, il a rayé deux ou trois phraſes avec tant de ſoin, comme vous le remarquerez, qu'il s'eſt flatté qu'on ne pourroit les lire; mais l'encre que je lui avois fait donner, étoit plus pâle que la ſienne, & vous verrez que toutes ces précautions n'ont pas ſuffi. Je lui ai promis de lui renvoyer ſa lettre.

J'attends de vous quelques lignes par le porteur, pour m'apprendre ſi votre réſolution ſe ſoutient. Adieu, chere Henriette; que le ciel vous protege & vous guide dans quelque lieu que votre complaiſance ou votre goût puiſſe vous porter.

LETTRE II,

(Enfermée dans la précédente.)

M. GREVILLE à Milady TRAMPTON.

Northampton, 6 Janvier.

VOUS me demandez, madame, un portrait fidele de la célebre Miſs Byron, qui fait l'ornement de notre province; & vous voulez ſavoir s'il eſt vrai, comme vous l'avez appris, que l'amour m'ait mis au nombre de ſes admirateurs particuliers. Cette diſtinction, madame, eſt fort juſte, car il n'y a perſonne, aſſurément, qui puiſſe la voir ſans l'admirer. Votre curioſité, dites vous, ne regarde que ſa figure; & vous ajoutez que la plupart des femmes donnent plus de ſoin à cette eſpece de beauté qu'à celle de l'ame. Peut-être conviendrai-je du moins que l'une excite plutôt leur jalouſie que l'autre. Mais qui pourroit repréſenter Miſs Byron, & ne s'arrêter qu'à ſa figure, lorſque tous ſes traits ſont vivifiés par une ame qui leur fait annoncer toutes les perfections, & qui donne de la dignité à ſon air, à ſes regards, à ſes moindres mouvements?

Perſonne au monde n'a plus de paſſion que moi pour la beauté. Juſqu'au moment où j'ai connu Miſs Byron, j'étois du nombre de ceux qui ne conſiderent point d'autre avantage dans une femme. Sérieuſement, je regardois toutes les qualités de l'eſprit, comme inutiles ou comme déplacées dans ce ſexe. Vous ſavez, madame, quelles libertés je m'accordois là-deſſus, & vous m'en avez fait ſouvent des reproches. Une femme ſage, une femme ſavante, me paroiſſoient des caracteres forcés, qui bleſſoient la nature. Je voulois que les femmes fuſſent tout amour, & rien de plus. Si j'y admettois un peu de prudence, c'étoit ſeulement ce qu'il en falloit pour diſtinguer l'homme ſenſé du ſot, & cela pour mon propre intérêt. Vous me connoiſſez de la vanité, madame; mais toute charmante qu'eſt Miſs Byron, je défie le plus ſenſuel de ne pas admirer ſon ame plus que ſa figure. Quel triomphe pour ſatan, ai-je ſouvent penſé, en conſidérant ſes perfections, ſur-tout à l'égliſe, s'il pouvoit rendre un homme capable de ravaler cet ange au rang des femmes! Pardon, madame, ſouvenez-vous que j'ai la mauvaiſe habitude d'exprimer librement toutes mes folles idées.

La bonté du naturel ſe répand ſur les

traits les plus communs : quel doit être ſon effet ſur un beau viſage ! Jamais femme ne fut d'un meilleur naturel que Miſs Byron. C'eſt une qualité qu'on attribue à tout votre ſexe, depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à vingt, c'eſt-à-dire, pendant le regne des deſirs & des ſentiments, mais elle eſt remarquable dans Miſs Byron. On ne lui donneroit pas plus de dix-ſept ans, quoiqu'elle en ait preſque vingt. Sa beauté, qui ne fait que s'épanouir, durera plus longtemps que ſi elle avoit été plutôt dans ſa fleur. Cependant un air de prudence, qui frappe dans ſon aſpect, lui a donné, dès l'âge de douze ans, une véritable diſtinction, qui annonçoit ce qu'elle devoit être dans un âge plus avancé. Auſſi cette beauté dominante, qui éclate ſur ſon viſage & dans toutes ſes manieres, eſt-elle accompagnée d'une dignité naturelle dans tout ce qu'elle dit & tout ce qu'elle fait, qui, malgré le mélange d'une aimable franchiſe, à laquelle on reconnoît la ſupériorité de ſon ame ſur celles de la plupart des autres femmes de ſon âge, étouffe, dans les plus hardis, toute eſpérance d'une familiarité trop libre. Sur ma foi, j'ignore comment elle s'y prend ; mais je ne dis rien que je n'éprouve. Elle badine, elle raille avec fineſſe, & je ne puis lui rendre ſes plaiſanteries.

L'amour, dit-on, releve ce qu'on adore. C'eſt peut-être ce qui me tient en bride.

A préſent, doutez-vous, Madame, de ma réponſe à votre ſeconde queſtion, ſi l'amour m'a mis au rang de ſes admirateurs particuliers? J'y ſuis, & le diable m'emporte, ſi je puis m'en défendre. Cependant je ne ſuis point encouragé, & perſonne ne l'eſt; c'eſt ma conſolation. Fenwich en tient plus que moi, s'il eſt poſſible. Notre connoiſſance a commencé par une querelle à cette occaſion, & vous en avez ſu les ſuites mais à préſent nous ſommes amis jurés.

Chacun eſt convenu de tenter fortune par la patience & la perſévérance, d'autant plus que l'un n'a pas plus à ſe louer de ſon bonheur que l'autre. (*) » A la vérité, nous » avons fait abandonner le terrein à quel- » ques douzaines d'autres admirateurs. Le » pauvre Orme ne laiſſe pas de tenir bon; » mais il nous cauſe peu d'inquiétude, c'eſt » un *larmoyeur*; & quoiqu'il ait une ouver- » ture par ſa ſœur, qui voit ſouvent Mada- » me Selby, & qui étant fort eſtimée dans » cette maiſon, lui rend apparemment le » bon office d'entretenir Miſs Byron de ſes » ſentimens, nous ne craignons point une

(*) Ce qui ſuit eſt un des endroits que M. Greville s'étoit efforcé de rayer.

» flamme qu'il éteindroit par ſes larmes,
» avant qu'elle puiſſe nous troubler, quand
» il ſeroit aſſez heureux pour la faire naî-
» tre. Vous aimez, vous autres femmes,
» qu'un homme faſſe le plaintif autour de
» vous; mais je n'ai point encore vu que
» dans la concurrence d'un amant vif &
» d'un doucereux, la préférence ait été
» pour le ſecond. »

Je dois néanmoins cette juſtice à Miſs Byron, qu'avec le ſecret qu'elle a de ſe faire reſpecter, ſa politeſſe eſt extrême, & qu'aucun de ſes amans ne peut l'accuſer d'orgueil ni de cruauté. Tout ce que j'appréhende, eſt qu'une ſi parfaite égalité d'ame ne rende l'entrée de ſon cœur fort difficile à l'amour. Elle attendra du moins qu'il ſe préſente quelqu'un d'auſſi parfait qu'elle, & dont le caractere puiſſe juſtifier ſon goût. Ma crainte vient d'une converſation que j'ai eue avec Madame Sherley, ſa grand'mere. Cette Dame, qui fait l'honneur de la vieilleſſe, m'a laiſſé entendre que les objections de ſa petite-fille, contre FenWich & contre moi, venoient de quelques diſcours libres qui nous échappent quelquefois, quoique la mode en ſoit peut-être établie dans le monde, & que la plupart des femmes n'en aient pas plus d'averſion pour ceux qui s'accordent ces

libertés. Mais quelle eſt donc ſon objection contre Orme ? c'eſt aſſurément un animal fort réſervé.

Miſs Byron n'avoit que huit ans, lorſqu'elle perdit ſa mere. On prétend que c'étoit auſſi une excellente femme, & qu'elle mourut du regret d'avoir perdu ſon mari. Elle ne lui ſurvécut que ſix mois. Rare exemple ! La grand'mere & la tante, que la jeune perſonne reſpecte à l'excès, déclarent qu'elles ne veulent pas ſe mêler de ſon choix. Lorſqu'on ſollicite leur faveur auprès d'elles, elles répondent conſtamment qu'il faut commencer par obtenir l'approbation de leur Henriette, & que leur conſentement eſt prêt. Elles ont autour d'elles un M. Deane, d'excellent caractere pour un homme de robe ; mais, à la vérité, une bonne ſucceſſion, à laquelle il ne s'attendoit point, lui a fait quitter ſa profeſſion. Il eſt parrain d'Henriette, qui l'appelle ſon papa, & toute la maiſon a beaucoup de confiance à ſes lumieres. Je me ſuis adreſſé à lui ; mais ſa réponſe eſt la même ; ſa fille Henriette doit choiſir ; toutes les propoſitions de cette nature doivent venir d'elle.

Et pourquoi déſeſpérerois-je de réuſſir auprès d'elle-même ? moi, Greville, qui n'ai rien de mépriſable dans la figure, à

qui l'onaccorde du moins l'air aiſé, jouiſſant d'un bien conſidérable, avec des eſpérances qui le ſont encore plus ; moi qui chante, qui danſe, qui me mets d'aſſez bon goût, & qui ai reçu en partage une honnête portion d'aſſurance, ce qui me fait paſſer pour un joli homme aux yeux de mille autres femmes : elle, âgée de vingt ans, avec une fortune qui ne paſſe point douze ou quinze mille livres ſterlings, car la meilleure partie du bien de ſon pere, qui étoit beaucoup plus conſidérable, eſt paſſée dans une autre branche, faute d'héritiers mâles, n'attendant d'ailleurs que cinq cens livres ſterlins de rente après ſa grand'-mere ; & quoique ſon oncle Selby ſoit ſans enfans, & qu'il ait beaucoup d'affection pour elle, il a, de ſon côté, des neveux & des nieces qu'il aime auſſi, car cette Henriette eſt la niece de ſa femme.

Je ne déſeſpere de rien. Si la réſolution, ſi la perſévérance ont quelque pouvoir, & ſi Miſs Byron eſt une femme, elle ſera Madame Greville. Je l'ai dit à ſa tante Selby, je l'ai dit à ſon oncle, je l'ai dit à ſa couſine Lucie, qui eſt digne de toute l'amitié qu'elle a pour elle, & je n'ai pas fait difficulté de le dire vingt fois à elle-même.

Mais pour venir à la deſcription de ſa figure.... que je meure, ſi je ſais par où

commencer ! elle eſt univerſellement charmante. Ne l'avez-vous pas entendu dire à tous ceux qui l'ont vue ? Sa taille . . . Commencerai-je par ſa taille ? On ne peut pas dire qu'elle ſoit grande, mais elle eſt un peu au-deſſus de la moyenne. Nous autres jeunes Anglois, qui avons couru le monde, nous faiſons peu d'attention aux tailles d'Angleterre, & nous leur préférons la négligence françoiſe. J'obſerve, en paſſant, que les Dames étrangeres ont raiſon de ne pas rechercher une perfection à laquelle il leur eſt impoſſible d'atteindre. Si nous ſommes raiſonnables auſſi, d'entrer là-deſſus dans leur goût, c'eſt une autre queſtion. Mais, quelque parti qu'on prenne là-deſſus, il y a tant de dignité, d'agrément dans le port, dans l'air & dans tous les mouvemens de Miſs Henriette Byron, que les belles tailles ſeront toujours en honneur dans le lieu qu'elle habitera, au jugement des Etrangers comme à celui des Anglois.

Sa peau eſt d'une blancheur & d'une fineſſe admirable. Je me ſuis attaché quelquefois à conſidérer ſa peau, juſqu'à m'imaginer que je voyois couler ſon ſang avec une douce égalité au travers de ſes veines tranſparentes. Son front s'ouvre avec une nobleſſe qui ſemble allier ſenſiblement la

dignité & la modeſtie, & qui frappe, à la ſeule vue, d'une ſorte de reſpect accompagné d'un délicieux plaiſir. Ne m'en demandez pas d'autre deſcription. Chaque trait, en un mot, eſt à l'épreuve de la plus fine critique; & tout ſon viſage & ſon cou, ſi admirablement placé ſur deux épaules les mieux proportionnées du monde..... Que je périſſe, ſi tout pris enſemble, je ne la crois pas la plus parfaite beauté qu'on ait jamais vue! mais une autre perfection qui lui eſt particuliere, & qui la diſtingue de toutes les femmes d'Angleterre, car il faut confeſſer qu'elle eſt plus commune en France; c'eſt cette eſpece de grace que les François nomment *phyſionomie*, & qu'on pourroit fort bien appeller *expreſſion*. Quand ſa taille, ſon port, ſa peau & tous ſes traits ne ſeroient pas auſſi parfaits qu'ils le ſont, cette ſeule grace, cette ame qui tranſpire de toutes les parties de ſon aimable viſage, joint à l'air aiſé & gracieux de ſes moindres mouvements, forceroit tous les yeux de l'admirer.

Entrerai je dans une deſcription plus détaillée? Oui, j'y veux entrer, au riſque de n'en pas ſortir aiſément. Ses joues... je n'ai jamais vu des joues d'une ſi belle forme, relevées, comme elles ſont, d'un teint raviſſant, qui marque une parfaite ſan-

té ; le moindre ſourire y creuſe deux foſſettes charmantes. Avec tant de raiſons d'être ſi contente d'elle-même & de tout ce qui l'environne, car elle eſt l'idole de ſa famille, je m'imagine que depuis l'enfance ſes traits n'ont jamais ſouffert d'altération ; un pli, j'en ſuis ſûr, ne pourroit habiter un inſtant ſur ſon viſage. Plût au ciel que j'euſſe aſſez de pouvoir ſur ſon cœur, pour troubler quelquefois cette ſérénité ! ſa bouche..... il n'y en eut jamais de ſi divine. Mais quel ſujet de s'en étonner ? des levres ſi vermeilles, des dents ſi égales & ſi blanches, donneroient de la beauté à toute autre bouche. Son nez ajoute une nouvelle dignité à ſes autres traits ; ſon menton eſt tourné avec une grace inexprimable, & s'abaiſſe par une foſſette preſque imperceptible ; ſes yeux, ah, madame, ſes yeux ! bon Dieu, quel éclat ! cependant il eſt doux, ſans aucun mêlange de fierté. Que j'ai ſouvent mépriſé dant les poëtes, ces deſcriptions forcées des yeux de leurs héroïnes ! mais en accordant quelque choſe à la licence poétique, je leur pardonne, depuis que j'ai vu les yeux de Miſs Henriette Byron. Ses cheveux ſont un ornement qui ne demande aucun ſoin ; toutes les boucles en ſont naturelles ; l'art ne prête rien au luſtre qu'ils communiquent

à toutes ſes autres beautés. J'ai parlé de ſon cou... ici je n'oſe me fier à moi. Incomparable fille! Tout en eſt mille fois plus charmant qu'on ne peut ſe l'imaginer. Ses bras... Vous avez quelquefois remarqué ma paſſion pour de beaux bras: en vérité, madame, les vôtres même ne l'emportent pas ſur les ſiens. Ses mains ont toute la perfection que les plus grands peintres peuvent donner à des mains. Quels doigts! ils ſont accoutumés à manier la plume, l'aiguille, le pinceau, les touches du claveſſin, & tout avec la même excellence. O Madame! les femmes ont une ame, j'en ſuis à préſent très-convaincu. Me pardonnerez-vous d'en avoir douté, & d'avoir penſé long-temps qu'elles pouvoient n'avoir été données à l'homme que pour des uſages paſſagers?

N'ai-je pas entendu chanter Miſs Byron? ne l'ai-je pas vu danſer? mais, corps & ame: elle eſt toute harmonie. S'il eſt queſtion de lecture & de ſavoir acquis, quelle femme à cet âge.... Mais vous avez connu M. Sherley, ſon grand'pere; c'étoit un homme d'un ſavoir univerſel, & qui avoit acquis, dans le commerce des étrangers, autant de politeſſe que de lumieres. Sa fille a fait ſes délices depuis l'âge de ſept ans, où elle étoit à ſon retour en Angleterre,

juſqu'à quatorze, qui eſt à peu près le temps où elle l'a perdu ; ſon éducation étoit l'amuſement de cet habile & vertueux précepteur. C'eſt entre ces deux âges, diſoit-il ſouvent, qu'il faut jetter les fondements du mérite & de la bonté dans les perſonnes de ce ſexe, parce que de là elles paſſent tout d'un coup à l'état des femmes. Il ne penſa point à lui faire apprendre les langues mortes, dans la crainte de ſurcharger une plante ſi foible ; mais il prit plaiſir à la perfectionner dans le François & l'Italien. Depuis la perte d'un pere ſi reſpectable, qui fut ſuivie de celle de ſa mere, elle a tiré auſſi beaucoup d'avantages du commerce de ſa grand'mere & de Madame Selby, ſa tante paternelle, deux dames d'un mérite ſi diſtingué, que leurs leçons & leur exemple pourroit ſuppléer aux préſens de la nature, dans une jeune perſonne qui les auroit reçus avec moins de profuſion.

Je vous l'avois dit, madame, qu'en faiſant le portrait de Myſs Byron, il étoit bien difficile de ſe borner à ſa figure. Mais quelle horrible crainte vient me troubler ? ſuis-je bien certain de n'avoir par fait l'éloge de la femme d'autrui ? Nous avons dans ce quartier une de ſes couſines, une madame Reves de Londres, qui eſt une femme du bel air, & que ma mauvaiſe étoile

n'a conduite ici, que pour emmener cette Henriette avec elle, dans un monde que je redoute beaucoup. Femmes! femmes! pardon, Madame; mais quel ange de vingt ans eſt à l'épreuve de la vanité? Au moment que Miſs Byron paroîtra, l'éclat de ſes charmes va ſe répandre; mille nouveaux prétendans vont s'aſſembler autour d'elle; & qui ſait ſi quelque heureux petit-maître n'éblouira point une fille qui mérite une couronne? Malheur au téméraire, quel qu'il puiſſe être, dont les prétentions oſeront croiſer les miennes avec quelque apparence de ſuccès. En vous demandant grace pour cette ſaillie, je ne puis vous dire, Madame, qu'elle ne ſoit pas partie du cœur de votre très-humble, &c.

GREVILLE.

LETTRE III.

Miſs HENRIETTE BYRON, *à Miſs* LUCIE SELBY.

Au Château de Selby, ce 16 Janvier.

JE vous renvoie ſous cette enveloppe, ma chere Lucie, l'étrange lettre de M. Greville, comme vous la lui avez demandée;

il ne doute point que vous ne me l'ayiez communiquée. Je conclus que s'il s'en informe, le meilleur parti eſt de lui en faire l'aveu. Mais alors il voudra ſavoir ce que j'en ai penſé, car il ſait que je n'ai rien de caché pour vous.

Dites-lui donc ſi vous le jugez à propos, que je ſuis beaucoup plus mécontente de ſon impétuoſité, que ſenſible à ſes flatteries. Dites-lui qu'il eſt fort dur pour moi, tandis que mes plus proches parens me laiſſent ma liberté, qu'un homme à qui je n'ai jamais donné ſujet de me refuſer le reſpect qu'il doit à mon ſexe, prenne le droit de me menacer & de cenſurer ma conduite. Demandez-lui quels ſont ſes prétextes pour me ſuivre à Londres, ou dans tout autre lieu ? Si je n'avois pas déjà quelques raiſons pour me renfermer, à ſon égard, dans les civilités du voiſinage, il m'en fourniroit aujourd'hui de très-fortes. L'amant qui eſt capable de menacer, ne peut être qu'un mari tyrannique. Ne le penſez-vous pas, ma chere Lucie ? Mais n'allez pas juſqu'à lui faire des ſuppoſitions d'amour & de mariage ; les hommes de ſon caractere expliquent tout en leur faveur, & prennent l'ombre pour une réalité.

Une femme qui ſe voit ſi fort exaltée au-deſſus de ce qu'elle peut mériter, n'a-

t-elle pas raiſon de craindre que ſi le flatteur devenoit ſon mari, elle ne tombât beaucoup dans ſon opinion, lorſqu'elle lui auroit donné le pouvoir de la traiter ſuivant ce qu'elle vaut, je dis même, en ſuppoſant qu'il ſoit aſſez aveuglé par ſa paſſion, pour n'être pas abſolument de mauvaiſe foi dans ſes complimens ? En vérité, je mépriſe & je redoute également les flatteurs ; je les mépriſe pour leur fauſſeté, s'ils ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils ont l'effronterie de dire, ou pour leur extravagance, s'ils peuvent ſe perſuader tout ce qu'ils diſent. Je les redoute par une juſte défiance de moi-même, qui me fait craindre que leurs diſcours ne ſoient capables, comme ils doivent ſe le promettre dans la premiere de mes deux ſuppoſitions, de m'inſpirer une vanité qui me ravaleroit fort au-deſſous d'eux, & qui leur donneroit ſujet de ſe faire un triomphe de ma folie, dans le temps même que je ſerois le plus enflée de ma propre ſageſſe ; en un mot, les grands complimens me révoltent toujours, & me forcent de rentrer auſſi-tôt dans moi-même. Qui n'a pas quelque choſe à redouter de ſon amour propre ? Je ne doute nullement que M. Greville n'ait ſouhaité que je viſſe ſa lettre ; & cette idée me donne une ſorte d'indignation contre

moi-même. Il ſemble que cet homme-là ait découvert dans ma conduite quelques fautes que je ne me pardonnerois pas, ſi je les connoiſſois, & qui lui ont donné l'eſpérance de réuſſir en me traitant comme une folle.

J'eſpere que lui & les autres ne me ſuivront point à la ville, comme ils paroiſſent m'en menacer ; & s'ils le font, je ne les verrai aſſurément que lorſqu'il me ſera impoſſible de les éviter : cependant leur marquer là-deſſus de l'inquiétude, ou les prier de ſe diſpenſer du voyage, ce ſeroit me mettre dans le cas de leur avoir obligation de la complaiſance qu'ils auroient pour mes volontés. Il ne me convient point de leur faire des loix de cette occaſion, puiſqu'ils mettroient leur ſoumiſſion à trop haut prix, où qu'ils ſeroient peut-être capables de ſe faire un mérite de leur paſſion pour me refuſer.

Cependant je ne puis ſupporter de les voir obſtinés à ſuivre ainſi tous mes pas. Ces hommes, ma chere, pour peu d'avantage que nous leur donnaſſions ſur nous, exerceroient plus de tyrannie ſur notre liberté que nos plus ſeveres parens, & ſans autre motif réel que leur propre ſatisfaction ; au-lieu que nos parens les plus deſpotiques, n'ont en vue que notre bien,

quoique leurs imprudentes filles ne ſe le perſuadent pas toujours. Combien n'en voit-on pas néanmoins qui ſe laiſſent entraîner fort loin de leurs intentions, ou du moins fort loin de leur devoir, par ces prétendus amans, tandis que leur réſiſtance eſt invincible à toutes les volontés de leurs parens ? O ma chere ! qu'il ſeroit à deſirer pour moi d'avoir heureuſement paſſé les huit ou dix années de ma vie dans leſquelles je vais entrer, du moins ſi je ne trouve pas, dans l'intervalle, un homme capable de fixer tous les ſentimens de mon cœur ! Puiſſent-elles paſſer auſſi heureuſement que les quatre dernieres, qui n'étoient pas moins importantes ! Se voir en état de promener ſa vue du ſommet d'une élévation de trente ans, être bien établi dans ſes principes, n'avoir aucune folie eſſentielle à ſe reprocher ; quel bonheur !

Le départ de ma couſine Reves eſt fixé, l'indulgence de mes chers parens ne ceſſe point, & je ſuis toujours dans la même réſolution ; mais je ne partirai point ſans avoir vu ma chere Nancy. Quoi ! je m'engagerois dans une partie de plaiſir, & j'emporterois le chagrin de penſer que j'ai laiſſé dans les ſouffrances une chere malade, avec de juſtes raiſons de croire que j'ai appréhendé de me donner un peu de peine

tandis que je ſuis ſure de pouvoir ſoulager du moins ſon cœur, par les tendres conſolations de l'amitié? Non, ma Lucie, croyez-moi, quand je n'aurois pas aſſez de généroſité, j'ai aſſez d'amour-propre pour ne pas m'expoſer aux tourmens d'un remords ſi vif. Ainſi, comptez de voir bientôt votre

HENRIETTE BYRON.

LETTRE IV.

Miſs BIRON à Miſs SELBY.

A Londres, 24 Janvier.

NOUS arrivons; il n'a rien manqué à l'agrément de notre voyage. Vous vous imaginez bien que M. Greville & M. Fenwich étoient à notre premiere pauſe. Ils avoient eu ſoin de nous tenir un dîner prêt; mais ils vous rendront compte eux-mêmes de toutes leurs attentions.

Ils ont renouvellé tous deux la menace de me ſuivre à Londres, ſi je m'y arrête plus d'un mois; c'eſt porter fort loin la bonté. Vous voyez que leurs quinze jours ſont prolongés du double.

Monſieur Fenwich, ayant trouvé l'oc-

caſion de m'entretenir ſeule pendant quelques minutes, m'a conjurée de l'aimer. M. Greville m'a preſſée, avec les mêmes inſtances, de lui déclarer que je le hais; cette déclaration, m'a-t-il dit, eſt tout ce qu'il deſire à préſent. Il eſt bien étrange, a-t-il ajouté, qu'il ne puiſſe obtenir de moi ni de l'amour ni de la haine; c'eſt un ſingulier perſonnage. J'ai tourné ſes plaintes en badinage, avec ma liberté ordinaire; & je lui ai répondu que ſi j'étois capable de haïr quelqu'un, il ſeroit l'homme du monde que je ferois moins ſcrupule d'obliger ſur ce point. Il m'a fait de vifs remerciemens.

Ces deux Meſſieurs paroiſſoient tentés de nous accompagner plus loin; mais comme ils ne ſont jamais hors de leur route, l'envie leur ſeroit venue d'aller juſqu'à Londres, & par dégrés, nous les aurions eu ſur les bras pendant tout le ſéjour que j'y dois faire. En remontant dans notre voiture, je les ai preſſés fort ſérieuſement de nous quitter. Fenwich... mon ami... a dit Greville, il faut retourner ſur nos pas, Miſs Byron prend ſon air grave; la gravité ſur ſon viſage, eſt un langage aſſez clair pour nous. Ils ont pris congé tous deux fort reſpectueuſement; je les ai remerciés néanmoins de la civilité qui les avoit conduits ſur notre

paſſage, & principalement de la bonté qu'ils avoient de nous quitter. Principalement, a répété Greville : ah, Mademoiſelle, que vous en eût-il coûté pour nous épargner cette rigueur ! Viens, Fenwich, a-t-il dit à l'autre, retirons-nous, joignons nos malheureuſes têtes enſemble, pour vivre encore un peu du plaiſir que nous venons de goûter, & puis nous prendrons le parti de nous aller pendre.

Il a fallu que notre voiture ait paſſé, comme vous ſavez, devant la porte du parc de M. Orme; il y étoit, ſur le bord même du grand chemin : je ne l'ai apperçu que de fort près ; il nous a fait une révérence juſqu'à terre, avec un air de triſteſſe qui m'a touchée. Le pauvre M. Orme ! j'aurois ſouhaité de pouvoir lui dire un mot en paſſant ; mais les chevaux alloient ſi grand train ! Pourquoi marchoient-ils ſi vîte ? Cependant j'ai remué la main, & j'ai penché la tête hors du caroſſe autant que je l'ai pu, pour le ſaluer. O Miſs Byron, s'eſt écriée là-deſſus Madame Reves ! c'eſt M. Orme, je n'en doute plus, c'eſt lui qui eſt l'heureux mortel. J'ai répondu que ſi ſa conjecture étoit vraie, je n'aurois pas eu l'empreſſement qu'elle avoit remarqué ; mais il me ſemble que j'aurois été charmée de pouvoir dire une fois, adieu M. Orme,

car M. Orme eſt un fort bon homme. Mon cœur étoit encore attendri des adieux que j'avois faits à ma chere famille ; & vous ſavez, ma chere, que dans cet état une légere impreſſion pénetre plus facilement.

La maiſon de M. & de Madame Reves eſt convenable à leur fortune, c'eſt-à-dire, fort belle & meublée dans le meilleur goût. Madame Reves, qui ſait la paſſion que j'ai pour écrire, & qu'on attend de moi beaucoup de lettres, m'a fait préparer une proviſion de papier, de plumes & d'encre ; elle m'a permis volontiers de prendre auſſi-tôt poſſeſſion de mon appartement, pour obéir à mes amis, qui m'ont ordonné, comme vous ſavez, de leur donner de mes nouvelles au premier moment de notre arrivée, & de vous adreſſer ordinairement mes lettres ; mais dans un eſpace ſi court, que puis-je avoir à vous marquer ? Mon appartement eſt d'une élégance extrême ; un petit cabinet de livres, fort bien choiſis, en fait le plus bel ornement pour moi, à l'exception néanmoins de mes plumes & de mon encre, auxquelles je ne dois rien préférer, puiſqu'elles me doivent ſervir à procurer quelque amuſement au château de Selby, par mon petit babil, qu'on y eſt accoutumé à ſouffrir avec tant d'indulgence.

Je vous demande votre bénédiction, ma chere & reſpectable grand'maman ; je vous demande la vôtre, ma bonne tante Selby, & la vôtre, mon cher & très-honoré oncle, à qui mon abſence va peut être ôter le plaiſir que vous preniez quelquefois à tourmenter agréablement votre Henriette ; mais je ne me crois pas quitte de cette petite guerre dans l'éloignement.

Vous, ma chere Lucie, continuez de m'aimer autant que je m'efforcerai de mériter votre affection, & ne me laiſſez point ignorer l'état de notre chere Nancy. Mon cœur ſaigne pour elle ; je me ſerois cru tout-à-fait inexcuſable, ſi j'étois venue paſſer trois mois à la ville, ſans lui avoir répété, de ma propre bouche, les aſſurances de mon amitié, & celles du vif intérêt que je prends à ſa ſanté. Quel nouveau mérite elle tire de ſa patience ! que ſes ſouffrances me la rendent chere ! Si je tombe jamais dans l'affliction, ciel ! donnez-moi ſon aimable, ſa vertueuſe réſignation à vos plus douloureuſes épreuves.

Je ſuis, ma chere couſine, &c.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE V.

Miſs BYRON à Miſs SELBY.

25 Janvier.

VOUS me réjouiſſez beaucoup, ma chere, par l'eſpérance que vos nouveaux médecins vous donnent du rétabliſſement de notre chere Nancy : que nos vœux puiſſent être bientôt exaucés !

On m'a recommandé trois choſes à mon départ; la premiere, d'écrire ſouvent, très-ſouvent, m'a-t-on répété. Cet ordre n'étoit pas néceſſaire ; mon cœur eſt avec vous, & les heureuſes nouvelles que vous me donnez de tout ce qui m'eſt cher au monde, le mettent dans une délicieuſe ſituation ; la ſeconde, de vous nommer les perſonnes avec leſquelles je ſuis deſtinée à vivre dans cette grande ville, & de vous faire la peinture de leurs caracteres ; en troiſieme lieu, de vous apprendre, juſques dans l'origine, tous les ſoins, toutes les flatteries, & juſqu'aux témoignages muets de diſtinction ; ce ſont les termes de ma tante, qui pourront être adreſſés à la jeune perſonne que vous honorez d'une ſi tendre amitié.

Vous ſouvenez-vous de la réponſe que mon oncle fit au dernier de ces trois articles ? Je veux la répéter ici, pour lui faire voir que ſes bons avis ne ſeront point oubliés.

La vanité du ſexe, dit-il à l'aſſemblée, ne permettra point qu'il échappe rien de cette nature à notre Henriette. Les femmes, continua-t-il, ſe prodiguent ſi librement aux yeux du Public, dans toutes les parties de la Ville, qu'on y cherche beaucoup plus à voir de nouveaux viſages, qu'à jouir du plaiſir d'en voir de beaux, pour leſquels l'admiration eſt uſée par l'habitude. Henriette porte ſur ſes joues, avec la fleur de la jeuneſſe, une honnête ſimplicité, qui peut attirer ſur elle l'attention qu'on a pour une novice. Mais pourquoi lui remplir la tête d'idées de conquêtes & de galanteries ? Les femmes, ajouta mon oncle, s'offrent dans les aſſemblées publiques, en ordre & en rang, comme dans un marché. De ce que trois ou quatre étourdis de notre canton paroiſſent avoir quelques vues ſur elle, comme des Marchands qui enchériſſent l'un ſur l'autre dans une vente, vous concluez qu'à Londres elle ne mettra pas le pied hors de ſa porte, ſans voir groſſir le nombre de ſes courtiſans.

Mon oncle ſe défioit donc de ma tête,

& ne me croyoit pas capable de ſoutenir le vol que l'indulgence de mes autres amis me faiſoit prendre. Il eſt vrai, ma chere Lucie, que notre ſexe n'a que trop de penchant à ſe croire flatté, par des apparences d'admiration de la part de l'autre; mais je me ſuis toujours efforcée de m'élever au-deſſus de ce fol orgueil par les conſidérations ſuivantes. La flatterie eſt le vice commun des hommes. Ils ne cherchent à nous élever, que pour nous faire tomber dans l'abaiſſement, & pour s'exalter eux-mêmes ſur la ruine de l'orgueil qu'ils trouvent en nous, & qu'ils ont l'art de nous inſpirer. Comme l'humilité brille avec plus d'éclat dans les autres conditions, c'eſt aux femmes les plus expoſées à la flatterie, qu'elle fait auſſi le plus d'honneur. Celle qui s'enfle des louanges des hommes, ſur les avantages perſonnels qu'elles paroiſſent lui ſuppoſer, répond à leurs vues, & ſemble reconnoître qu'elle doit ſa principale gloire à leur admiration; & c'eſt ſe rabaiſſer autant qu'elle les releve. Les femmes n'ont-elles pas reçu du ciel une ame capable des plus hautes perfections? Pourquoi ſeroient-elles plus ardentes à cultiver celles du corps? La fleur de la jeuneſſe dure peu d'années: pourquoi n'aſpirerions nous pas à des biens dont la poſſeſſion donneroit de

la dignité à notre vieilleſſe ? Nous ſerions toutes auſſi ſages, auſſi vénérables que ma grand'maman. C'eſt un exemple pour nous, ma chere. Quelle femme eſt auſſi reſpectée, auſſi chérie, des jeunes gens & des vieux, que ma grand'maman Scerly.

Pour commencer à remplir le ſecond de mes devoirs, il faut vous faire le portrait de quelques jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ſont venues faire leur compliment à Mde. Reves ſur ſon retour. Miſs *Alleſtris*, fille du Chevalier de ce nom, a paru la premiere. Je l'ai trouvée très jolie, l'air aiſé, le caractere ouvert. Je crois que je l'aimerai. Miſs *Bramber* eſt la ſeconde. Elle eſt moins belle que Miſs Alleſtris; mais dans l'air & les manieres, elle ne manque point d'agrémens. Un peu d'empreſſement à parler, c'eſt le ſeul défaut que je lui ai trouvé. Dans ſon ſilence même, elle paroiſſoit chercher à dire quelque choſe, quoiqu'elle eût épuiſé deux ou trois ſujets. Je lui reproche d'autant plus librement cette volubilité de langue, que M. & Mde. Reves ne l'ont pas remarquée, comme ils l'auroient fait, s'ils n'y étoient pas accoutumés. Cependant il ſe peut que la joie de revoir ſes amis ait ouvert ſes levres. Si je devine juſte, pardon, chere Miſs Bramber ! Miſs Sally, ſa cadette, eſt fort aimable, avec

beaucoup de modeſtie ; un peu contrainte, peut-être, par la vivacité de ſa ſœur aînée. La différence de leur âge eſt de ſix ou ſept ans ; de ſorte que Miſs Bramber paroît regarder ſa ſœur ſur le pied de ce qu'elle étoit il y a deux ou trois ans, car Miſs Sally n'en a pas plus de dix-ſept. Ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que la plus jeune étoit beaucoup moins reſervée lorſque ſa ſœur s'éloignoit un moment, & qu'à ſon retour, elle recommençoit à fermer ſa petite bouche, qui eſt réellement très-jolie, ſans compter que l'autre ne la nommoit jamais que mon enfant, avec l'air du droit d'aîneſſe, & que l'autre diſoit modeſtement ma ſœur, d'un ton qui n'étoit pas éloigné du reſpect.

Deux hommes aſſez jeunes, qui donnoient la main aux deux ſœurs, étoient M. *Barnel*, neveu de Milady Alleſtris, & M. *Sommer*. Le ſecond eſt marié nouvellement. Je lui ai trouvé beaucoup d'affectation dans les manieres, & tout l'air d'un homme fort rempli de ſes perfections. Après ſon départ, j'ai dit à Mde. Reves que je le croyois fort amoureux de lui-même. Elle en eſt convenue. Cependant cet excès d'amour propre eſt aſſez mal fondé : c'eſt un homme fort ordinaire, quoiqu'extrêmement recherché dans ſa parure. Il paroît

que ſa femme étoit une veuve très-riche. Avant qu'elle l'eût rendu important à ſes propres yeux, en devenant amoureux de lui, c'étoit un jeune homme aſſez modeſte, qui n'avoit pas découvert en lui-même plus de mérite qu'on ne lui en reconnoiſſoit ; & cette raiſon a fait pardonner à ſa femme le goût qu'elle a pris pour lui. Mais, depuis ſon mariage, il eſt devenu parleur, audacieux, déciſif ; il a mauvaiſe opinion de tout notre ſexe ; & ce qu'il y a de pis, il n'en a pas une meilleure de ſa femme, pour la préférence qu'elle lui a donnée.

Il a marqué beaucoup d'attention pour moi, mais de maniere à faire penſer que je devois me croire fort honorée de l'approbation d'un ſi bon juge.

Monſieur Barnel eſt un jeune homme qui ſera toujours jeune, ou je ſuis trompée. Je ne l'ai pris d'abord que pour un fat. Il a commencé avec affectation par quelques traits aſſez judicieux, quoique des plus communs Une heureuſe mémoire, qui rend capable de ſe faire honneur de l'eſprit d'autrui, eſt une ſorte de mérite. Mais lorſqu'il a voulu marcher ſeul, il lui eſt échappé bien des choſes qui ne peuvent ſortir de la bouche d'un homme ſenſé. Ainſi je prononce hardiment ſur lui. Cependant, à juger par les ſeuls dehors, il peut paſſer pour

un de nos jeunes gens du bel air. Il ſe met fort bien, & s'il a quelque goût, c'eſt pour la parure : mais il ne l'ignore point, car il nous a vanté pluſieurs parties de la ſienne, & lorſqu'il en a trouvé l'occaſion, il eſt toujours tombé ſur le même point. Ce qui acheve de le peindre pour moi, c'eſt qu'auſſi ſouvent que la converſation a pris un tour ſérieux, il s'eſt levé de ſa chaiſe, en fredonnant un air Italien, quoiqu'il s'y entende fort peu ; mais ſembloit prendre plaiſir au ſon de ſa propre voix. Cet admirable homme s'eſt rappellé quelques magnifiques complimens, qu'il m'a fait l'honneur de m'appliquer, en paroiſſant s'attendre que j'en prendrois meilleure opinion de moi même. Je ne m'étonne point que les hommes en aient une ſi mauvaiſe des femmes, s'ils nous croient capables d'entendre avec plaiſir tant de ſottiſes, haſardées ſous le nom de complimens.

Nous avons eu, cet après-midi, la viſite de Miſs Stevens, fille du Colonel de ce nom. Elle ſe reſſent du mérite de ſon pere, qui paſſe pour un homme du premier ordre. Je n'ai pas vu de phyſionomie plus intéreſſante, avec moins d'affectation. Ma couſine Reves dit qu'elle a beaucoup de lecture ; mais on ne s'apperçoit point qu'elle en tire vanité. Elle étoit accompagnée de

Miſs d'Arlington, qui eſt ſa parente, & qui a du talent pour la Poéſie. A la priere de Mde. Reves, Miſs d'Arlington nous a lu deux ou trois de ſes productions. Comme elle n'y a conſenti qu'après quelques réſiſtances, je ne ſais s'il m'eſt permis d'en parler. L'une étoit ſur la ſéparation de deux Amans, ſi tendre & ſi touchante, qu'il paroît que l'agréable Muſe n'ignore pas les peines qu'on peut reſſentir innocemment dans cette occaſion. La ſeconde, qui étoit une deſcription de l'aurore & du lever du ſoleil, rend du moins témoignage qu'elle aime à ſe lever matin. Je lui en ai demandé une copie, pour me confirmer dans la même habitude; mais elle me l'a refuſée avec beaucoup de modeſtie. La troiſieme étoit ſur la mort d'une chere fauvette, un peu trop pathétique à mon gré pour l'occaſion; car ſi Miſs d'Arlington avoit le malheur de perdre le meilleur de ſes amis, il me ſemble que dans cette piece, qui eſt aſſez longue, le ſujet eſt épuiſé, & qu'elle ſeroit obligée d'en emprunter quelques images. Je conçois qu'il eſt difficile aux jeunes perſonnes, qui ſont nées avec quelque génie, de régler leur imagination. L'abondance de leurs idées les emporte ſouvent au-delà de leur ſujet; & pour vouloir tout dire, elles ne diſent pas ce qu'il convient.

Mais à tout prendre, j'ai trouvé la piece fort jolie.

Jeudi 26.

Nous eûmes hier à ſouper Milady Pen Williams (*). C'eſt une femme très-agréable, veuve d'un homme eſtimé, & proche parent de M. Reves. Son âge paroît d'environ quarante ans. Elle a pris beaucoup d'affection pour moi ; & pour commencer notre liaiſon, elle veut être de toutes les parties de plaiſir où je me trouverai engagée. Elle obſerva que ceux qui connoiſſent bien les grandes Villes, ſe font une Fête d'y accompagner les Etrangers. Les nouvelles remarques, & les comparaiſons qu'ils entendent, l'étonnement dont ils ſont témoins, le goût qu'ils voient prendre pour ce qui mérite de l'eſtime ou de l'admiration, leur forme un très-agréable amuſement ; & les obſervations d'une jeune perſonne, telle que moi, ne lui promettoient pas moins d'utilité que de ſatisfaction. Je la remerciai de ſon compliment, par une ſimple révérence. Je n'oppoſe jamais rien aux civilités de cette nature. Ce ſeroit faire entendre qu'on les croit ſinceres, ou même qu'on s'en croit digne, & qu'on cherche

(*) *Pen*, qui ſe prononce *Penne*, eſt un nom pour Penelope.

le plaiſir de ſe les faire répéter ; & quoiqu'en diſe M. Greville, on n'eſt pas toujours ſecourue par cette jolie confuſion, par cette rougeur d'un moment, qu'il prétend que les femmes ont comme à la main, lorſqu'elles affectent de rejetter les louanges qu'on leur donne. Milady Pen eut la bonté de s'en tenir là, quoique les muſcles de ſon agréable viſage paruſſent prêts à faire leur office, pour peu que je les y euſſe excités par le déſaveu du mérite qu'elle m'attribuoit. Qu'en dites-vous, ma chere ? Ne ſuis-je pas une plaiſante fille ? Mais je n'en penſe pas plus mal de Milady Williams. On doit me mener à la maſcarade, au Ridotto, & dans la ſaiſon, à Vauxhall & à Renelagh. Les bals parés, les concerts, les aſſemblées de jeu auront leur tour ; & pour me préparer à cette derniere ſorte de plaiſirs, on veut me faire apprendre tous les jeux à la mode. Ma grand'maman ſe ſeroit-elle attendue, il y a vingt ou trente ans, à vivre aſſez pour s'entendre dire qu'avec le maître de muſique & le maître à danſer, le bel uſage demande un maître de jeu, pour achever l'éducation des femmes ? Milady Pen s'offre à me ſervir de guide dans toutes ces parties.

A préſent, chere Lucie, ne répéterez-vous pas la priere que vous avez déjà faite

au ciel, de me voir revenir avec un cœur ſain ? & ne tremblez-vous pas que je ne devienne une jolie femme, dans le goût moderne ? Pour cette derniere crainte, je répondrai lorſque vous commencerez à me ſoupçonner : ſi vous trouvez que je préfere le plus brillant de tous ces plaiſirs & l'Opéra même, malgré la paſſion que j'ai pour la muſique, à une bonne piece de notre favori *Shakeſpear*, alors, ma Lucie, que votre cœur s'afflige pour votre Henriette ; craignez alors qu'elle ne ſe ſoit laiſſée gagner à l'eſprit de légéreté ; qu'elle ne ſoit priſe par les yeux & les oreilles ; que ſon cœur ne ſoit infecté par le goût moderne, qu'elle n'ait conçu même une pernicieuſe paſſion pour le jeu, & que pour ſoutenir ſes extravagances, elle ne penſe à faire le malheur de quelque honnête homme en l'épouſant.

Un mot ſur mes affaires domeſtiques. James, le ſeul laquais que j'ai amené, ſe dégoûte déjà de la Ville, & veut retourner au château de Selby. Je n'aime pas à voir autour de moi un homme, qui s'y déplaît. Ainſi je lui ai promis de le renvoyer ; mais comme c'eſt d'ailleurs un garçon fort ſage, j'eſpere que ma tante ne le congédiera point en cette occaſion. Il s'en eſt déjà préſenté pluſieurs ; & dans le principe

où je ſuis, qu'un maître doit répondre du caractere de ceux qui le ſervent, je ne ſuis pas peu embarraſſée pour le choix. Je ne penſe pas comme ce grand Miniſtre, qui donnant quelquefois la préférence à des gens qui ne la méritoient pas, apportoit pour raiſon de ces excès de bonté, qu'il vouloit être l'ami de ceux à qui perſonne ne vouloit accorder d'amitié. C'eſt porter l'indulgence trop loin, & ne pas conſidérer que le méchant qu'on protege, emporte la récompenſe qui eſt due à l'honnête homme. M. & Mde. Reves ont tant de bonté pour moi, & leurs domeſtiques ſont ſi diſpoſés à m'obliger, que je ne riſque pas beaucoup à prendre quelques jours pour faire un bon choix.

Il eſt temps de finir une ſi longue Lettre. Je me ferois ſoupçonner de craindre que tous mes chers parens, mes amis, mes bienfaiteurs ne ſoient pas aſſez perſuadés de mon tendre attachement & de mon reſpect, ſi je commençois chaque fois à les aſſurer des mêmes ſentimens. Suppoſez donc que cette aſſurance eſt toujours renfermée dans celle de la parfaite affection avec laquelle je ſuis & veux toujours être, ma chere Lucie, votre, &c.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE VI.

Miſs BYRON, *à Miſs* SELBY. (*)

31 Janvier.

VOUS ne vous attendiez pas, ma chere, que l'occaſion ſe préſentât ſi-tôt d'obéir au troiſieme ordre que j'ai reçu de vous & de toute ma chere famille, & j'étois fort éloignée auſſi de m'y attendre; cependant un jeune homme d'une naiſſance & d'une fortune aſſez conſidérables, a déjà commencé à me regarder avec diſtinction. Pour ne pas vous cauſer d'impatience par un prologue inutile, ſon nom eſt *Fouler*. Il jouit d'un bien fort honnête, par la mort de ſon pere & de ſa mere, avec d'amples eſpérances du côté d'un vieil oncle du Pays de Galles, qui ſe nomme le Chevalier Roland Meredith, & qui ſe trouve chargé d'une commiſſion de la Province à la Cour.

Il paroît que Sir Roland a fait une loi à ſon neveu, ſous peine de ſa diſgrace, de ne pas ſe marier ſans ſon approbation, qu'il ne donnera jamais, dit-il, ſi la Demoiſelle n'eſt de très-bonne famille, & ne joint une excellente éducation à une fortune raiſon-

(*) On ſupprime ici quelques Lettres inutiles.

nable. Il veut une réputation ſans tache, la théorie des devoirs domeſtiques, & le tour d'eſprit qui fait que dans l'occaſion une femme n'a pas honte de la pratiquer. Cependant, comme ſon neveu doit être riche, il déclare que la fortune eſt le moindre des avantages qu'il deſire dans ſa niece; qu'il lui ſouhaiteroit ſeulement huit ou dix mille livres ſterlings, afin qu'il ne paroiſſe pas que ce ſoit purement un mariage d'amour, comme ſi ſon neveu avoit moins conſulté ſon jugement que ſes yeux. Lorſqu'une fille, dit-il, a cette dot, c'eſt une preuve que les parens dont elle ſort ſont honnêtement établis, & qu'elle n'aura pas trop d'obligation à l'homme qu'elle épouſe. Vous voyez que ce n'eſt pas la prudence qui manque au vieux Chevalier. Mais j'oublioiſ une des principales conditions. Sa future niece doit être une belle femme. On dit qu'il ſe fait honneur d'aimer les beaux chevaux & les beaux chiens, & qu'il fait des comparaiſons polies entre les animaux plus ou moins nobles. Lui-même, comme vous jugerez par ſa ſingularité, eſt un vieux garçon, qui n'ayant jamais été marié, s'imagine qu'on fera une femme exprès pour ſon neveu, & qui inſiſte, avant que de la connoître, ſur des qualités dont il ne trouvera peut-être pas une ſeule dans ſa niece.

Monſieur Fouler m'a vue, pour la premiere fois, chez Madame Reves. Je ne puis dire qu'il aît rien de déſagréable dans la figure ; mais il me ſemble qu'il n'a point l'ame que je ſouhaiterois dans un homme à qui je dois faire vœu d'amour & d'honneur. Je ne veux me marier que pour être une très-bonne & très-honnête femme. Ne dois-je pas jurer l'obéiſſance ? Et m'expoſerois-je à violer mon ſerment ? Il n'y a donc point de conſidération qui puiſſe me faire prendre un homme, dont le peu d'eſprit & de jugement ſoit capable de me faire chanceler dans l'obſervation de mon devoir, & qui, ne ſuivant peut-être que les caprices d'un eſprit borné, me donneroit des ordres auxquels ma raiſon ne me permettroit pas d'obéir Il eſt doux & honorable pour une femme de ſoumettre ſon jugement, dans les choſes même indifférentes, à celui d'un homme qui a plus de ſageſſe & d'eſprit qu'elle ; mais ſi ces qualités manquent à ſon mari, elle eſt portée à douter du moins de quel côté eſt la raiſon, & ce doute eſt le premier pas vers la diminution du reſpect, qui entraîne à ſa ſuite la déſobéiſſance & la révolte.

Je remarquai tout d'un coup que M. Fouler me regardoit avec diſtinction. Une femme, diroit ici mon oncle, eſt toujours

prompte à faire les découvertes de cette nature. Mais à table, où nous étions tout le monde s'en apperçut. Il revint le jour ſuivant; & ſans faire la moindre queſtion ſur ma fortune, il s'ouvrit à Mde. Reves, en lui demandant ſa protection. A la vérité, il n'oublia pas ſes propres avantages; & je ne lui en fais pas un reproche, puiſque perſonne ne les lui diſpute. Mais où eſt l'homme riche, qui ne commence pas, dans ces occaſions, par l'étalage de ſon bien, tandis que celui qui ne l'eſt pas, éloigne autant qu'il peut cette fâcheuſe idée, & ſe retranche ſur l'amour, qui eſt ſon ſeul cri?

Monſieur Reves, qui a fort bonne opinion de M. Fouler, lui répondit qu'il me croyoit le cœur libre, & que je n'avois pas d'autre dépendance que celle du reſpect, pour des parens à qui je tenois plus étroitement par ce lien que par celui de l'intérêt. Il loua mes bonnes qualités, c'eſt-à dire, mon humeur & ma franchiſe naturelle, la derniere aux dépens de mon ſexe, de quoi je l'ai peu remercié, lorſqu'il m'a fait ce récit. En un mot, il l'informa de tout ce qu'il jugea néceſſaire, & de pluſieurs choſes même qui ne l'étoient pas, telles que la confiance & la bonté qui portent mes parens à ſe repoſer de

mon choix ſur moi-même, mêlant à ce détail une infinité d'éloges, qui ne peuvent être excuſés que par l'excellence de ſon cœur, & par une partialité aſſez claire en faveur de ſa couſine. Cette condeſcendance de ma famille, à ſe rapporter de tout à moi dans une affaire de cette nature, parut alarmer M. Fouler. Les occaſions & les offres, répondit-il, n'ayant pu manquer d'être extrêmement fréquentes, il craignoit que ce ne fût un obſtacle pour ſes eſpérances. Si vous en formez quelqu'une, repliqua M. Reves, c'eſt ſur la bonté de votre caractere qu'elle doit être fondée, beaucoup plus que ſur l'éclat de votre fortune. Il me fit la grace d'ajouter, que ſans être capable de tirer vanité du nombre de mes amans, il étoit naturel que tant de propoſitions m'euſſent rendue plus difficile, & que la généreuſe confiance de ma famille ſembloit avoir augmenté cette diſpoſition. Enfin, lorſque je lui ai dit, a continué M. Reves, que votre fortune excédoit beaucoup ce que ſon oncle deſiroit pour lui dans une femme, & que la nature, autant que l'éducation, vous avoit donné un tour d'eſprit ſérieux; c'eſt trop, s'eſt-il écrié, c'eſt trop dans une même perſonne. A l'égard de la fortune, il ſouhaiteroit que vous n'euſſiez pas un ſou, pour vous

offrir la ſienne ; & votre conſentement le rendroit le plus heureux de tous les hommes.

J'ai fait des plaintes à M. Reves de l'exceſſive prévention qui paroît viſiblement dans le portrait qu'il a fait de moi. Sûrement, lui ai-je dit, vous n'avez pas promis vos bons offices à M. Fouler ; car, en ſuppoſant que je mérite une partie de vos éloges, n'auriez-vous pas dû, pour ſon propre intérêt, conſulter un peu mes diſpoſitions, avant que de me repréſenter ſous un jour ſi capable d'échauffer les ſiennes ? Si nous étions dans un ſiecle où les hommes fuſſent moins aguerris contre l'amour, vous l'expoſeriez à des peines fort vives ; & moi, qui ne me ſens pas diſpoſée au moindre retour pour ſes ſentimens, vous me mettriez dans le cas de lui devoir de la pitié, lorſque je ne pourrois lui rien accorder de plus. M. Reves m'a répondu que le langage qu'il avoit tenu à M. Fouler, il le tiendroit à l'univers entier ; qu'au reſte, il ne plaindroit pas trop un amant pour lequel je commencerois à ſentir de la pitié, parce qu'elle prépare le cœur à l'amour, & que lui-même en avoit fait l'expérience avec ſa femme, dont il avoit été follement amoureux ; enfin, qu'il ne pouvoit me diſſimuler que M. Fouler étoit ſon ami.

Ainſi, ma chere, ce M. Fouler paroît aſſez perſuadé qu'il a trouvé une femme qui lui convient; mais je doute que votre Henriette ait rencontré l'homme dont elle juge à propos de faire ſon mari.

LETTRE VII.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

2 Fevrier.

SIR Roland vint lui-même hier au matin, rendre ſa premiere viſite à M. Reves; mais avant que de s'expliquer ſur les motifs qui l'amenoient, il demanda la permiſſion de me voir. Je ne le connois point encore. Nous étions à déjeûner. Miſs Alleſtris, Miſs Bramber & Miſs Dolyngs, qui eſt une jeune perſonne de mérite, étoient avec nous. M. Reves introduiſit le vieux Chevalier Galois avec les civilités ordinaires, mais ſans lui faire connoître laquelle de nous étoit Miſs Byron. Auſſi ne dit-il pas un mot en s'aſſeyant; mais nous ayant regardées tour à tour, & fixant les yeux ſur Miſs Alleſtris, il pouſſa M. Reves par le coude. M. Reves gardoit le ſilence. Sir Roland, qui a la vue courte, continua de la promener, en ſe ridant le front, ſur Miſs

Bramber & ſur Miſs Dolyngs ; & lorſqu'elle fut tombée ſur moi, il dit quelques mots à l'oreille de M. Reves. On lui ſervit du thé, qu'il reçut avec un air d'impatience & d'incertitude. Enfin, prenant M. Reves par un des boutons de ſon habit, il lui dit qu'il avoit à l'entretenir un moment. Ils ſortirent enſemble; non, je ne me trompe point, commença vivement le Chevalier, ſans quitter le bouton qu'il tenoit. Ecoutez-moi, M. Reves ; j'aime mon neveu comme moi-même. Je ne vis que pour lui. Il a toujours été reſpectueux pour ſon oncle. Si c'eſt Miſs Byron qui eſt aſſiſe à droite de Mde. Reves, avec une contenance angélique, les yeux brillans, de bonne humeur, & le viſage auſſi fleuri que le printemps, l'affaire eſt faite. Je donne mon conſentement. Quoique je n'aie pas encore entendu ſortir un mot de ſa bouche, je ſuis ſûr qu'elle eſt toute eſprit. Mon neveu n'en aura point d'autre. Les trois jeunes perſonnes qui ſont avec elle, paroiſſent très-agréables ; mais ſi c'eſt pour celle dont je parle que mon neveu a pris de l'inclination, il n'en aura point d'autre. Qu'elle va briller parmi nos Dames de Caermarhen ! & cependant le pays de Caermarhen en a de charmantes. Dites, M. Reves, me ſuis-je trompé ſur la flamme de mon neveu?

La flamme, n'eſt-ce pas ainſi que cela s'appelle à Londres ?

M. Reves lui répondit qu'il ne ſe trompoit pas, & que c'étoit Miſs Byron. Enſuite, avec la partialité qu'il a toujours pour moi, il ne conſulta que ſon cœur pour commencer mon éloge. Graces au ciel, graces au ciel, s'écria le vieux Chevalier. Rentrons ; retournons près d'elle, je veux dire quelque choſe qui l'engage à parler. Qu'elle ne craigne point, je ne dirai rien qui puiſſe lui cauſer de l'embarras. Si ſa voix répond à tout le reſte, je m'attends que ce ſera toute harmonie. Le ſon de ſa voix, entendez-vous M. Reves ? me fait juger du cœur, de l'ame & du caractere de ce ſexe. C'eſt une découverte que je ne dois qu'à moi-même. Rentrons, rentrons, je vous en ſupplie.

Ils s'étoient ſi peu éloignés de la porte, que nous avions entendu aſſez diſtinctement ce prélude. Ils reprirent leurs chaiſes, après quelques excuſes que Sir Roland crut nous devoir, pour avoir pris M. Reves à l'écart. Ici, ma chere, ne comptez pas que je puiſſe me rappeller une des plus ſingulieres converſations qui furent jamais. Les queſtions du vieux gentilhomme, les bons mots de ſon ami, les fines plaiſanteries de ſa province, les expreſſions de ſa tendreſſe

pour ſon neveu & de ſon admiration pour moi, nous formerent une ſcene à laquelle je ne puis rien comparer. Il voulut ſavoir ſi mes affections n'étoient pas engagées, & je lui répondis naturellement qu'elles ne l'étoient pas. Il jugea que mon âge ne devoit pas paſſer ſeize ans, & j'eus beaucoup de peine à lui perſuader que j'approchois de vingt ; alors il ſe reprocha de n'avoir pas remarqué qu'avec tant de bonnes qualités, je ne pouvois avoir moins de vingt ans ; mais lorſqu'à l'occaſion de ſon neveu, j'eus ajouté que mon deſſein étoit de ne me marier qu'à vingt-quatre, ce fut une autre profuſion de raiſonnemens, pour établir que j'avois raiſon, & pour me prouver néanmoins que je ne l'avois pas Entre ſes preuves, le bien de ſon neveu ne fut pas oublié. Nous apprîmes, par des calculs fort précis, que M. Fouler jouit actuellement de deux mille livres ſterlings de rente, & que l'intention de ſon oncle eſt d'y en joindre autant pour ſon mariage, en lui aſſurant par contrat le reſte de ſa ſucceſſion. Sir Roland, ma chere, a pris autant de paſſion pour moi que ſon neveu. Il me trouve plus adorable que toutes les autres femmes enſemble. Cependant, comme il ſe rend juſtice ſur ſon âge, & qu'il aime ſon neveu plus que lui-même, il fera violence aux

ſentimens

ſentimens qu'il a conçus pour moi ; il ſe contentera du bonheur d'être mon oncle. Le déjeûner étant fini, & Mde. Reves nous ayant propoſé de repaſſer dans ſon appartement, nous le laiſſâmes avec M. Reves, auquel il ouvrit entiérement ſon cœur, avec de fortes inſtances pour l'engager dans les intérêts de ſon neveu. Enſuite, il auroit ſouhaité d'obtenir de moi ce qu'il nomme une audience particuliere ; mais nos trois jeunes amies ayant pris congé de nous, & Mde. Reves étant paſſée à ſa toilette, j'employai le même prétexte pour m'excuſer. Il demanda du moins la permiſſion de revenir le jour ſuivant. M. Reves lui déclara que nous avions divers engagemens juſqu'au lundi. Enfin le bon Chevalier ſe réduiſit à l'eſpérance de me revoir lundi matin, & renouvella toutes ſes inſtances à M. Reves.

Ainſi, ma chere, vous avez un long récit de tout ce qui regarde mon nouvel adorateur, puiſque les hommes prennent ce titre juſqu'à ce qu'ils ſoient devenus nos maîtres. C'eſt aujourd'hui vendredi. Nous ſommes invités à dîner chez Milady Williams. Si le jour me fournit quelque choſe d'amuſant pour ma premiere lettre, je ne laiſſerai rien échapper qui vous puiſſe plaire.

LETTRE VIII.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Vendredi au ſoir.

NOUS n'avons pas manqué d'amuſemens, ma chere ; & je vous aſſure même que j'en ai trouvé plus que je n'en ſouhaitois. Faites fonds, par conſéquent, ſur une longue lettre.

Milady Pen nous a reçu avec une extrême politeſſe. Elle avoit déjà compagnie ; elle m'a préſentée avec des éloges flatteurs. Vous rendrai-je compte de l'impreſſion que ſes convives ont faite ſur moi, & de ce que j'ai obſervé dans le cours de la fête ? Miſs *Ancillon* eſt la premiere qui ſe préſente à ma plume. Elle m'a paru fort jolie, mais fiere, affectée & remplie d'elle-même. La ſeconde eſt Miſs *Olemer*, à laquelle j'ai trouvé, ſous une phyſionomie commune, un jugement admirable, enrichi de beaucoup de lecture ; & quoiqu'elle n'ait aucun avantage à tirer du dehors, j'ai remarqué que dans l'opinion de tout le monde, la culture de ſon eſprit lui faiſoit obtenir la préférence ſur Miſs Ancillon. Une troiſieme, qui ſe nomme Miſs Bar-

nevelt, m'a paru joindre aux traits d'un viſage d'homme, une ame fort bien aſſortie; car elle a le regard dur, l'air libre & hardi, le ton fier, ſur-tout lorſqu'on eſt d'une autre opinion qu'elle; & dans toutes les occaſions elle affecte un mépris pour ſon ſexe, qui fait admirer qu'elle daigne porter une coëffe.

Les hommes étoient M. *Walden* & M. *Simple*; le premier, nouvellement ſorti d'Oxfort, fort bien partagé du côté de la naiſſance & de la fortune, mais difficile; entêté de ſes opinions, & mépriſant tous ceux qui n'ont pas reçu leur éducation dans une Univerſité. M. Simple eſt un homme fort doux, que ce caractere, joint peut-être à ſon nom, expoſe un peu à la raillerie de ſes connoiſſances, quoiqu'injuſtement à mon avis, puiſqu'il ne s'eſt donné ni l'un ni l'autre, & que non-ſeulement il n'eſt capable d'offenſer perſonne; mais que l'enjouement continuel de ſon humeur devroit lui attirer plus d'indulgence, ſans compter qu'il poſſede une qualité qui manque le plus ſouvent à ceux qui ſe croient un jugement ſupérieur, celle de ſe connoître lui-même; car il eſt humble, modeſte, toujours prêt à reconnoître de la ſupériorité dans les autres. M. Simple poſſede une très-groſſe terre, qui eſt une bonne com-

penſation pour ſes défauts. On ajoute qu'il ſait fort bien la ménager, & que perſonne n'entend mieux que lui ſes intérêts. Ce talent le met en état d'obliger ceux qui prennent droit des avantages qu'ils s'attribuent ſur lui, pour le tourner en ridicule dans ſon abſence ; & l'on aſſure qu'il ne ſe fait pas preſſer pour rendre ſervice : mais c'eſt toujours avec tant d'attention pour ſes ſûretés, que ſur cet article il n'a jamais donné ſujet de rire à ſes dépens.

On croit que les amis de la belle Ancillon n'auroient pas d'éloignement pour la marier avec lui. Et moi, ſi j'étois ſa ſœur, je lui ſouhaiterois aſſez de prudence pour ſe donner à la ſage Olemer, qui trouveroit dans ſon bon eſprit le motif & le pouvoir de dédommager un mari de ce qu'elle ne lui apporteroit pas du côté de la fortune. Pour Miſs Barnevelt, il ſemble que perſonne ne penſe à lui chercher un mari. Ceux qui badinent ſur ſon compte, la traitent moins de fille, que de jeune drôle, qui penſera peut-être quelque jour à ſe pourvoir d'une femme. Une des raiſons qu'elle donne elle-même pour ſe conſoler d'être femme, c'eſt qu'elle ne peut être mariée à une perſonne de ſon ſexe. L'étrange créature ! Mais voyez, ma chere, ce que les femmes gagnent à ſortir de leur

caractere. Telles que les chauve-ſouris de la fable, elles paſſent pour des êtres d'une eſpece ambigue, qui n'eſt avouée par aucun des deux ſexes, & qui fait la raillerie de l'un & de l'autre.

C'étoit toute la compagnie que Milady Williams attendoit avec nous. Mais à peine les premiers complimens étoient finis, que Milady ayant été priée de ſortir un moment, eſt revenue accompagnée d'un homme de fort bonne mine, qu'elle nous a préſenté ſous le nom du Chevalier Hargrave Pollexfen. Tandis qu'il ſaluoit l'aſſemblée, avec beaucoup de graces, elle a pris un moment pour me dire à l'oreille que c'étoit un Baronnet des plus riches d'Angleterre, par l'héritage qu'il a fait depuis peu du bien d'une grand'Mere & de deux oncles, qui l'étoient extraordinairement. Lorſqu'il m'a été préſenté ſous ſon nom, & moi à lui ſous le mien, il m'a fait un compliment très civil ſur ma réputation, & ſur le bonheur qu'il avoit de paroître devant moi. Il avoit fort entendu parler, a-t-il ajouté, du mérite qu'on m'attribue; mais il ne s'attendoit point à trouver les éloges ſi fort au-deſſous de la vérité. Miſs Ancillon s'eſt rengorgée, a fait jouer ſon éventail, & m'a paru piquée de n'avoir pas reçu les premieres marques de ſon atten-

tion. J'ai cru déméler un peu de mépris dans les airs qu'elle s'eſt donnés. Miſs Clemer a ſouri d'un air de ſatisfaction, comme ſi la bonté de ſon naturel lui eût fait partager un compliment qui regardoit une perſonne du ſexe dont elle fait l'ornement par les qualités de ſon cœur. Miſs Barnevelt a proteſté qu'à la premiere vue elle m'avoit regardée de l'œil d'un amant, & me prenant librement la main, qu'elle a ſerrée dans les ſiennes ; vous êtes charmante, m'a-t-elle dit, du ton qu'elle prendroit avec une petite innocente de Province, & s'attendant peut-être à me voir rougir d'embarras & de confuſion.

Le Baronnet, faiſant ſes excuſes à Milady, lui a confeſſé qu'il n'avoit eu la hardieſſe d'entrer ſans invitation, que pour ſatisfaire l'empreſſement qu'il avoit d'admirer Myſs Byron. On lui a répondu que toute la compagnie m'étoit doublement obligée. L'homme d'Oxford a laiſſé entrevoir qu'il ſe croyoit éclipſé par Sir Hargrave ; & pour reprendre le deſſus, il nous a cité quelques paſſages de ces Auteurs latins, dont il s'eſt efforcé de nous faire ſentir la beauté par les regles de la Grammaire. Enſuite s'étant levé ſur la pointe des pieds, comme pour regarder de haut en bas le Baronnet, il a

mis la main au côté, & tout d'un coup il eſt allé paſſer devant lui, en jettant un œil de mépris ſur ſa riche parure. M. Simple a ſouri, comme ſi tout ce qui ſe paſſoit autour de lui l'avoit fort amuſé. Une fois, à la vérité, il a voulu eſſayer de parler : ſa bouche s'eſt ouverte, pour donner paſſage à ſes paroles, ce qui paroît lui arriver quelquefois, avant que ſes mots ſoient tout à fait prêts. Mais il s'eſt aſſis, content de l'effort. Au fond, ceux qui ne ſe rendent point mépriſables par des affectations, doivent être ſupportés. Pauvres & riches, ſages & inſenſés, nous ſommes tous des anneaux de la même chaîne. Il faut me dire, ma chere, ſi dans mes deſcriptions, je ne mérite pas moi-même le reproche que je fais à ceux qui mépriſent les autres, pour des défauts qui ne ſont pas volontaires.

Celle que je vais commencer pourra vous paroître intéreſſante, ſi je vous avertis qu'il eſt queſtion d'un nouvel adorateur. Et lequel donc, des trois hommes que j'ai nommés ? Vous devinez le Baronnet, j'en ſuis ſûre. Oui, ma chere, c'eſt lui ; mais ſongez que mon eſquiſſe ſera compoſée de ce que j'ai appris de lui dans la ſuite ; auſſi-bien que de mes propres obſervations

Le Chevalier Hargrave Pollexfen eſt un

homme bien fait, assez haut, d'une figure agréable, âgé de vingt-huit ou trente ans. Il a le teint un peu trop blanc pour un homme, & tirant un peu sur le pâle; les yeux d'une hardiesse remarquable, gros, ouverts, approchant assez de ceux qu'on nomme vulgairement des yeux de bœuf, & dans les airs qu'il se donne, il paroît affecter un regard libertin, qu'il prend peut-être pour une recommandation auprès des femmes. Miss Cantillon, l'entendant louer par Milady Williams, pendant qu'il avoit le dos tourné, a dit qu'il avoit les plus beaux yeux qu'elle eût jamais vus dans un homme, des yeux mâles, pleins d'expressions. Il s'énonce facilement; mais cette volubilité paroît plutôt tenir de ce qu'il ne doute de rien, que d'un fonds extraordinaire de bonnes idées. Cependant il passe pour homme d'esprit; & s'il pouvoit gagner sur lui de penser un peu plus & de parler moins, il auroit peut-être plus de droit à l'estime dont il paroît se croire un peu trop sûr. Comme il n'hésite jamais, & qu'il excite à rire en riant le premier de ce qu'il va dire ou de ce qu'il a dit, il s'est fait une réputation d'homme infiniment agréable, parmi ceux qui aiment à noyer la réflexion dans la gaiété.

Il paroît que Sir Hargrave a voyagé;

mais il doit avoir emporté avec lui, un étrange nombre de folies & beaucoup d'affectation, s'il en a laiſſé une partie dans ſes courſes. Il eſt porté ſur-tout à juger déſavantageuſement d'une femme, lorſqu'il eſt parvenu à lui arracher quelques marques de goût pour ſes plaiſanteries. Vous ſaurez bientôt comment je ſuis informée de ce trait, & de quelques autres qui ne valent pas mieux.

Le goût préſent de la Nation étant pour la parure, il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme tel que Sir Hargrave, cherche à s'y diſtinguer. Que peut-on faire de trop pour ſa figure, quand on la préfere aux qualités de l'ame? Cependant les ſoins qu'il y apporte réuſſiroient mieux, à mon avis, s'ils étoient moins apparens. Son inquiétude eſt extrême, pour tenir tous ſes ajuſtemens dans l'ordre. Il n'oublie pas de rendre ſes devoirs à chaque trumeau; mais il le fait avec une ſorte de circonſpection, comme s'il vouloit déguiſer une vanité trop viſible, pour que perſonne puiſſe s'y tromper. S'il ſe voit obſervé, il ſe retire d'un air à demi-négligé; mais un peu mécontent néanmoins, en feignant d'avoir découvert dans ſa perſonne, quelque choſe qui lui déplaît. Cette plainte ne manque gueres de lui attirer un compliment, auquel il fait juger

qu'il eſt très-ſenſible par l'air affecté avec lequel il s'en défend. Oh ! Monſieur, Oh ! Madame, vous me faites grace.

Tel eſt le Chevalier Pollexfen. Il a pris place auprès de la Provinciale ; & donnant carriere à ſa galanterie, il s'eſt répandu en ſi beaux diſcours, qu'il ne m'a pas laiſſé un inſtant pour lui faire connoître qu'on n'eſt pas d'une ſottiſe abſolue dans ma province. Il a ſoutenu que j'étois une parfaite beauté. Il m'a ſuppoſé d'une extrême jeuneſſe. Tous éloges aſſez fades, en vérité, tandis que par les airs qu'il ſe donne, il paroiſſoit sûr de mon admiration. Je l'ai regardé pluſieurs fois aſſez fixément ; & mes yeux étant une fois tombés ſous les ſiens, j'oſe aſſurer que dans ce moment il prenoit pitié du pauvre cœur dans lequel il croyoit jetter beaucoup de trouble. Cependant je conſidérois alors ſi dans la néceſſité de choiſir entre M. Simple & lui, en punition de quelque grande faute que j'aurois commiſe, je ne me déterminerois pas plutôt pour le premier.

Le Maître d'hôtel, étant venu avertir qu'on avoit ſervi, m'a délivrée d'une plus longue ſuite d'importunités, & le Chevalier s'eſt trouvé placé à table aſſez loin de moi. Pendant tout le dîner, il a tiré beaucoup de luſtre, de l'air ſourcilleux & de la

conduite de M. Walden, qui demeurant ſouvent muet, ſembloit n'accorder que du mépris à tout ce qui ſortoit de la bouche du Chevalier. Cette diſpoſition ſe déclaroit quelquefois par une ſi grande variété de grimaces, qu'il m'auroit paru impoſſible de les exprimer avec le même viſage. Depuis mon retour, j'ai tenté pluſieurs fois, devant mon miroir, d'imiter les différentes contorſions de M. Walden, pour vous les décrire, & tous mes efforts n'ont pu me rendre capable de vous en donner la moindre notion. Peut-être auroit-il été plus excuſable, dans quelques-uns de ſes mépris, s'il n'avoit pas été viſible qu'il tournoit au profit de ſon amour propre, toute la conſidération qu'il croyoit ôter au Baronnet. Cependant il étoit auſſi condamnable d'un côté, que Sir Hargrave l'étoit de l'autre. Jamais je n'ai vu dans un ſi beau jour la différence réelle qui eſt entre l'homme du monde & celui qui ſort du college. L'un ſembloit réſolu de ne prendre plaiſir à rien, tandis que l'autre s'efforçoit de plaire à tout le monde, & ſi fort à ſes dépens, qu'il mettoit quelquefois ſon jugement au haſard. Une ſeconde folie faiſoit oublier la premiere, & la ſeconde une troiſieme : mais, en riant le premier de ſes propres extravagances, il nous laiſſoit

la liberté de ſuppoſer qu'elles étoient volontaires, & qu'il ne s'y livroit avec cette ſorte d'oubli de lui-même, que pour réjouir l'aſſemblée.

M. Walden, comme il paroiſſoit clairement à ſon front couvert, aux mépriſantes agitations de ſes levres, & à ſon viſage entier, qu'il affectoit de ne pas tourner vers le Baronnet, ſembloit irrité de l'air riant qu'il voyoit ſur celui de tout le monde, & qu'il paroiſſoit prendre en pitié, ſans diſtinguer de quelle ſource il venoit, comme s'il s'étoit cru tombé dans une compagnie fort inégale. Il a même affecté deux ou trois fois de s'adreſſer à M. Simple, avec une ſorte de préférence ſur toute l'aſſemblée; quoiqu'il fût aſſez viſible que ce pauvre jeune homme avoit beaucoup plus de goût pour l'agréable fécondité du Chevalier Baronnet, que pour la ſeche emphaſe du ſavant, & qu'il parût applaudir des levres & des yeux à chaque mot de Sir Hargrave; au lieu qu'il baiſſoit la vue avec embarras, dans le temps même que M. Walden lui faiſoit l'honneur de s'adreſſer à lui, comme à la principale perſonne de l'aſſemblée. Qu'il me ſoit permis de faire une réflexion, ma chere Lucie. Ne vous paroît-il pas fort heureux pour notre ſexe léger & badin, que la plupart des hom-

mes, ces chefs de l'esprit humain, ne soient pas beaucoup plus raisonnables que nous ? Ou pour m'exprimer en d'autres termes, ne croyez-vous pas que les excès de raison sont aussi ridicules qu'une portion modérée de folie ? Mais, silence. Je n'ajoute pas un mot. Mon oncle ne manqueroit pas de se soulever contre moi.

Qu'est-il arrivé ? que M. Walden ne pouvant supporter de se voir comme enséveli par l'homme du monde, a pris le parti, après dîner, de venger l'Université par une querelle presque ouverte. Il n'a pas manqué d'adresse pour faire tourner la conversation sur les avantages du savoir ; d'où il a conclu qu'il n'y avoit rien de comparable à l'éducation qu'on reçoit dans les Universités. Sir Hargrave a traité légérement cette these, c'est-à-dire, avec une ironie fine & quelquefois piquante, qui a déconcerté à la fin M. Walden, & qui auroit eu d'autres suites, si toute l'assemblée ne s'étoit réunie pour les arrêter. Enfin M. Walden est sorti fort mécontent.

Lorsqu'on se préparoit à servir le thé, Millady Williams s'est approchée de moi, & m'a félicitée d'avoir fait une aussi belle conquête que celle de Sir Hargrave. Elle avoit remarqué, m'a-t-elle dit, que dans

la chaleur même de ſa diſpute, ſes yeux s'étoient toujours tournés vers moi, avec un mélange de reſpect & d'admiration, & qu'il lui étoit même échappé quelques mots, qui ne pouvoient laiſſer aucun doute de ſes ſentimens. Miſs Ancillon, qui étoit aſſez proche pour entendre Milady, & ſur laquelle le Chevalier ſembloit avoir fait beaucoup d'impreſſion, n'a pas eu peu de peine à forcer ſes yeux de me regarder civilement, quoique ſa bouche, qui eſt réellement jolie, ſe ſoit fait la violence de me féliciter auſſi par quelques ſourires. Sir Hargrave a rapporté toutes ſes attentions à moi pendant le thé, & l'on s'eſt apperçu qu'il avoit l'eſprit ſérieuſement occupé de quelque choſe. Enſuite il a prié M. Reves de paſſer avec lui dans un cabinet voiſin; & là votre Henriette eſt devenue le ſujet d'un converſation ſérieuſe.

Il a déclaré d'abord à M. Reves, que dans pluſieurs voyages qu'il avoit faits à Northamphton, il avoit toujours cherché l'occaſion de me voir, & qu'il ne ſeroit pas venu dîner ſans invitation, chez Milady Williams, s'il n'eût appris que j'y étois. Il a proteſté que ſes vues étoient pleines d'honneur, comme s'il avoit cru qu'on en pouvoit douter ſans cette aſſurance; marque tacite, ma chere, de la ſupé-

riorité qu'il s'attribue, & de la haute idée qu'il attache à ſa fortune.

M. Reves lui a répondu que tous mes parens s'étoient fait une regle de ne pas ſe mêler de mon choix. Sir Hargrave s'en eſt applaudi comme du plus grand bonheur : & rentrant bientôt dans l'aſſemblée, il a pris un moment où j'étois à m'entretenir ſeule avec Mde. Reves, pour s'approcher de moi, & pour me déclarer en termes fort ardens, qu'il avoit conçu la plus vive admiration pour un grand nombre de qualités extraordinaires, qu'il a peut-être forgées lui-même ; car il en a fait le compte avec une volubilité ſurprenante. Enfin il m'a demandé la permiſſion de me rendre ſes reſpects chez M. Reves. Je lui ai dit que M. Reves étoit le maître chez lui, & que je n'avois aucune permiſſion à donner. Il m'a fait une profonde révérence, avec un remerciement, comme ſi ma réponſe étoit une permiſſion réelle. Quel parti pour une femme, avec ces flatteurs ? Il a paru chercher l'occaſion de renouer l'entretien avant ſon départ, mais j'ai ſu l'éviter. Milady Williams nous a preſſés de paſſer la ſoirée chez elle ; M. & Mde. Reves ſe ſont excuſés. En revenant, M. Reves m'a dit que je trouverois dans Sir Hargrave un amant fort réſolu & fort impor-

tun, ſi je ne marquois pas de goût pour ſes ſoins. Ainſi, Monſieur, lui ai-je répondu, pour me délivrer de ſes importunités vous me conſeilleriez de l'épouſer, comme on dit qu'il eſt arrivé à pluſieurs femmes de bon naturel.

Nous avons trouvé, en rentrant au logis, le Chevalier Alleſtris, qui attendoit le retour de M. Reves. C'eſt un homme de mérite & d'un jugement rare, ſimple dans ſes manieres, & d'environ cinquante ans. M. Reves lui ayant appris comment nous avions paſſé le jour, il nous a fait un portrait de Sir Hargrave Pollexfen, qui a non-ſeulement aidé à tout ce que vous venez de lire, mais qui me l'a fait regarder comme une connoiſſance fort dangereuſe. On aſſure que malgré l'air gai & badin qu'il ſait prendre en compagnie, c'eſt un homme du plus mauvais naturel, mal intentionné, méchant, qui ne fait ſcrupule de rien pour arriver à ſes fins; qu'il a déjà cauſé la ruine de trois jeunes femmes; qu'il eſt aſſez rangé dans ſes affaires, mais que c'eſt même aux dépens de ſon caractere, parce qu'autant qu'il eſt prodigue pour ſes plaiſirs, autant il regarde de près à ſon argent dans des occaſions où la libéralité eſt un devoir. Auriez-vous cru, ma chere, que cet homme de ſi bonne mine, ſi enjoué, ſi bien

mis, pût être d'un caractere noir, audacieux, méchant, cruel même ? car Sir Alleſtris nous a raconté d'autres hiſtoires, qui prouvent que toutes ce qualités lui conviennent.

Mais je n'avois pas beſoin de ces lumieres pour me déterminer à ne pas recevoir ſes propoſitions. Ce que j'avois vu me ſuffiſoit ; quoique Sir Alleſtris, à qui M. Reves a fait la confidence entiere, ne doute point que ſes vues ne ſoient ſérieuſes, & que m'en ayant fait compliment, il ait ajouté qu'il lui connoît du penchant pour le mariage : d'autant plus, dit-il, qu'au défaut de mâles dans ſa ligne, la moitié de ſon bien paſſeroit à un parent fort éloigné, qu'il hait beaucoup, par la ſeule raiſon que dans ſon enfance cet honnête couſin le reprenoit quelquefois de ſes fautes. Au reſte, Sir Alleſtris dit que ſon bien eſt auſſi conſidérable qu'on le publie.

Lorſque nous nous ſommes trouvés libres, quelle gloire pour vous, chere couſine, m'a dit M. Reves, de réformer un homme de ce caractere, & de faire de ſon bien une ſource de bénédictions, comme je ſuis ſûr que vous y apporteriez tous vos ſoins ſi vous étiez Milady Pollexfen ! Mais comptez, chere Lucie, que Sir Hargrave, fût il Roi de la moitié du globe, il ne me

verra point à l'Autel avec lui. Que faire néanmoins, s'il eſt auſſi importun qu'on le repréſente ? Je ne me conduis pas mal avec ceux que je puis tenir à la longueur des armes ; mais j'avoue que je ſerois fort embarraſſée avec ces caracteres hardis. La civilité à laquelle je me crois obligée pour tous ceux qui marquent un peu de conſidération pour moi, m'expoſeroit à beaucoup d'inconvéniens, dont la protection de mon oncle & celle de M. Deane m'ont toujours préſervée. O chere Lucie ! à combien de maux une jeune perſonne n'eſt-elle pas expoſée ſans cette protection, lorſque tant d'hommes, ſemblables à des ſauvages ou à des bêtes farouches, s'attachent à nous pourſuivre comme la proie de leur ſexe.

Samedi matin.

Pour finir dans cette lettre ſur l'article de Sir Hargrave, & plaiſe au ciel que jamais il ne me donne occaſion d'y revenir ! M. Reves vient de recevoir un billet de lui, par lequel il s'excuſe de le voir ce matin, comme il ſe l'étoit propoſé, ſur l'obligation où il ſe trouve de partir ſur le champ pour Reading, où il eſt appellé par les inſtances d'un ami mourant, & dans l'impoſſibilité qu'il prévoit de revenir avant trois jours, qui lui paroîtront, dit-il, trois lon-

gues années, il ne peut ſe diſpenſer avant ſon départ de renouveller les témoignages de ſon reſpect, & de confirmer la déclaration de ſes ſentimens. Il demande inſtamment la faveur & la protection de M. Reves. Il ajoute qu'un bonheur pour lui, dans ſon abſence, c'eſt que Miſs Byron, M. & Mde. Reves, ayant le temps de réfléchir un peu ſur ſes offres, il ſe flatte qu'elles ne ſeront pas payées d'un refus.

A préſent, ma chere, vous avez tous les éclairciſſemens que je vous ai promis ſur mes deux nouveaux adorateurs. Comment vais-je me conduire avec eux? c'eſt ce que j'ignore. Mais je commence à juger que les plus heureuſes filles ſont celles à qui leurs parens épargnent les embarras de cette nature, en remettant à conſulter leur inclination lorſqu'on eſt au préliminaire. Il eſt certain que les miens font beaucoup d'honneur à ma diſcrétion, de m'établir ſi généreuſement mon propre juge. Les jeunes filles ſont flattées du pouvoir qu'on leur donne ſur elles-mêmes, cependant je ne vous cacherai point que cet honneur me cauſe quelque peine, & pour deux raiſons; l'une, qu'il m'oblige à la plus grande circonſpection, comme à la plus vive reconnoiſſance; la ſeconde, que ma famille a marqué plus de généro-

c'eſt une excuſe qu'ils croyent ſuffiſante pour tout le monde, parce qu'ils ont eux-mêmes la bonté de s'en contenter. Ils ſavent d'ailleurs qu'ils obligent une chere famille, en me donnant l'occaſion de lui rendre mes devoirs.

LETTRE IX.

Miſs BYRON à Miſs SELBY.

6 Janvier.

VOus me dites, ma chere, que M. Greville ſera dans peu de jours à Londres; je ne ſaurois l'empêcher. Vous ajoutez qu'il donne ſes affaires pour prétexte, & que ſous ce voile il ſe propoſe de n'être pas ici moins d'un mois, & d'y prendre parti aux amuſemens publics : fort bien. Il en eſt aſſurément le maître; cependant j'eſpere qu'il ne me compte, ni parmi ſes affaires, ni parmi ſes amuſemens. Après une ou deux viſites en faveur du voiſinage, je me propoſe à mon tour de ne pas ſouffrir qu'il vienne me tourmenter. Ce qui eſt arrivé entre M. FenWick & lui m'a cauſé aſſez de peine, & ne m'a que trop expoſée. Une femme qui a malheureuſement été l'occaſion d'un combat entre deux hommes,

doit penſer d'une maniere bien étrange, quoiqu'elle n'ait rien à ſe reprocher, s'il ne lui paroît pas que ces aventures font trop de bruit dans le monde. Combien de gens ont pris occaſion de la témérité de ces deux hommes pour me regarder avec étonnement? Et quel n'a pas été l'embarras de mon Oncle & de M. Deane, pour les amener au bizarre compromis par lequel ils ſe ſont engagés, malgré tout ce que j'ai pu leur dire, à me tourmenter de concert, comme le ſeul moyen de ſauver la vie à l'un des deux? Méthode admirable pour gagner l'affection d'une femme! Et ne dois-je pas tout craindre de cet exemple, ſi Sir Hargrave perſiſte dans ſes diſpoſitions? M. Greville eſt un emporté; & le Chevalier Alleſtris nous a dit que Sir Hargrave ne manque pas de réſolution.

Je ſuppoſe que M. FenWick fera auſſi le voyage, ſi l'autre ne change pas de deſſein. Je vous demande en grace, ma chere Lucie, de leur déclarer..... Cependant! leur dire que je n'ai aucun penchant à les voir, & que j'en éviterai l'occaſion ſi je puis, c'eſt leur donner une importance qui me chagrine encore plus; & l'un ſe couvrant du prétexte de ſes affaires, ſi je refuſe les viſites avant qu'elles ſoient offertes, il paroîtra, dans l'interpretation d'un hom-

me auſſi préſomptueux que M. Greville, que je me compte moi-même entre les affaires qui peuvent l'amener : ils prendront le parti qu'il leur plaît. S'ils ſont réſolus de m'obſéder dans les aſſemblées publiques, graces au ciel, je n'ai pas tant d'empreſſement à me montrer, que je ne puiſſe me diſpenſer ſouvent d'y paroître.

Mais on me fait avertir que Sir Rowland Meredith demande à me voir, ce bon Chevalier, ma chere, le vieux Sir Rowland. On me dit qu'il eſt en habit neuf, à boutons & boutonnieres d'or, en grande perruque à pleines boucles, & que ſon neveu, qui eſt avec lui, eſt dans tout l'éclat d'un jour de noces. Comment s'y prendre avec l'oncle & le neveu ? Me direz-vous, ma chere, ce qu'il y a dans les déclarations de ce ſexe, & pourquoi les plus indifférens ne laiſſent pas de cauſer quelques agitations ? Mais c'eſt qu'il en coûte toujours pour rejetter les civilités qui ſemblent partir d'une affection ſi vive.

On me preſſe de deſcendre. Je ne vous quitte pas pour long-temps.

Lundi, 6 au ſoir.

En deſcendant, ma chere, j'ai entendu le bon Sir Rowland qui s'avançoit dans l'antichambre, & qui diſoit à M. Fouler :

voyez, mon neveu, ce que vous allez dire à la *prime-vere* de votre cœur ; & s'adreſſant apparemment à M. Reves, j'ai entendu qu'il lui diſoit auſſi : c'eſt, Monſieur, qu'en Caermarthen nous avons à préſent la ſaiſon des primes-veres.

M. Fouler, par un effort de complaiſance, eſt venu au-devant de moi juſqu'au bas de l'eſcalier. Le Chevalier, demeurant à la porte de l'antichambre avec M. Reves, a fait un petit ſigne de tête, accompagné d'un ſourire, comme s'il avoit dit : laiſſons à mon neveu l'honneur de la premiere galanterie. Je n'ai pas été peu ſurpriſe de me voir prendre la main par celle de M. Fouler, & d'un air aſſez hardi, qui venoit ſans doute de l'encouragement qu'il avoit reçu, il m'a conduit près d'un fauteuil, il m'a fait une profonde révérence, que je lui ai rendue, & je crois avoir marqué un peu plus d'embarras qu'à l'ordinaire.

Votre ſerviteur, Mademoiſelle, m'a dit le vieux Chevalier. Elle embellit tous les jours, a-t-il ajouté. Que cette rougeur ſied bien à ce beau viſage ! Mais pardon, Mademoiſelle, mon intention n'eſt pas de vous embarraſſer. Toujours une plume en main, a dit Madame Reves, qui étoit auſſi préſente : vous nous manquez bien ſouvent

vent Miſs Byron. Il paroît que le deſſein de Madame Reves étoit de me donner le temps de me remettre. J'étois à finir quelques lettres, ai-je répondu, & vous ſavez quelle régularité on exige de moi. Nous ſerions bien fâchés, Mademoiſelle, a repris le Chevalier en ſe baiſſant juſquà terre, que vous vous fuſſiez trop hâtée de deſcendre. Je l'ai regardé fixément; mais, ne s'appercevant pas qu'il eût penſé à mettre de la fineſſe dans ce langage, je n'ai pas voulu lui en faire naître l'idée par une réponſe trop vive. M. Fouler, qui avoit fait un effort extraordinaire, s'eſt aſſis, a touſſé, & s'eſt tenu les jambes croiſées ſans rien dire, jettant néanmoins les yeux ſur ſon oncle, comme pour ſavoir ſi c'étoit ſon tour à parler.

La converſation eſt tombée ſur le froid; l'oncle & le neveu ont commencé à ſe frotter les mains, & ſe ſont approchés du feu, comme ſi le froid avoit augmenté, d'en parler. Ils ont touſſé pluſieurs fois, en ſe regardant tour-à-tour; enfin ils nous ont entretenus d'une nouvelle maiſon qu'ils ont fait bâtir depuis peu en Caermarthen, & des meubles qu'ils y ont mis. De là, ils ſont paſſés à leurs voiſins, dont ils nous ont dit beaucoup de bien; & nous ſommes à préſent fort bien informés du carac-

tere de ſept ou huit honnêtes gens, dont nous n'avions jamais entendu les noms : tout cela, comme vous vous l'imaginez, pour nous faire comprendre de quelle diſtinction les Meredith ſont dans le pays Caermarthen. Le Chevalier en a pris occaſion de nous faire le récit d'un entretien qu'il eut un jour avec feu Milord *Manſell*, dans lequel ce brave Seigneur le félicita de l'avantage qu'il avoit de jouir d'un revenu clair & net de trois mille livres ſterling, en belles terres, ſans parler de beaucoup d'argent comptant, dont le même Seigneur ſuppoſoit qu'il emploieroit une partie à faire élire ſon neveu membre du Parlement pour le Comté ; mais il nous a répété auſſi la ſage réponſe qu'il fit à ce compliment : ce n'étoit pas ſon deſſein, & le goût de ces élections, qui ont ruiné quantité de bonnes familles, ne valoit pas mieux à ſon avis que la paſſion du jeu.

Ce détail amuſant nous ayant conduit fort loin, le Chevalier a cru nous avoir fait prendre une aſſez haute idée de ſes richeſſes & de ſa conſidération, il s'eſt approché de moi, après avoir fait ſigne des yeux à M. Fouler de ſortir un moment ; alors il a commencé à m'étaler toutes les bonnes qualités de ſon neveu ; il m'a déclaré la vive paſſion qu'il a conçue pour

moi ; il m'a ſupplié d'encourager par mes bontés un jeune homme ſi digne de moi, ſi bien élévé, ſi noble, dont il veut faire ſon unique héritier, & pour lequel il eſt réſolu de faire à ma conſidération, ce que dans toute ſa vie il ne feroit pas en faveur de toute autre femme.

A des propoſitions ſi ſérieuſes, il n'étoit pas permis de répondre avec l'air badin dont on ne peut guere ſe défendre dans la premiere viſite qu'on reçoit du Chevalier Roland Meredith. J'étois fâchée de me trouver preſqu'auſſi embarraſſée, auſſi muette, auſſi ſotte que ſi j'avois penſé à marquer du goût pour les vues de M. Fouler. M. & Madame Reves ſembloient prendre plaiſir à me voir dans cette ſituation. Le Chevalier m'a paru prêt à nous entonner une chanſon Gauloiſe & à danſer de joie. Dans ce tranſport, il m'a demandé s'il appelleroit ſon neveu, pour confirmer tout ce qu'il m'avoit dit, & pour répandre ſon ame entiere à mes pieds ? Il n'eſt qu'un peu timide, m'a-t-il dit. Il me garantiſſoit que la moindre faveur de ma bouche en feroit un homme. Permettez, a-t-il ajouté avec le même feu, permettez que je l'appelle. Je vais le chercher moi-même ; & le bon vieillard alloit partir.

Je me ſuis hâtée de répondre. Un mot, s'il vous plaît, M. le Chevalier, avant que M. Fouler nous faſſe l'honneur de rentrer. Vous vous êtes expliqué avec toute l'honnêteté poſſible, & je vous ſuis auſſi obligée qu'à M. Fouler, de l'idée que vous avez de moi. Mais ce que vous me propoſez eſt impoſſible.

Comment, impoſſible ! Non, non, Mademoiſelle, rien ne l'eſt moins aſſurément. Vous aurez la bonté de nous accorder du temps pour quelques viſites, qui vous mettront en état de reconnoître les bonnes qualités & le jugement de mon neveu. Vous ſerez convaincue par ſa propre bouche, par ſon cœur, par ſon ame, dois-je dire, de l'amour qu'il a pour vous. Ce n'eſt point à lui que le temps eſt néceſſaire. Le pauvre jeune homme eſt fixé, à jamais fixé. Mais, chere Miſs, au nom du ciel ! Dites que vous prendrez une ſemaine, quelques jours, pour réfléchir à ce que vous pouvez, ce que vous voulez répondre. C'eſt tout ce que je demande aujourd'hui; Mademoiſelle, ou plutôt tout ce que je puis vous accorder moi-même.

Sir Roland, ai je repris, je ne puis douter que dans quelques jours, dans une ſemaine, mes diſpoſitions ne ſoient telles

qu'aujourd'hui. Il m'a interrompue par des exclamations, par des plaintes & des reproches fort tendres, qu'il adreſſoit tantôt à moi, tantôt à M. & Madame Reves. Enfin, m'ayant à peine laiſſé le temps de répéter que c'étoit une choſe impoſſible, & que par eſtime pour ſon neveu, qui me paroiſſoit en mériter beaucoup, je lui conſeillois de l'engager abſolument à changer de vues, parce que je n'aimois point à faire le tourment d'un cœur honnête, ſes ſentimens pour moi ſe ſont échauffés ſur cette expreſſion, il s'eſt laiſſé emporter par ſes regrets, par ſon admiration & ſa tendreſſe, juſqu'à prendre le ciel à témoin que ſi je voulois être ſa niece, & lui accorder ſeulement le plaiſir de me voir une fois tous les jours, il ſe réduiroit à cent livres ſterlings de rente, & m'abandonneroit tout ce qu'il poſſédoit au monde. Ses yeux étoient mouillés de larmes, ſon viſage enflammé, & l'honnêteté brilloit ſur ſon viſage. Généreux homme! n'ai-je pu m'empêcher de répondre. J'étois vivement touchée. Je ſuis paſſée dans une autre chambre; mais étant revenue auſſi-tôt, j'ai trouvé Sir Roland, ſon mouchoir à la main, qui ſollicitoit M. & Madame Reves, avec les plus fortes inſtances. Il avoit fait auſſi tant d'impreſſion

ſur eux, qu'ils n'ont pu refuſer de me dire quelques mots en ſa faveur.

Le Chevalier a propoſé alors de faire paroître ſon neveu, afin qu'il pût parler pour lui-même. Il vouloit abſolument l'appeller. Non, Monſieur, lui ai-je dit, vous êtes un excellent Avocat. Aſſurez M. Fouler que j'ai deux raiſons de l'eſtimer : ſon propre mérite & celui de ſon oncle ; mais je vous le demande encore, épargnez-moi la peine de déſobliger un homme que j'eſtime. J'ai toute la reconnoiſſance poſſible pour l'opinion qu'il a de moi, je lui en devrai plus encore, s'il accepte mes remerciemens, comme le ſeul retour que je ſuis capable de lui offrir.

Chere Miſs Byron, m'a dit M. Reves, vous pourriez prendre du moins quelques jouts pour y penſer. Que faites-vous ? lui ai-je répondu. Vous augmentez les difficultés. C'eſt de votre bonté que je me plains ; mais ne voyez-vous pas que Sir Roland me prend déjà pour une cruelle ? Cependant mon caractere eſt bien éloigné de la cruauté. Je fais mon bonheur de celui d'autrui. Je voudrois égaler Sir Roland en généroſité. Qu'il me demande quelque choſe qui ne ſoit pas moi-même, & je m'efforcerai de l'obliger.

Mes réponſes mêmes, ne faiſant qu'animer ſon obſtination, il a proteſté qu'il ne perdroit pas l'eſpérance, tandis qu'il ne me verroit pas d'autre engagement. Qu'on me faſſe connoître une femme du même ordre, a-t-il ajouté, & je renoncerai à Miſs Byron. Elle prendra du temps pour y penſer. De grace, Mademoiſelle... Mais je vais appeller mon neveu; & dans ce tranſport il eſt ſorti fort à la hâte, comme s'il eût appréhendé que je ne le retinſſe encore. M. & Madame Reves ont commencé leurs repréſentations; mais avant que j'aie pu leur répondre, le Chevalier eſt rentré avec ſon neveu.

M. Fouler m'a ſaluée de l'air le plus reſpectueux. Il paroiſſoit plus abattu que lorſqu'il étoit venu me donner la main à mon arrivée. Son oncle l'avoit inſtruit de ce qui s'étoit paſſé. On étoit prêt à s'aſſeoir, lorſque le Chevalier a prié M. Reves de lui accorder un moment d'entretien; mais il ne l'a pas pris par le bouton, comme dans ſa premiere viſite. Ils ſont ſortis enſemble. Madame Reves a jugé à propos de ſortir auſſi, par une autre porte, & je me ſuis trouvée ſeule avec M. Fouler.

Nous ſommes demeurés en ſilence pendant trois ou quatre minutes. Il m'a ſem-

blé que je ne devois pas commencer. M. Fouler ne ſavoit comment le faire. Il a pris la peine d'avancer ſa chaiſe près de la mienne ; enſuite il s'eſt un peu reculé. Il s'eſt rapproché encore : il a tiré ſes manchettes, & touſſé deux ou trois fois. Enfin ſa bouche s'eſt ouverte, pour me dire que je ne pouvois manquer de m'appercevoir de ſa confuſion, ... de ſon trouble, ... que ſa confuſion étoit extréme, & que tout venoit de ſon reſpect, de ſon profond reſpect pour moi. Il a touſſé encore deux fois, & ſa bouche s'eſt fermée.

Je n'ai pu prendre plaiſir à jouir de l'embarras d'un homme ſi modeſte. Chaque trait de ſon viſage étoit en travail ; ſes mains & ſes genoux trembloient. O ma chere ! quel eſt le pouvoir de l'amour, ſi des agitations ſi violentes ſont l'effet naturel de cette paſſion !

Monſieur, ai-je répondu ...Sir Roland vient de m'apprendre la bonne opinion que vous avez de moi. Je vous en ſuis obligée. J'ai dit à Sir Roland ....Ah ! Mademoiſelle, a-t-il interrompu d'un air plus ferme, ne répétez pas ce que vous avez dit à mon oncle, il ne m'en a que trop informé. Je me reconnois indigne de vous ; mais je n'en ſuis pas plus libre de renoncer à votre faveur. Celui qui ſait où ſon bonheur

conſiſte, eſt-il maître de ne le pas chercher à toute ſorte de prix ? Ce que je puis dire, c'eſt que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes, ſi vous ne me laiſſez pas l'eſpoir .... Je l'ai interrompu à mon tour, pour le prier de ne pas nourrir des ſentimens auxquels il m'étoit impoſſible de répondre. Il a pouſſé un profond ſoupir. On m'avoit aſſuré, a-t-il repris, que votre cœur, Mademoiſelle, étoit ſans engagement ; c'eſt là-deſſus que j'ai fondé mes préſomptueuſes eſpérances.

Je lui ai dit naturellement qu'on ne l'avoit point trompé, & que je n'ai point encore vu l'homme avec lequel je puiſſe ſouhaiter d'être engagée par les nœuds du mariage. M. Fouler en a conclu qu'il pouvoit donc eſpérer du temps, de ſes aſſiduités, de ſon reſpect, de ſa paſſion ſans bornes ..... O Monſieur Fouler, lui ai-je dit, ne me croyez ni ingrate, ni inſenſible : mais les jours & les années ne peuvent apporter de changement dans un cas de cette nature. Je ne me ſens capable que de vous eſtimer. Mais vous avez donc vu quelqu'un, Mademoiſelle, pour qui vous croyez pouvoir prendre des ſentimens plus favorables que pour moi ? Cette queſtion étoit preſſante, & j'aurois pu me diſpenſer d'y répondre. Cependant je lui ai

répété que je n'avois encore vu perſonne dont je puſſe deſirer de faire mon mari. Il a baiſſé les yeux avec un ſoupir. J'ai ajouté : M. Fouler va reconnoître, à ma franchiſe, l'excellente opinion que j'ai de lui ; je lui avouerai que parmi tous les hommes que j'ai vus, s'il y en avoit un pour qui je puſſe concevoir des ſentimens que je n'ai jamais eus pour perſonne, ce ſeroit un voiſin de ma famille, qui a fait profeſſion de m'aimer depuis mon enfance ; homme d'honneur, vertueux, modeſte, tel que je crois M. Fouler. Sa fortune, à la vérité, n'eſt pas ſi conſidérable que celle du neveu de Sir Roland Mederith ; mais comme il n'y a point d'autre raiſon qui puiſſe me faire préférer M. Fouler à lui, ſeroit-il fort honorable pour moi d'accorder cette préférence à la fortune? Je compte, Monſieur, que vous uſerez généreuſement de ma franchiſe. Il ne conviendroit point que la perſonne dont je parle en fût informée, non-ſeulement pour lui, à qui je ne ſerai jamais rien ; mais pour vous même, avec qui je me ſuis expliquée ſi librement.

Il a répété qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes ; mais qu'il oſoit eſpérer du moins, que je lui permettrois de revoir quelquefois ſon Ami M. Reves. Je lui ai dit que je n'avois aucun droit de m'y op-

poſer, pourvu que ſes viſites n'euſſent point de rapport à moi ; & je lui ai promis que lorſqu'il s'en tiendroit à la civilité ſimple, ſans me rien demander, au-delà, je le regarderois toujours comme un homme dont l'eſtime me faiſoit honneur.

Il s'eſt levé, avec toutes les apparences d'une profonde triſteſſe. Il a tiré ſon mouchoir. Il s'eſt promené dans la chambre en ſoupirant ; & je m'imagine que ſes ſoupirs étoient plus ſinceres que ceux de Greville. Ce mouvement a ramené le Chevalier & M. Reves par une porte, tandis que Madame Reves eſt rentrée par l'autre. N'attendez pas, ma chere, que je vous préſente une nouvelle ſcene, qui deviendroit ennuyeuſe par ſa longueur. Combien de plaintes, combien de reproches & d'inſtances n'a-t-il pas fallu eſſuyer de l'oncle & du neveu ? A la fin, me tournant vers le Chevalier, je lui ai dit que j'admirois la bonté de ſon cœur dans cette tendre obſtination, & que je ne la regardois pas moins comme une preuve du mérite de M. Fouler ; mais que ne pouvant rien de plus pour leur ſatisfaction, je leur demandois la liberté de me retirer. Je ſuis remontée en effet dans mon appartement. Je me ſuis jettée dans un fauteuil, où l'image préſente de

tout ce que je venois de voir & d'entendre, m'a fait naître quantité de réflexions ; & j'ai eu beſoin de rappeller mes eſprits de bien loin, pour vous écrire une ſi longue lettre. Après tout, ma chere Lucie, plaiſe au Ciel, que dans la lotterie du mariage, il ne me tombe pas pis que M. Fouler.

Sir Roland a demandé pluſieurs fois à M. & Madame Reves, s'il n'y avoit aucune eſpérance que le temps & l'aſſiduité puſſent changer mes diſpoſitions, ou ſi l'on ne pouvoit pas ſe promettre quelque choſe en province, par l'entremiſe de mes plus proches parens ; mais M. Reves lui a répondu qu'après la maniere dont je m'étois expliquée, & dans la réſolution où ma famille étoit de ne ſe pas mêler de mon choix, il craignoit que toutes les démarches ne fuſſent inutiles.

Mardi à midi.

On me mena hier au Concert. Je dois aller ce ſoir à la Comédie. C'eſt un mouvement qui ne finit point. M Fouler eſt venu ce matin. J'éois en viſite avec ma couſine. Il a vu M. Reves ; & dans un aſſez long entretien, il a marqué ſi peu d'eſpérance, que je me crois délivrée de lui ; d'autant plus que Sir Roland doit retourner dans quelques jours en Caer-

marthen. Il eſt venu lui-même une heure après ſon neveu. M. Reves étoit ſorti, & nous étions remontées en carroſſe, ma couſine & moi, pour aller faire quelques emplettes à *Lugdatehill*. On ſe hâte de me faire des robes, & tout ce qui m'eſt néceſſaire pour paroître aux ſpectacles & aux aſſemblées, avec Milady Williams. Je ſuis d'une folie achevée; mais c'eſt en partie la faute de ma couſine. Vous trouverez ici des échantillons de mes étoffes. J'avois cru qu'en Northamptonshire, il ne nous manquoit rien pour les modes, mais on fait changer toutes mes robes, afin que je ne paroiſſe point *effroyable*; c'eſt le terme.

Me ſera-t-il auſſi aiſé de me défaire du Baronnet que de M. Fouler! Il eſt de retour, & j'ai appris qu'il a déjà fait demander s'il pourroit nous voir demain après midi. Que me ſerviroit-il de m'abſenter? Il prendroit un autre temps, & je ne ferois qu'augmenter ſon embarras, ou lui donner peut-être une plus haute idée de ſon importance, ſi je lui laiſſois penſer que je le crains.

LETTRE X.

Miſs BIRON *à Miſs* SELBY.

Mercredi au ſoir.

SIR Hargrave eſt venu avant ſix heures. Il étoit mis ſomptueuſement. C'eſt M. Reves qu'il a fait demander d'abord. J'étois dans mon cabinet ; le portrait que Sir Alleſtris nous a fait de lui, ne m'avoit pas donné plus de penchant à le recevoir. Il s'eſt excuſé d'être venu de ſi bonne heure, ſur ſon impatience, & ſur le deſir qu'il avoit d'entretenir un moment M. Reves, avant que de demander à me voir. Eſt-elle au logis ? C'eſt la premiere queſtion. M. Reves a répondu que j'y étois. Quelles graces j'ai à lui rendre ! a-t-il repris ; j'adore ſa bonté. Ainſi vous voyez, ma chere, que ſi je ſuis demeurée au logis, c'eſt pour ne pas manquer ſa viſite.

Il faut que je vous faſſe, d'après M. & Madame Reves, le récit de cette premiere converſation. Vous ſavez qu'il n'échappe rien aux obſervations de ma couſine.

Depuis qu'il m'a vue, a-t-il dit, le temps lui avoit paru d'une longueur inſupportable Il ſe donnoit au diable s'il avoit eu

deux heures de repos. Il n'avoit jamais vu de femme, pour laquelle il ſe fût ſenti tant d'inclination. Sur ſon ame, il n'avoit point de vues qui ne fuſſent des plus honorables.

Il s'eſt levé pluſieurs fois. Il a fait quelques tours dans la chambre, en ajuſtant ſa parure, & ſe parcourant des yeux depuis la poitrine juſqu'aux pieds. Il a parlé, avec complaiſance, de l'heureuſe perſpective qu'il s'ouvroit devant lui: non qu'il ignorât que j'avois à ma ſuite une petite légion d'admirateurs; mais comme il ſavoit auſſi qu'il n'y en avoit aucun de favoriſé, il croyoit pouvoir ſe flatter de quelque préférence. Je vous ai déjà déclaré, a-t-il dit à M. Reves, que je donne carte blanche pour les articles. Ce que je ferai pour une femme ſi raiſonnable, c'eſt le faire pour moi-même. Mon uſage, M. Reves, n'eſt pas de vanter ma fortune; mais j'expoſerai devant vous, ou devant toute la famille de Miſs Byron, l'état exact de mon bien. Il n'y en eut jamais en meilleur ordre. Une femme pour laquelle j'aurai tant de conſidération, ſera maîtreſſe de vivre à la ville, à la campagne, comme ſon inclination l'y portera. A la campagne, elle choiſira celle de mes terres qui lui conviendra le plus. Je n'aurai point

d'autre volonté que la ſienne. Je ne doute pas de votre amitié, M. Reves, a-t-il ajouté. Je mériterai la vôtre, Madame, & je vous aſſure que je me promets beaucoup de ſatisfaction dans l'alliance que j'ai en vue avec votre famille.

Il a rappellé enſuite la ſcene qu'il avoit eue chez Milady Williams, avec M. Walden. Il a répété quelques expreſſions de ſon adverſaire : il a contrefait pluſieurs de ſes grimaces ; & riant de toute ſa force, à chaque trait dont il relevoit le ridicule ou la groſſiéreté, il n'a laiſſé pour unique rôle, à M. & Madame Reves, que le tems de rire de lui, ou du moins d'en ſourire, autant que la bienſéance le permet, avec un fat dont on ne veut pas bleſſer la vanité.

Comme on étoit prêt à ſervir le thé, Madame Reves m'a fait avertir. Je ſuis deſcendue. A mon arrivée, Sir Hargrave s'eſt avancé vers moi d'un air tendre. Son compliment ne l'a pas été moins. Charmante Miſs, m'a-t-il dit, j'eſpere vous trouver autant de bonté que de charmes. Vous ne ſauriez vous imaginer ce que j'ai ſouffert, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir. Il m'a fait là-deſſus une très-profonde révérence ; & paroiſſant s'allonger, à meſure qu'il ſe redreſſoit & qu'il levoit la tête en arriere, on auroit cru qu'il étoit devenu

plus haut pour s'être baiſſé. L'agréable fat, ai-je dit en moi-même. Je me ſuis aſſiſe, & j'ai tâché de prendre un air aſſez libre, en adreſſant quelque mots à ma couſine & à lui-même. Il a demandé en grace que le thé fût différé d'une demi-heure, & qu'avant l'arrivée des domeſtiques, il lui fût permis de me répéter une partie de la converſation qu'il avoit eue avec M. & Madame Reves. S'il n'avoit pas cru me faire beaucoup d'honneur, & s'il ne s'étoit pas fié à la vertu de ſes huit ou dix mille livres ſterlings de rente, j'oſe m'imaginer qu'il auroit apporté un peu plus de cérémonie : mais après m'avoir dit en peu de mots, combien il avoit pris de goût pour mon caractere, il a jugé à propos de s'en rapporter à ſa déclaration qu'il m'avoit faite de ſes ſentimens chez Milady Williams. Enſuite il a parlé des avantages ſur leſquels je pouvois compter dans les articles. Il a vanté l'ardeur de ſa paſſion, & il m'a priée fort ardemment d'y répondre.

J'aurois pu tourner ſon diſcours en badinage, d'autant plus que la chaleur qu'il avoit paru mettre dans ces derniers termes, étoit accompagné d'une volubilité de langue qui ne marquoit pas un cœur fort touché, qui n'étoit pas propre du moins à faire beaucoup d'impreſſion ſur

le mien : mais pour couper court à toutes ſes prétentions, je me ſuis déterminée à lui répondre naturellement. Je lui ai dit : ſi je paroiſſois douter, Monſieur, de la ſincérité de vos ouvertures, vous pourriez croire que j'en deſire d'autres aſſurances ; mais je fais profeſſion de bonne foi, & vous ne devez attendre de moi que la ſimple vérité. Je vous rends graces, Monſieur, de l'idée que vous avez de moi ; mais je ne puis accepter vos offres. Son étonnement ſurpaſſe mes expreſſions. Vous ne pouvez, Mademoiſelle ? .... Ce langage eſt-il ſérieux ? Juſte Ciel !

Il eſt demeuré en ſilence pendant quelques minutes, en jettant les yeux ſur moi, en les tournant ſur lui-même, comme s'il eût dit : la petite folle ! ſait-elle bien ce qu'elle refuſe ? Cependant, après s'être un peu remis de cette ſurpriſe on m'avoit aſſuré, a-t-il repris, que votre cœur étoit libre ; mais il faut qu'il y ait ici de l'erreur. Quelque heureux mortel .... Je l'ai interrompu : Quelle conſéquence, Monſieur ? Une femme ne peut-elle refuſer les offres du Chevalier Pollexfen, ſans avoir le cœur engagé ? Mais, Mademoiſelle, a-t-il répondu, en balançant la tête, & peſant ſur chaque mot ; un homme de ma ſorte.... qui n'eſt pas abſolument déſagréable, ni

dans la figure ni dans les manieres. . . . qui tiens quelque rang dans la vie. . . . Il s'eſt arrêté tout-à-fait ; & reprenant : ne ſaurai-je pas vos raiſons, Mademoiſelle ? Du moins, ſi votre refus eſt auſſi ſérieux qu'il le ſemble, faites-moi la grace de me les apprendre. Je verrai ſi je puis être aſſez heureux pour les détruire.

Je lui ai dit, avec la même franchiſe, que perſonne n'étoit maître de ſes inclinations ; qu'on accuſoit les femmes de caprice, & que je n'étois peut-être pas exempte de ce reproche ; mais que ſans en pouvoir donner de raiſons, on ſe ſentoit attiré, dégoûté . . . . . Dégoûté ! Mademoiſelle ; dégoûté ! Miſs Byron. J'ai parlé en général, Monſieur ; je ſuis perſuadée que de vingt femmes, il y en auroit dix-neuf qui ſe trouveroient très-flattées des attentions de Sir Hargrave Pollexfen. Mais c'eſt vous, Mademoiſelle, qui êtes cette vingtieme que je ſuis forcé d'aimer. De grace, donnez-moi quelque raiſon . . . . . Ne m'en demandez pas, Monſieur, pour une ſingularité. N'êtes-vous pas vous-même un peu ſingulier, de me faire la vingtieme ? Votre mérite, Mademoiſelle....Je l'ai encore interrompu. Il y auroit de la vanité, Monſieur, à me payer d'une raiſon de cette nature . . . . Je vous ai promis de la bonne foi : peut-être l'hom-

me à qui le Ciel me deſtine, aura moins de mérite que vous ; mais dois-je le dire ? il conviendra plus à mon goût. Pardon, Monſieur, je m'expliquerois moins librement, ſi l'honneur me permettoit de vous tenir dans la moindre incertitude, lorſque je n'y ſuis pas moi-même.

Sa vanité m'a paru bleſſée. Il conviendra plus à votre goût ! a-t-il répété pluſieurs fois, en jettant les yeux autour de lui. Et c'eſt donc ſérieuſement, Mademoiſelle, que vous êtes ſi déterminée ?

Oui, Monſieur.

Son air eſt devenu plus ſombre. Suis-je aſſez confondu, a-t-il repris d'un ton aſſez bruſque. Mais je n'accepte point une réponſe ſi vague & ſi contraire à mes eſpérances ; vous m'avez promis de la ſincerité, Mademoiſelle, dites-moi du moins ſi vos affections ſont engagées ? dites-moi s'il exiſte quelque heureux homme, à qui votre cœur ait accordé la préférence ? Je lui ai répondu que je ne lui connoiſſois aucun droit pour me faire cette queſtion. Il a continué : permettez, Mademoiſelle, que je m'explique davantage : je connois M. Fenwich & M. Greville ; ils m'ont avoué toux deux que vous ne leur avez donné aucune eſpérance. Cependant ils déclarent qu'ils ne l'ont pas perdue. Dites, Ma-

demoiſelle, leur avez-vous parlé auſſi nettement qu'à moi ?

Hé bien, Monſieur, je vous aſſure que je leur ai fait les mêmes réponſes.

Et M. Orme, Mademoiſelle ?

Je le regarde, Monſieur, comme un des meilleurs caracteres du monde.

Ah ! Mademoiſelle, que ne me dites-vous donc que vous êtes engagée ?

Quand je le ſerois, Monſieur, peut-être cet aveu ne ſerviroit de rien.

Ne vous ſerviroit de rien ! s'eſt-il écrié fort vivement ; en vérité, chere Miſs Byron. . . . J'ai de l'orgueil, Mademoiſelle ; ſi je n'en avois point, je n'aſpirerois pas à votre faveur. Mais permettez-moi de dire que ma fortune, ma naiſſance & mon ardente affection n'ont rien qui ſoit indigne de vous : c'eſt du moins le jugement que votre famille en portera, ſi vous me faites l'honneur de conſentir que je lui faſſe l'ouverture de mes ſentimens.

J'ai répondu à ce fier propos ; je ſouhaite, Sir Hargrave, que votre fortune ſerve à votre bonheur ; ce qui ne manquera point, ſi vous l'employez à faire du bien ; mais, fût-elle incomparablement plus grande, cet avantage ſeul n'a point de charme pour moi ; mes devoirs croîtroient avec mon pouvoir. Je ne jouis pas d'une groſſe for-

tune ; mais le fût-elle beaucoup moins, elle ſatisferoit mon ambition, auſſi long-temps que je vivrai dans l'état où je ſuis ; & ſi je paſſe à l'état du mariage, je ſaurai me renfermer dans celle de l'homme que j'aurai choiſi.

Ici l'air flatteur & paſſionné a repris place ſur le viſage du Baronnet ; il a juré que je ſerois à lui, & que chaque mot qui ſortoit de ma bouche, ajoutoit un nouveau nœud à ſa chaîne : mais je l'ai prié de finir abſolument un entretien que je ne pouvois plus ſupporter. A condition, m'a-t-il dit, que je lui permettrois de paroître quelquefois chez Madame Reves. Sans aucun rapport à moi, ai-je repliqué. Vous ne fuirez pas du moins, Mademoiſelle, a-t-il repris, vous ne refuſerez pas de me voir. Je vous le déclare, Miſs Byron, vous avez un amant de plus ; je ne ceſſerai pas de vous pourſuivre que vous ne ſoyez à moi, ou que je ne vous voie la femme d'un autre. Il a prononcé ces derniers mots d'un ton qui m'a choquée autant que le diſcours même. Ma réponſe s'en eſt reſſentie : dans une converſation qui a duré trop long-temps, ai-je dit d'un air froid, je me félicite de n'avoir pas un mot à me reprocher, ou qui puiſſe me laiſſer le moindre regret. Cette réflexion l'a piqué. Il m'a

répondu qu'il n'étoit pas de la même opinion ; & ſe baiſſant vers moi, d'un air aſſez inſolent, il m'a dit qu'il me ſoupçonnoit d'un peu d'orgueil. De l'orgueil, Monſieur ? Oui, Mademoiſelle, un peu d'orgueil avec beaucoup de cruauté. De la cruauté, Monſieur ? De l'orgueil, Mademoiſelle, de la cruauté & de l'ingratitude.

Il m'a paru alors que je ne demeurois plus que pour être inſultée. Tout ce que j'avois entendu du Chevalier Alleſtris m'eſt revenu à l'eſprit. Si vous me croyez ſi coupable, ai-je repris ſans m'échauffer, trouvez bon, Monſieur, que je me retire, pour étudier un peu mieux mes ſentimens ; & faiſant une profonde révérence, je me ſuis hâtée de ſortir. Il m'a conjurée de demeurer ; il m'a ſuivie juſqu'au pied de l'eſcalier ; mais je ſuis montée ſans l'écouter.

M. & Mde. Reves m'ont raconté qu'après mon départ, il avoit fait éclater non-ſeulement ſon orgueil, mais le fond de ſon mauvais naturel. Il s'eſt mordu les levres, il s'eſt promené à grands pas dans la chambre ; enſuite, s'étendant ſur un fauteuil, il s'eſt abandonné aux plaintes, il s'eſt défendu lui-même, il s'eſt accuſé, il a recommencé ſes défenſes & ſes accuſations ; & cette ſcene a fini par ſupplier M. & Mde,

Reves de lui accorder leur protection. Il ne pouvoit comprendre, leur a-t-il dit, qu'avec de ſi honorables intentions, avec tant de pouvoir de me rendre heureuſe, il eût le malheur d'eſſuyer des refus. Son reſſentiment s'eſt tourné contre M. Orme, qui eſt, dit-il, le rival favoriſé, ſi quelqu'un l'eſt réellement, car il croit avoir reconnu que ce n'eſt ni Greville, ni Fenwich. Il a confeſſé que ma fierté l'avoit piqué juſqu'au vif; enfin il a prié Madame Reves de me faire appeller en ſon nom : mais l'humeur où elle le voyoit, ne la diſpoſant point à lui accorder cette faveur, il m'a fait prier lui-même de deſcendre. J'ai répondu civilement que j'étois occupée à vous écrire, & que j'eſpérois que Sir Hargrave, mon couſin & ma couſine auroient la bonté d'agréer cette excuſe. J'ai nommé M. & Mde. Reves pour adoucir mon refus. Cette réponſe n'a fait qu'irriter ſa bile. Il a demandé pardon à Mde. Reves ; mais il a proteſté qu'il s'attacheroit à mes pas comme une ombre, & qu'en dépit de la terre & des enfers, je ſerois Milady Pollexfen. Il eſt ſorti dans cette chaleur, les yeux roulans & le viſage enflammé.

Ne vous ſemble-t-il pas, ma chere, qu'étant comme je ſuis, ſous la garde de mon couſin Reves, il a pris cette aventure avec un

un peu trop de patience dans ſa propre maiſon ? C'eſt peut-être cette raiſon même qui l'a rendu ſi tranquille. Nous le connoiſſons pour un des meilleurs hommes du monde. Et l'éclat de huit ou dix mille livres ſterlings de rente.... Cependant, avec une fortune auſſi indépendante que la ſienne... Mais la grandeur a toujours ſes charmes.

Ainſi Sir Hargrave nous a confirmé tout ce que le Chevalier Alleſtris nous avoit appris de ſon caractere. Je crois que de tous les hommes, c'eſt celui que je redoute le plus. Sir Jean Alleſtris nous l'a repréſenté méchant, vindicatif; ſi je me retrouvois forcée de l'entendre ſur le même ſujet, j'aurois grand ſoin de lui répéter nettement que je n'ai pas le cœur engagé, du moins autant que je le pourrai, ſans ranimer ſes prétentions, dans la crainte qu'il ne ſe porte à quelque violence. Je vous jure, chere Lucie, que de tous les hommes que j'ai vus, il eſt le dernier dont je vouluſſe devenir la femme. Puiſſe-t-il être ſi piqué que je ne le revoie jamais !

Milady Williams nous a fait avertir qu'il y aura bal d'Opéra jeudi prochain ; elle veut ſe réſerver le ſoin de mes habits. Je lui ai fait dire que je ne voulois rien de trop remarquable, & que je ſerois très-

fâchée d'attirer ſur moi tous les yeux de l'aſſemblée.

LETTRE XI.

Miſs BYRON à Miſs SELBY.

Vendredi 30 Février.

UN laquais de M. Greville eſt venu nous faire les complimens de ſon Maître. Il eſt donc à Londres, ce M. Greville. Je ſuis trompée, ſi je ne ſuis bientôt en état de l'obliger ; c'eſt ma haine, comme vous ſavez, qu'il m'a demandée comme une grace. Je m'apperçois qu'on ne s'attire que des chagrins, en rendant des civilités pour des affectations d'eſtime. Cependant mon naturel m'y porte, & je ne puis m'en défendre, ſans me faire une eſpece de violence. C'eſt donc moins un mérite qu'une véritable néceſſité. Je ne me rappelle d'avoir manqué de complaiſance que pour un jeune homme de qualité, qui, par des conſidérations de famille, me demandoit la permiſſion de me rendre ſes ſoins en ſecret. Vous n'avez pas ignoré cette aventure. Il me ſemble qu'en ſe prêtant à des traités ſi choquans, une fille s'engage dans un complot contre elle-même, & plus ſouvent encore contre

ceux à qui elle doit autant de confiance que de reſpect & d'honneur.

L'arrivée de M. Greville me chagrine. Je ſuppoſe qu'il ſera bientôt ſuivi de M. FenWick. Il ne tient à rien, dans mon dépit, que je ne faſſe un effort pour aimer le modeſte Orme.

Samedi 11.

N'aurai-je à vous décrire que des ſcenes de galanterie & d'amour? Sir Roland, Sir Hargrave & M. Greville ſe ſont trouvés enſemble aujourd'hui chez M. Reves. Sir Roland eſt venu le premier, un quart d'heure avant qu'on eût averti pour le thé. Après avoir demandé à ma couſine ſi je n'avois pas changé de réſolution, il a ſouhaité de m'entretenir ſeule un moment. Je me ſens une véritable eſtime pour cet honnête vieillard. Ce que j'entends par l'honnêteté, ma chere, c'eſt le bon ſens & l'honneur réunis avec la politeſſe & les agrémens. Un honnête homme, qui l'eſt à ce titre, n'en eſt pas moins eſtimable pour être un peu ſingulier. Je ſuis deſcendue auſſi-tôt.

Sir Roland eſt venu au devant de moi; il m'a pris avidement la main, & me regardant de toute ſa force: bon Dieu! la même douceur, s'eſt-il écrié, les mêmes graces ſur ce charmant viſage! comment

eſt-il poſſible, avec une phyſionomie ſi obligeante. . . . Mais il faut être bonne ; il faut . . . , Ne me preſſez pas, Sir Roland, ai-je interrompu ; vous me cauſeriez du chagrin, ſi vous me mettiez dans la néceſſité de répéter . . . Quoi ! m'a-t-il dit, un refus ? Ah, ma chere Miſs ! gardez-vous en effet de répéter vos cruels diſcours ; ne voulez-vous pas ſauver une vie ? mon pauvre neveu eſt réellement à la mort. Je voulois vous l'amener ; mais non, il craint trop de déplaire à la ſouveraine de ſon cœur. Connoiſſez-vous un amour ſi tendre? & ne fait-on rien pour l'amour, quand on ne trouveroit rien d'engageant dans le mérite & la modeſtie ? Chere Miſs, n'endurciſſez pas votre cœur. J'étois réſolu de partir dans un ou deux jours ; mais je ne quitterai pas la ville, fallût-il y demeurer un mois, pour être témoin du bonheur de mon neveu ; & quand je ſouhaite le ſien, comptez que c'eſt pour faire le vôtre. Chere Miſs, rendez-vous. . . . J'étois un peu touchée de ſon action, & je demeurois ſans répondre. Rendez-vous, a-t-il repris ; ouvrez votre cœur à la pitié ; je vous demande un mot de conſolation pour mon neveu : je le demanderois à genoux, ſi je croyois que mes ſoumiſſions . . . . Oui, c'eſt à genoux que je veux implorer votre

bonté ; & l'excellent vieillard, ſaiſiſſant mon autre main, comme il en tenoit déjà une, s'eſt laiſſé tomber en effet ſur ſes deux genoux.

Sa ſituation m'a jettée dans un extrême embarras : je ne ſavois que faire ni que dire ; le courage me manquoit pour le relever. Cependant, voir à mes pieds un homme de cet âge, qui avoit acquis des droits à mon eſtime, les yeux humides, & les attachant ſur moi pour attirer, diſoit-il, ma pitié ſur ſon neveu ; que je me ſentois attendrie ! enfin, je l'ai conjuré de ſe lever. Vous me demandez de la bonté, lui ai-je dit d'une voix tremblante, & vous en manquez pour moi. O Sir Roland ! que vous me cauſez d'agitations ! Je voulois retirer mes mains ; mais il les tenoit ſerrées dans les ſiennes. J'ai frappé du pied dans un emportement de reconnoiſſance. Sir Roland, levez-vous, je ne puis ſoutenir ce ſpectacle : levez-vous, je vous en ſupplie ; & le même mouvement m'a fait mettre un genou à terre devant lui. Vous voyez, ai-je ajouté . . . . Que puis-je faire de plus ? Levez-vous donc, Monſieur ; je vous prie, à genoux, de ne pas demeurer devant moi dans cette poſture : en vérité, vous me chagrinez beaucoup ; de grace, laiſſez mes mains.

Deux ruiſſeaux de larmes couloient ſur

ſes joues. Moi je vous chagrine, Mademoiſelle ? & Miſs Byron daigne s'abaiſſer... Non, non, pour le monde entier, je ne voudrois pas vous avoir cauſé un inſtant de chagrin. Il s'eſt levé, il m'a laiſſé les mains libres, & je me ſuis levée auſſi avec aſſez de confuſion. Il s'eſt retiré un moment vers la fenêtre, pour s'eſſuyer les yeux de ſon mouchoir : enſuite, revenant vers moi : quelle foibleſſe, m'a-t-il dit avec un ſourire forcé ! quelle enfance ! comment pourrois-je blâmer mon neveu ! Mais accordez-moi donc un mot, Mademoiſelle ; dites ſeulement que vous conſentez à le voir : permettez-lui de paroître devant vous : ordonnez-moi de vous l'amener.

Je le ferois, n'en doutez pas, lui ai-je répondu, ſi M. Fouler n'attendoit de moi que des civilités ; mais je veux aller plus loin, Monſieur, pour vous marquer toute la conſidération dont je ſuis remplie pour vous. Contribuez à mon bonheur par votre eſtime & votre amitié. Permettez que je vous regarde comme un pere, & que je prenne pour M. Fouler tous les ſentimens d'une ſœur. Je ne ſuis point aſſez heureuſe pour appartenir à quelqu'un par des noms ſi tendres ! Que M. Fouler prenne auſſi les mêmes ſentimens pour moi. Toutes les viſites que vous me rendrez l'un

& l'autre à ces deux titres ; me ſeront plus cheres qu'elles ne peuvent jamais l'être autrement. Mais, ô mon pere ! car je veux déjà vous donner ce nom, ne preſſez plus votre fille ſur un point qu'elle ne peut vous accorder.

Les larmes du vieillard ont recommencé ici, avec des ſoupirs qui m'ont cauſé une véritable émotion ; il m'a traitée d'Ange, de Divinité, de fille irréſiſtible. C'étoit ma bonté, m'a-t-il dit, ma douceur, ma franchiſe qui le pénétroient juſqu'au fond du cœur. Je l'ai pris par la main, ſans écouter tout ce qu'il me diſoit encore pour ſon neveu, & je l'ai conduit à M. & Mde. Reves, qui nous attendoient dans la chambre voiſine, & qui ont paru auſſi ſurpris de mon action, que de lui voir le viſage tout mouillé de larmes. Félicitez-moi, leur ai-je dit avec une vive exclamation ; j'ai trouvé un pere dans Sir Roland, & je reconnois un frere dans ſon neveu. Le bon Chevalier a porté ma main à ſa bouche, & l'a preſſée de ſes levres : il m'a nommée l'honneur de mon ſexe ; il ; il a proteſté que ſi je ne devois pas être ſa niece, la qualité de ſa fille, que je voulois prendre, lui ſeroit plus chere & plus glorieuſe qu'une couronne ; mais il eſt revenu à ſon neveu. Madame Reves a voulu ſavoir ce qui s'étoit

paſſé entre nous. Il commençoit à faire ce récit, qui l'auroit ſans doute occupé long-temps, lorſqu'on eſt venu nous annoncer le Chevalier Hargrave Pollexfen. Auſſitôt Sir Roland s'eſt frotté les yeux pour en chaſſer la rougeur, quoique ſon mouchoir n'ait ſervi qu'à l'augmenter. Il s'eſt regardé dans une glace ; il a touſſé deux ou trois fois, comme ſi les muſcles de ſon viſage avoient dépendu du ſon de ſa voix ; il a même fredonné quelques nottes, en me diſant qu'un petit air de chant banniſſoit les traces du chagrin.

Sir Hargrave eſt entré d'aſſez bonne grace. Serviteur, Monſieur, lui a dit aſſez rudement le vieux Chevalier, pour réponſe à une révérence muette que l'autre lui a faite à ſon tour. J'avois déjà remarqué que l'air & la parure du Baronnet avoient frappé Sir Roland : auſſi s'eſt il baiſſé vers M. Reves, pour ſe hâter de prendre des informations. M. Reves les a préſentés l'un à l'autre, comme deux perſonnes dont il ſe tenoit honoré d'être ami. Le Baronnet s'eſt approché de moi pour me demander mille pardons.... Pas un, Monſieur, ai-je interrompu. Il a repris : j'avoue, Mademoiſelle, que la force de ma paſſion... mais je vous compare... Je l'ai arrêté encore une fois, en l'aſſurant que tout étoit

oublié. Tandis qu'il ſe plaignoit de ma facilité à lui pardonner, Sir Roland, ſurpris de ce petit dialogue, a dit à M. Reves: je ne m'en étonne plus; hélas! que va devenir mon cher neveu? Soyez tranquille de ce côté-là, lui a répondu M. Reves. Cette aſſurance lui a fait reprendre un air ſi gai, que je l'ai cru prêt à fredonner en ſe tournant vers moi. Les gens ſont entrés là-deſſus avec le déjeûner, & nous nous étions déjà placés pour le thé; mais on eſt venu appeller M. Reves, qui eſt rentré preſqu'auſſi-tôt, en introduiſant M. Greville. Avant qu'ils aient pu s'approcher: & qui eſt encore celui ci, m'a demandé Sir Roland, d'un ton un peu Gallois?

M. Greville s'eſt préſenté fort civilement. Je me ſuis informée de tout ce que j'ai de cher dans Nortamptonshire. Après avoir ſatisfait mon impatience, il m'a demandé ſi j'avois vu M. Fenwick. Non, lui ai-je dit. Le traître! a-t-il repris en ſouriant, j'ai cru qu'il m'avoit donné le change. Je l'ai perdu de vue depuis trois jours: mais s'il n'eſt pas ici, a-t-il ajouté d'une voix plus baſſe, j'ai gagné une marche ſur lui; & j'aime mieux, après tout, que ce ſoit moi que lui, qui ait des excuſes à faire à l'autre. Je me ſuis diſpenſée d'entrer dans leur démêlé, en lui apprenant que j'avois

trouvé un pere à Londres, & lui montrant le Chevalier Meredith, qui me permettoit de lui donner ce nom. Point de fils, j'eſpere, a-t-il répondu, en ſe tournant vers le vieillard ; je me flatte, Monſieur, que la parenté ne vient point de ce côté là. Comme il a fait cette queſtion d'un air riant, le Baronnet a proteſté du même ton, qu'il avoit penſé de la faire auſſi. Sir Roland leur a dit fort civilement qu'il avoit un neveu, & que ſi je voulois me rendre à ſes deſirs, il m'aimeroit beaucoup mieux pour ſa niece que pour ſa fille. La converſation eſt devenue aſſez agréable juſqu'au départ du vieux Chevalier, qui ne s'eſt pas retiré ſans me demander la permiſſion de m'amener encore une fois ſon neveu, avant que de retourner en Caërmarthen. Je ne lui ai répondu que par une révérence.

Le Baronnet & M. Greville ſe connoiſſoient, pour s'être vus quelquefois aux courſes de Northampton ; mais la politeſſe avec laquelle ils ſe ſont ſalués, ne les a point empêchés de ſe regarder d'un œil jaloux, & de paroître prêts, plus d'une fois, à ſe dire quelque choſe de déſobligeant. Le ſoin que j'ai eu de faire tomber toutes mes attentions ſur Sir Roland, a prévenu toutes ſortes d'explications ; & lorſqu'il eſt ſorti, on a badiné aſſez plaiſamment ſur l'air & l'ac-

cent de ſa Province, dont il n'y a point d'apparence qu'il ſe défaſſe jamais. J'avois beaucoup d'impatience de voir partir auſſi les deux autres. Ils ſembloient s'appercevoir tous deux qu'il en étoit temps, mais n'être pas bien aiſes, l'un & l'autre, de ſortir le premier. A la fin, M. Greville, feignant de ſe rappeller que je n'aime pas les longues viſites, s'eſt retiré ſans autre affectation.

Il ne m'a pas été poſſible d'éviter les nouvelles excuſes du Baronnet, ſur la mauvaiſe humeur à laquelle il s'étoit livré dans ſa derniere viſite. Mes réponſes n'ont pas dû le rendre plus content de lui-même; Cependant il eſt revenu à ſes offres, dont il m'a fait un brillant étalage; & ne s'appercevant point qu'elles fiſſent plus d'impreſſion ſur moi, il eſt tombé ſur M. Greville, qu'il ſoupçonnoit, m'a-t-il dit, de n'être pas venu à Londres ſans deſſein. Il ne m'a pas parlé de lui fort avantageuſement; mais je ne doute pas que M. Greville ne parlât de même de Sir Hargrave; & je m'imagine que ce ne ſeroit pas leur faire injuſtice, que de les croire tous deux.

J'ai répondu ſi nettement, que je ne prenois pas plus d'intérêt à l'un qu'à l'autre; qu'après diverſes marques de chagrin, le Baronnet s'eſt cru en droit d'exiger, avec

aſſez de fierté, les raiſons de mon refus. Cet air, que j'ai remarqué dans ſes yeux, m'a peut-être un peu piquée. Je lui ai dit, quoiqu'à regret, que puiſqu'il me forçoit de lui expliquer mes ſentimens, je n'avois pas de ſes mœurs l'opinion que je devois avoir de celles d'un homme dont je vouluſſe faire mon mari. Mes mœurs, mademoiſelle, s'eſt-il écrié, en changeant pluſieurs fois de couleur : mes mœurs, Mademoiſelle ! a-t-il répété. Son exclamation ne m'a point effrayée, quoique M. & Mde. Reves paruſſent un peu ſurpris de ma franchiſe ; mais ſans me faire connoître qu'elle leur parût blâmable. Mes objections, Monſieur, ai-je repris, ne doivent pas vous offenſer, puiſque c'eſt vous-même qui m'en arrachez l'aveu, & que mon deſſein n'eſt pas de vous faire des reproches ; mais, preſſée par vos inſtances, je dois répéter . . . ma langue n'a pas laiſſé de me refuſer ici ſon Office. Mais il m'a dit, d'un air & d'un ton fort impatient : continuez donc, Mademoiſelle.

La hardieſſe m'eſt revenue : en vérité, Sir Hargrave, je répete malgré moi que je n'ai pas de vos mœurs. . . (fort bien, Mademoiſelle, a-t-il interrompu), l'opinion que je dois avoir de celles d'un homme ſur le caractere duquel je penſerois à fonder

mon bonheur pour cette vie, & toutes mes eſpérances pour l'autre. Ce motif eſt d'une haute importance pour moi, quoiqu'il ne m'arrive guere de l'employer ſans de fortes raiſons. Mais permettez-moi d'ajouter que je ne ſuis point laſſe du célibat. Je crois qu'il eſt toujours trop tôt, pour s'engager dans une carriere éternelle de ſoins; & ſi je n'ai pas le bonheur de rencontrer un homme à qui mon cœur puiſſe ſe donner ſans réſerve, je renoncerai abſolument au mariage. Que de malice, ma chere, j'ai remarqué ici dans ſes regards! Vous paroiſſez mécontent, Monſieur, ai-je ajouté; mais il ſemble que c'eſt ſans raiſon: vos vues ſont tombées ſur une perſonne qui eſt maîtreſſe d'elle-même; & quoique j'aie de l'éloignement pour les vérités dures, je me fais honneur de ma franchiſe.

Il s'eſt levé de ſa chaiſe, il s'eſt promené à grands pas dans la chambre, en répétant à voix baſſe, vous n'avez pas bonne opinion de mes mœurs! Mademoiſelle.... mais je ſuis réſolu de tout ſouffrir.... Cependant, ſi mauvaiſe opinion de mes mœurs! Non, ma patience n'ira pas ſi loin. Là deſſus, il a porté le poing au front, en l'y tenant ſerré quelque moment; enſuite prenant bruſquement ſon chapeau, il nous

a fait une profonde révérence, le viſage enflammé, du tumulte apparemment de ſes paſſions ; & ſans ajouter un ſeul mot, il a pris le chemin de la porte. M. Reves s'étant hâté de le conduire, il a répété pluſieurs fois : du mépris pour mes mœurs ! j'ai des ennemis, Monſieur. Du mépris pour mes mœurs ! Je ſuis le ſeul homme du monde que Miſs Byron traite avec ſi peu de ménagement ; ſes dédains peuvent lui attirer... que ne puis-je dire les miens ! Adieu, Monſieur, excuſez cette chaleur. Adieu. Il eſt monté dans ſon carroſſe, dont il a levé bruſquement les glaces. M. Reves nous a dit qu'il s'étoit alongé juſqu'à l'impériale, en ſe ſerrant les reins de ſes deux coudes. Il eſt parti dans cette fureur. Ses airs menaçans, ſon départ, tel que je vous l'ai repréſenté, & le récit de M. Reves, m'ont cauſé tant d'épouvante, que je n'en ſuis pas revenue d'une heure entiere.

Le charmant parti pour votre Henriette, qu'un demi-fou de ce caractere ! O M. Fouler ! Sir Roland ! M. Orme ! que je vous trouve aimables, en comparaiſon de Sir Hargrave.

LETTRE XII.

Miſs BYRON, *à Miſs* SELBY.

Mercredi 23 Février.

J'Ai reçu la lettre de mon Oncle & les deux vôtres. Tous les conſeils qui me viendront d'un lieu ſi cher, auront quelque effet pour ma conduite, ſoit à titre d'avis ou de reproche.

James eſt parti pour Northamptonshire, je vous prie de le recevoir avec bonté; c'eſt un très-honnête homme, & l'on m'aſſuré qu'il a dans le cœur une forte inclination; ainſi l'impatience qu'il avoit de quitter Londres, ſe trouve expliquée. Je me ſouviens d'avoir entendu dire à mon oncle que les jeunes gens ſans fortune, qui penſent au mariage, ne doivent point être découragés. Qui voudroit ſervir, lorſqu'il peut commander? L'honnête pauvre eſt une partie très-eſtimable de la race humaine.

M. Reves a pris la peine de voir pluſieurs domeſtiques qui ſe ſont préſentés pour moi; mais il n'en a point encore vu qui me convienne, à l'exception d'un ſeul qui s'eſt offert ce matin, âgé d'environ

vingt-ſix ans, & de fort bonne phyſionomie. Je me propoſe de l'arrêter ; il paroît fort bien élevé, & digne même d'une fort bonne condition. Madame Reves, qui en eſt extrêmement contente, a déjà fait écrire au dernier maître qu'il a ſervi ; c'eſt un jeune homme, nommé M. *Bagenhall*, dans le voiſinage de Reading, dont-il parle fort bien, & qu'il n'a quitté, dit-il très-modeſtement, que parce qu'étant livré aux plaiſirs de ſon âge, il aime à ſe retirer trop tard. Wilſon, c'eſt le nom de ce nouveau laquais, n'eſt à Londres que d'hier, & s'eſt logé chez ſa ſœur, qui eſt une veuve, établie dans Smithfield. Il demande d'aſſez gros gages ; mais on ne doit pas ſe tenir à quelques piſtoles avec un bon domeſtique ; il faut l'aider à mettre quelque choſe en réſerve, pour le temps de la vieilleſſe & de l'infirmité. Madame Reves vouloit l'engager à la premiere vue ; elle répondoit de lui, dit-elle, ſur ſa phyſionomie & ſur ſon langage. Je ne vous en aurois pas ſi long-temps entretenue, ſi je n'étois fort portée à le prendre.

Sir Hargrave s'eſt fait revoir ici ; j'étois avec Madame Reves, & quelques Dames de nos amies, qui étoient venues paſſer familiérement une partie du jour avec nous, & me ſuis excuſée de le voir ſous ce pré-

texte ; mais il a vu Madame Reves ; c'eſt un mélange d'orgueil & d'humilité. Il avoit réſolu, la derniere fois, de ne plus m'importuner ; mes dédains l'avoient mortellement piqué; mais la force lui manque pour ſoutenir ſes réſolutions. Il s'eſt reproché ſa foibleſſe : je ſerai ſa femme, il en a juré ; un homme tel que lui, ſe voir refuſé par une perſonne dont la fortune a ſi peu de proportion avec la ſienne, & qui fait profeſſion de n'avoir dans le cœur aucun homme qu'elle lui préfere ! (Oh, Sir Hargrave ſe trompe ſur ce point ! car il y a peu d'hommes au monde que je ne préféraſſe à lui ; ſe voir refuſé, avec tous les avantages qu'il veut m'aſſurer, avec une figure qui n'a rien aſſurément de mépriſable !) & M. Reves dit qu'alors il s'eſt conſidéré de la tête aux pieds dans une glace voiſine ; c'eſt ce qui lui paroît tout-à-fait inexpliquable, abſolument incompréhenſible.

Il a demandé ſi M. Greville étoit venu avec quelques eſpérances, M. Reves a répondu que j'étois offenſée de ſon voyage, & qu'il n'en tireroit aucun fruit. C'eſt un tourment de moins, a-t-il repris avec un ſoupir. Ce M Greville s'eſt échappé, dans notre premier entretien, à quelques diſcours un peu libres, ſur leſquels je veux paſſer, puiſqu'il n'eſt pas plus heureux que

moi. Je connois ſa préſomption ; mais je ſouhaiterois que l'affaire dépendît entre nous de la pointe de l'épée, il n'obtiendroit pas de moi une auſſi pitoyable compoſition que de FenWick. Ce que je ne puis paſſer, M. Reves, c'eſt le reproche qu'on fait à mes mœurs ; aſſurément, je vaux mieux ſur ce point qu'un Greville & un FenWick : quel eſt l'homme au monde qui ne s'eſt pas accordé quelques libertés avec les femmes ? Vous le ſavez, Monſieur, elles ne nous en eſtiment pas moins. Un reproche à mes mœurs ! & dans la bouche d'une femme ! ſur ma foi l'objection eſt bizarre : qu'en dites-vous, Monſieur ?

Il me ſemble, ma chere, que M. Reves a pouſſé bien-loin la patience ; c'eſt un homme fort doux, quoique ma couſine aſſure qu'il ne manque pas de vivacité dans l'occaſion : il a donné une audience fort tranquille à Sir Hargrave, qui a pris congé de lui en jurant encore que je ſerois ſa femme, malgré toutes ſortes d'oppoſitions.

Lundi au ſoir.

M. Greville eſt venu à la fin de l'après-midi, il m'a demandé en grace quelques momens d'entretien particulier, je l'ai prié

de m'en diſpenſer, & de ſe ſouvenir qu'au château même de Selby, je n'avois jamais eu cette complaiſance pour perſonne; mais il a ſupplié inſtamment M. & Madame Reves de le laiſſer ſeul avec moi. Son empreſſement étoit de ſavoir quelles étoient les eſpérances de Sir Hargrave; il a marqué là-deſſus une vive inquiétude: il eſpéroit, m'a-t-il dit, qu'un homme de ce caractere feroit peu d'impreſſion ſur moi, & que Miſs Byron ne donneroit pas la préférence aux ſeuls avantages de la fortune ſur un ancien ſerviteur qui n'avoit pas ceſſé de l'admirer depuis ſon enfance, & qui ne manquoit de rien pour la rendre heureuſe.

Je lui ai répondu qu'il étoit extrêmement fâcheux pour moi de me trouver ſi ſouvent obligée de lui faire les mêmes réponſes; que j'étois incapable d'offenſer perſonne, ſur-tout un voiſin qui étoit lié d'amitié avec toute ma famille; mais qu'il m'étonnoit de ne pas ſentir que je ne lui devois aucun compte de mes ſentimens & des viſites que je recevois. Il m'a fait des excuſes qui ont abouti à me demander du moins quelque aſſurance que je ne favoriſois pas les prétentions de Sir Hargrave. Non, Monſieur, lui ai-je dit avec aſſez de force; je ne veux aucune explication

de cette nature : ne ſeroit-ce pas vous accorder un droit de cenſure ſur ma conduite, & vous donner des aſſurances qu'ſont fort éloignées de mes intentions ?

Il a pris le ciel à témoin qu'il m'aimoit plus que lui-même. Il a juré avec imprécation qu'il perſévéreroit juſqu'au dernier ſoupir ; & que s'il pouvoit penſer que Sir Hargrave eût conçu la moindre eſpérance, il prononceroit hardiment ſur le nombre de ſes jours. M. Greville, lui ai-je dit, je ne connois que trop vos emportemens ; ce qui s'eſt paſſé entre vous & M. Fenwick m'a cauſé aſſez de chagrin, & dans une entrepriſe de la même nature, vos jours pourroient être comptés comme ceux d'un autre ; mais je n'entre point dans vos vues, ayez la bonté ſeulement de ne pas traiter d'incivilité la réſolution que je prends de renoncer déſormais à l'honneur de vos viſites.

Je voulois ſortir ; il s'eſt mis entre la porte & moi. Au nom du ciel, chere Miſs ! ne ſortez point en colere ; ſi vous ne changez rien à mon ſort, daignez du moins m'aſſurer que ce petit maître . . . . Eh ! de quel droit, ai-je interrompu, oſez-vous exiger des aſſurances de cette nature ? Ses droits, m'a-t'il dit, n'avoient pas d'autre fondement que ma bonté. Chere Miſs By-

ron, dites-moi que Sir Hargrave n'aura point l'art de toucher votre cœur, dites-le-moi pour ſon intérêt, ſi ce n'eſt pas pour le mien ; car je ſais que peu vous importe ce que je devienne : mais que ce ne ſoit pas ce tigre à face blême, qui obtienne votre affection ; ce nom peint ſon caractere. Si la préférence eſt réſervée à quelqu'autre que moi, faites-la tomber du moins ſur quelqu'un, au mérite & au bonheur duquel il ne ſoit pas impoſſible de ſouſcrire : pour votre propre réputation, choiſiſſez, rendez heureux un homme d'honneur ; & ſi je n'oſe vous ſupplier en qualité d'amant, faites la grace à un voiſin, à un ancien ami, de l'aſſurer que ce ne ſera pas le Chevalier Pollexfen.

Puis-je ſavoir, Monſieur, lui ai-je demandé d'un air tranquille, quelle affaire vous amene à Londres ?

Vous devinez la plus importante, Mademoiſelle ; il m'eſt revenu que ce petit-maître avoit des prétentions ſur votre cœur, & qu'il ſe vantoit déjà du ſuccès ; mais ſi j'avois quelque certitude.... que ſes richeſſes ne vous diſpoſeront pas....

Eh bien, M. Greville, retourneriez-vous à Northamptonshire ?

Au fond, Mademoiſelle, maintenant que je me trouve à Londres, & que j'ai

que vous ſouhaiteriez de me voir partir, & que ni ce Sir Hargrave, ni le neveu de votre nouveau pere (car ces nouvelles parentés m'alarment) ne feront aucune impreſſion ſur votre cœur, & que vous ne me refuſerez point l'honneur de vous voir dans les viſites que je rendrai à M. Reves; je vous promets alors de partir avant la fin de cette ſemaine: j'écrirai dès ce ſoir à FenWick, pour lui apprendre ce qu'il ne doit pas ignorer, & que je parts ſans emporter beaucoup de fruit de mon voyage. Cet avis pourra vous épargner la vue de votre ſecond *fléau*; c'eſt le nom que votre couſine Lucie nous donne quelquefois à tous deux.

Vous êtes ſi peu capable de modération, M. Greville, que d'autres pouvant ne l'être pas plus que vous, je ne vous diſſimulerai pas que ce ſeroit m'épargner quelque peine....

Ah! prenez garde, Mademoiſelle, prenez garde vraiment de donner trop d'avantage à un pauvre malheureux qui entreprendroit le tour du monde, ſur la moindre apparence de pouvoir vous obliger; mais vous ne dites rien de Sir Hargrave & de votre nouveau frere? Pardon, Mademoiſelle, ſi je ſuis aſſez effrayé par ces rampans, ces inſinuans perſonnages

qui vous attaquent du côté de la compaſſion, pour inſiſter ſur quelque aſſurance. Eh quoi ! Mademoiſelle, ne pouvez-vous me la donner avec vos précautions ordinaires ? Ne puis-je l'obtenir à titre de voiſin & d'ancien ami ? car il n'eſt pas queſtion ici d'amour.

Eh bien ! M. Greville, en qualité de voiſine & d'ancienne amie, autant que pour l'intérêt de votre propre commodité, qui ne vous permettoit pas trop de venir à Londres, je vous conſeille de retourner en Province.

Avec quelle délicateſſe, Mademoiſelle, vous m'avez conduit à votre but ! vous devez me remercier au moins de vous en avoir donné l'occaſion ; mais la condition, s'il vous plaît ; la condition, ſi je reçois l'avis d'une ſi bonne voiſine.

Je ne la refuſe pas, Monſieur, & je vous déclare, avec la derniere ſincérité, comme au voiſin, comme à l'ancien ami de ma famille que je n'ai pas encore vu l'homme dont je puiſſe penſer à faire mon mari.

Vous l'avez vu, Mademoiſelle ; ſur ma foi vous l'avez vu : & le miſérable s'eſt ſaiſi de ma main en dépit de toute ma réſiſtance. Vous me la donnerez, a-t-il dit en la portant à ſa bouche ; & de ſes levres il me l'a preſſée avec tant de violence, qu'il y a laiſſé

laiſſé la marque de ſes dents. Il m'eſt échappé un cri de ſurpriſe, & je puis dire de douleur. Mais il a contrefait mon exclamation ; & m'arrachant l'autre main, ſur laquelle il s'eſt hâté d'imprimer auſſi ſes dents : vous ſerez heureuſe, m'a t-il dit, ſi je vous en laiſſe une ; je vous mangerois volontiers toute vive. Voilà, ma chere, votre languiſſant, votre inconſolable Greville.

Je me ſuis ſauvée dans la chambre voiſine ; il m'a ſuivie d'un air fort libre ; il m'a priée de lui laiſſer voir mes mains, & ſe tournant vers M. Reves, il lui a dit d'un ton plaiſant : en vérité, j'ai penſé dévorer votre charmante couſine ; je commençois par ſes mains. Cette marque de tranquillité & d'aſſurance m'a plus offenſée que l'action même, parce qu'elle m'a fait connoître que ſa gaieté naturelle n'étoit point altérée. Cependant je n'ai pas voulu paroître trop ſérieuſe ; mais je craindrois, ſi je me retrouvois ſeule avec cet homme-là, qu'il ne mangeât réellement mes deux mains. En ſortant, il m'a dit qu'il me croyoit un peu revenue de ma frayeur. Voyez, a-t-il ajouté, ce qu'on gagne à réduire un honnête homme au déſeſpoir ; mais vous voulez que je quitte la Ville ? Souvenez-vous donc de ce que vous m'avez déclaré,

Il m'a laiſſée fort aiſe d'être délivrée de lui. Pendant que M. Reves le conduiſoit, il a dit que pour aller au devant de tous mes deſirs, il ne me rendroit plus qu'une viſite avant ſon départ, & qu'il alloit écrire ſur le champ à M. Fenwick qu'il retourne en Northamptonshire.

LETTRE XIII.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Mardi, 14 Février.

MIss Clemer, pour laquelle je ſens croître mon amitié de jour en jour, m'a fait voir ce matin ſon cabinet, c'eſt-à-dire, ſes livres, ſes ouvrages de main, & tout ce qui ſert à ſes occupations domeſtiques. Je me ſuis crue dans celui de ma chere Lucie; car, au milieu de cette vie tumultueuſe, je ne ceſſe pas de penſer à mes chers amis de Northamptonshire; deux heures, que je viens de paſſer avec Miſs Clemer, m'ont paru fort courtes. On m'a dit qu'elle écrit parfaitement bien, & que c'eſt une Sevigné pour ſes correſpondances. Je me flatte d'être quelque jour de ce nombre; mais je trouve que la plume & ſes lectures ne lui ont pas fait négliger

l'exercice de ſon aiguille. Elle en eſt d'autant plus reſpectable pour moi, que c'eſt un exemple à produire contre ceux qui n'approuvent point le ſavoir dans les femmes ; cenſure.... quelquefois juſte, mais trop générale. Je ne voudrois pas que cette qualité fît la principale diſtinction d'une femme que j'aime ; mais lorſqu'on a reçu des talens, pourquoi ne les pas reconnoître, ou les laiſſer ſans culture ? Il me ſemble, ma chere, qu'après les vertus eſſentielles de mon ſexe, qui ſont la modeſtie, la docilité & l'attachement aux devoirs de la religion & de la morale, ce n'eſt point une diſgrace d'avoir l'eſprit un peu cultivé. Miſs Clemer eſt heureuſe comme votre Henriette, par l'affection d'une tante qui n'a rien de plus cher qu'elle. Sa mere eſt encore au monde, mais elle n'aime qu'elle-meme ; & la nature lui a ſi peu parlé pour cette excellente fille, que Madame Wimbura ſa tante, n'a point eu de repos qu'elle ne l'ait fait venir près d'elle. Nous ſommes convenues, Miſs Clemer & moi, de nous voir ſans cérémonie.

J'aurois dû vous dire que la réponſe du dernier maître de Wilſon ayant été fort à ſon avantage, je l'ai pris enfin à mon ſervice. Milady Williams eſt venue dans mon abſence ; elle paroît fort occu-

pée de nos parures de bal, & de la mienne en particulier ; mais c'eſt encore un ſecret pour moi. Nous devons prendre nos habits chez elle, & partir de là en chaiſe à porteurs : elle ſe charge de tout. Vous ſaurez, ma chere Lucie, ſous quelle forme je dois paroître, lorſque j'en ſerai informée moi-même.

Le Baronnet eſt venu auſſi pendant que j'étois chez Miſs Clemer : il n'a vu que M. Reves, avec lequel il a paſſé près d'un quart d'heure. Son air étoit ſombre, ſon humeur chagrine ; M. Reves l'a trouvé tout différent de ce qu'il l'a vu juſqu'aujourd'hui. Il ne lui eſt point échappé un ſourire : oui, non, eſt tout ce qui eſt ſorti de ſes levres, avec quelques invectives néanmoins contre les femmes. Maudit ſexe ! a-t il répété plus d'une fois. Il eſt bien étrange, dit-il, qu'un homme ne puiſſe être heureux avec les femmes, ni ſans elles ; à peine a-t-il prononcé mon nom. A la fin, M. Reves l'ayant un peu raillé ſur ſa mauvaiſe humeur, il a pris le parti de ſe retirer, pour ne ſe pas donner en ſpectacle plus long temps. Ses laquais & ſon cocher ne s'en ſont pas mieux trouvés, il les a querellés ſans raiſon. Il eſt parti en jurant contr'eux, avec de grandes menaces. Que demande cet homme-

là ? Pourquoi prendre M. Reves pour l'objet de ſes caprices ? Mais qu'il ne ſoit plus queſtion de lui, ni de rien, juſqu'à ma premiere lettre.

LETTRE XIV.

Miſs BYRON à Miſs SELBY.

Mercredi au ſoir, 15 Février.

ENFIN M. Greville a pris congé de nous ce ſoir, dans la réſolution de partir demain. Il m'a demandé, avec inſtance, un moment d'entretien particulier ; mais je me ſuis bien gardée d'avoir cette complaiſance pour lui. « Son regret, m'a-t-il dit, » eſt de laiſſer à Londres le préſomptueux » Hargrave, & le rampant Fowler ; cependant il part ſatisfait de m'avoir entendu » déclarer que je n'ai, dans l'un ni dans » l'autre de ces deux hommes, celui pour » lequel je puiſſe me ſentir de l'inclination ». Vous voyez, ma chere, que c'eſt un compliment qu'il ſe fait à lui-même ; car je me ſouviens de mes termes ; j'ai dit que je n'avois point encore vu l'homme dont je puſſe penſer à faire mon mari.

Avant ſon départ, M. Greville a dit mille choſes plaiſantes ſur le caractere de

ſes rivaux, ſur ce qu'il appelle ma dureté de cœur, & ſur les tourmens du ſien. Sir Hargrave étant venu dans le même temps, j'ai vu naître une converſation fort vive, dont j'ai d'abord appréhendé les ſuites. Mais Madame Reves m'a propoſé de jouer un air de claveſſin, qui a fait prendre un autre cours à cette chaleur; & le Baronnet, apprenant que M. Greville devoit partir demain, eſt ſorti plutôt qu'il ne ſembloit en avoir eu l'intention, dans la joie apparemment de ſe voir le champ libre.

En nous quittant, M. Greville a donné carriere encore à ſa folle imagination; & ce tour d'eſprit a ſi bien diſpoſé pour lui Madame Reves, qu'elle le regarde, dit-elle, comme le plus amuſant de tous mes importuns. Mais qu'eſt-ce donc que l'art d'amuſer? J'ai répondu, d'un ton aſſez froid, que M. Greville eſt un homme ſans mœurs; & que s'il étoit capable de rougir de quelque choſe, ou de reſſentir l'amour qu'il s'attribue, il ne ſeroit ni ſi gai, ni ſi amuſant qu'il l'eſt en effet. Là deſſus, M. Reves a voulu ſavoir auquel du moins, des cinq perſonnages qu'il appelle mes amans, je pourrois donner quelque préférence. Je n'ai pas balancé à lui répondre que s'il parloit d'une pré-

férence de goût, il n'y en avoit aucun pour lequel je me ſentiſſe le moindre penchant ; mais que s'il n'étoit queſtion que de mon jugement ſur leur caractere, j'y mettois une différence extrême, à l'avantage de M. Orme, qui me paroiſſoit digne de l'eſtime & de l'amitié de tous les honnêtes gens. Fort bien, a repliqué M. Reves ; je ſuis donc prêt à parier que tôt ou tard la pomme eſt pour M. Orme.

Je l'ai laiſſé dans cette opinion. Il m'a dit néanmoins qu'il ſeroit difficile de ſe défaire de Sir Hargrave ; qu'aujourd'hui même il avoit déclaré à Milady Williams qu'il étoit réſolu de l'emporter ſur tous les obſtacles ; que cette Dame ſembloit s'intéreſſer pour lui, & qu'elle s'étonnoit que je puſſe refuſer un homme ſi riche & de ſi bonne mine, auquel on a déjà propoſé pluſieurs partis du premier rang.

Mercredi 15.

Sir Hargrave ſort d'ici. Je n'ai, ma chere, ni le temps, ni l'envie de vous raconter ce qui s'eſt paſſé avec lui depuis une demi-heure, & dans quel tranſport il eſt parti. Il avoit ſouhaité de me parler en particulier ; & je me ſuis crue d'autant plus autoriſée à n'y pas conſentir, qu'il n'a jamais fait ſcrupule de s'expli-

quer fort librement devant M. & Madame Reves. Cependant, comme il eſt demeuré ſans parler, ma couſine s'eſt retirée la premiere, pour l'obliger; & M. Reves a ſuivi ſa femme : ils ne lui devoient pas aſſurément cette complaiſance. Je leur en ſais fort mauvais gré.

A peine étoient-ils ſortis, qu'il a voulu me prendre la main; je l'ai retirée. Mademoiſelle, m'a-t-il dit d'un ton fort bruſque, vous n'auriez pas cette dureté pour M. Greville, je ſuis le ſeul au monde que vous traitiez ſi mal. Je lui ai répondu civilement, que j'en uſerois de même avec tout homme qu'on laiſſeroit ſeul avec moi. Vous voyez, Mademoiſelle, a-t il repris, qu'il m'eſt impoſſible de vivre ſans vous. Mon cœur & mon ame vous ſont dévoués. J'ai de l'orgueil, je l'avoue : pardon, ſi j'ajoute qu'il eſt piqué. Je croyois pouvoir attendre plus de bonté, de toute femme qui ſeroit ſans engagement & qui n'auroit pas d'éloignement pour le mariage. Votre cœur eſt libre, dites-vous; je ſouhaite, je m'efforce de le croire. Mais ce Greville....

Il s'eſt arrêté pour me laiſſer le temps de répondre. J'ai répondu que ſans lui devoir aucune explication, mon uſage n'étoit pas de traiter incivilement ceux qui

faiſoient profeſſion pour moi de quelque eſtime. Il a prétendu que je n'exceptois que lui; & revenant à ſes plaintes, il m'a preſſée de m'expliquer entre lui & M. Greville. J'ai cru pouvoir échapper, en l'aſſurant, comme je l'avois déjà fait, que je n'ai point encore vu l'homme qui doit être mon mari; mais ſon viſage & ſes yeux s'enflammant tout d'un coup, il a juré, à peu près dans les termes dont M. Greville s'étoit ſervi dans la même occaſion, que je l'avois vu, cet homme; & que ſi mes affections n'étoient pas engagées, il étoit devant mes yeux! Je lui ai dit que ſi c'étoit l'unique ſujet de ſa viſite, il auroit pu diſpenſer M. & Madame Reves de ſortir; j'ai voulu me retirer. Il m'a coupé le paſſage: vous ne me quitterez pas, Mademoiſelle; je vous en conjure! Eh bien, Monſieur, que ſouhaitez-vous de plus? Apprenez-moi, Mademoiſelle, ſi vous avez du dégoût pour le mariage. Quel droit avez vous, Monſieur, de me faire cette queſtion? Dites, chere Miſs, eſt-ce un état où vous ayiez deſſein d'entrer? Peut-être, Monſieur, ſi je rencontre un homme à qui je puiſſe donner entiérement mon cœur. Eh! ne puis-je l'être, cet heureux homme! J'implore votre bonté, Mademoiſelle! Je l'im-

plore à vos pieds ! La vie ne m'eſt rien ſans vous ! Et le fier perſonnage s'eſt jetté à genoux devant moi, les mains ſerrées l'une contre l'autre, & les yeux attachés ſur les miens.

Quoique ces ſpectacles ne manquent point de cauſer quelque émotion, quelle différence, ma chere, de celle que j'avois ſentie en voyant Sir Rowland dans la même poſture ! Il m'a paru clairement que c'étoit un rôle prémédité. Que ne m'a-t-il pas dit néanmoins pendant plus d'un quart-d'heure, ſans vouloir quitter ſa ſituation, ſans me permettre de ſortir de la mienne ? Je me ſuis vue forcée de lui répéter une partie de mes anciennes réponſes. J'aurois ſouhaité de pouvoir le congédier civilement ; mais il ne m'en a pas laiſſé le pouvoir. Tout humilié qu'il étoit, le langage de ſa paſſion, & ſes prieres même, étoient mêlées de menaces indirectes. Enfin, j'ai ſenti la néceſſité de lui déclarer que je ne recevrois plus ſes viſites. Il m'a repréſenté que je le mettois au déſeſpoir ; je n'en ſuis pas moins ſortie de la chambre, pour rejoindre M. & Mde. Reves. Il s'eſt levé alors avec quelques imprécations que j'ai fort bien entendues. Il m'a traitée encore d'orgueilleuſe & d'ingrate ; & me ſuivant dans la chambre voi-

ſine, à peine y a-t-il donné quelque marque d'attention à M. & Mde. Reves. Il a fait deux ou trois tours en ſilence ; & ſe tournant à la fin vers eux : pardonnez, leur a-t-il dit, avec une profonde révérence. Il m'en a fait une plus cavaliere, en me diſant d'un air malin : vous me défendez donc les viſites, Mademoiſelle ? Oui, Monſieur, ai-je répondu d'un ton aſſez ferme, & pour votre repos comme pour le mien : vous m'avez extrêmement chagrinée. La premiere fois, Mademoiſelle, a-t-il repris... Il s'eſt arrêté un moment ; & continuant, avec un regard fier : la premiere fois que j'aurai l'honneur de vous voir, ce ſera, j'eſpere, avec plus de ſuccès. Il eſt parti.

M. Reves eſt fort mécontent de toute ſa conduite, & ne blâme point la réſolution que j'ai priſe de refuſer déſormais ſes viſites. Ainſi, je me flatte que le nom de Sir Hargrave ne reviendra plus ſi ſouvent dans mes lettres.

Nos habits ſont prêts : M. Reves ſe met en hermite, ſa femme en Religieuſe, & Milady Williams en Abbeſſe. Je n'aime pas trop les miens, parce qu'ils ont trop d'éclat ; c'eſt ce que j'appréhende le plus. On me met en Princeſſe Arcadienne. mais ce déguiſement s'accorde ſi peu avec l'idée

que j'avois de l'habit paſtoral d'Arcadie, que c'eſt au contraire tout ce qu'il y a de magnifique & de recherché dans les nouvelles modes de France & d'Italie. On y vouloit joindre une houlette ; mais je n'ai pas conçu qu'elle pût convenir avec ce riche équipage ; quoique je doive être ſans panier, car on ne porte point de panier dans l'Arcadie. Quelle figure je vais faire ! On ne ſe mettroit pas plus magnifiquement pour un bal paré. Ils m'aſſurent tous que je verrai des maſques en habits auſſi riches & même auſſi ridicules que le mien : il en ſera ce qu'il plaît au ciel ; mais je ſouhaiterois que cette nuit fût paſſée. Je vous aſſure que c'eſt la derniere fois, comme la premiere, que j'aſſiſterai aux divertiſſemens de cette nature ; mais il faut prendre une idée des maſcarades. Attendez en toutes les circonſtances dans ma premiere lettre : je me repréſente votre impatience. Donnez, comme moi, chere Lucie, quelque choſe à votre imagination, & marquez-moi quelquefois ce que vous penſez des choſes avant qu'elles arrivent. Que de jolies conquêtes ne vous imaginez-vous pas que votre Henriette va faire ſous un ſi bel habit ?

LETTRE XV.

M. REVES à M. SELBY.

Vendredi 17 Février.

CETTE lettre, mon cher Monſieur Selby, n'eſt aujourd'hui que pour vous & pour la famille. Cependant ne ſoyez pas trop ſurpris ; mais comment vous apprendrai-je les nouvelles, les terribles nouvelles! ... Ma femme en eſt tombée, depuis trois heures du matin, dans des vapeurs fort violentes. Ne ſoyez pas ... Mais comment puis-je vous dire de n'être pas trop affligée lorſque nous ſommes nous-mêmes incapables de conſolation ?

O mon cher couſin ! nous ne ſavons ce qu'eſt devenue notre très-chere Miſs Byron. Je ferai auſſi exact ſur les circonſtances, que ma douleur & mon étonnement me le permettent. C'eſt une néceſſité, comme vous le reconnoîtrez. M. Greville, je le crains fort... Mais commençons par les circonſtances.

Nous étions, la nuit derniere, au bal de Haymarket ; les porteurs de notre chere couſine, qui étoient loués comme les nôtres pour toute la nuit, ſe ſont laiſſés enga-

ger à boire. Ils avoient promis à Wilſon, le laquais de Miſs Byron, qu'ils ſeroient revenus dans moins d'une heure ; il n'étoit pas plus de minuit. Wilſon les ayant attendus inutilement, l'eſpace de deux heures, a pris le parti de louer une autre chaiſe pour ſuppléer. Entre deux ou trois, nous ſommes convenus de retourner au logis. La chere perſonne étoit fatiguée de l'attention que tout le monde a marquée pour elle : tout le monde l'a vue avec admiration. Elle vouloit partir avant nous ; mais Milady Williams l'a fait conſentir à demeurer un quart-d'heure de plus. Je n'ai pas manqué de la conduire juſqu'à ſa chaiſe, & je l'ai vue dedans, avant que de rendre le même office à Milady Williams & à ma femme. J'ai fort bien remarqué que la chaiſe & les porteurs n'étoient pas les mêmes qui l'avoient amenée. J'en ai demandé la raiſon, & j'ai reçu l'explication que je vous ai déjà donnée : elle s'eſt hâtée d'y entrer, à cauſe de ſes habits, & pour ne pas ſe refroidir à l'air, ſans compter que la curioſité avoit amené pluſieurs maſques après elle.

Il étoit alors près de trois heures. J'ai donné ordre à Wilſon de faire arrêter la chaiſe, lorſqu'elle ſeroit hors de la preſſe, pour attendre celle de Milady, celle de ma

femme & la mienne. J'ai vu partir ſes porteurs, & Wilſon marcher devant eux avec ſon flambeau : je n'ai pas moins vu les maſques rentrer dans la ſalle.

Nos valets n'ayant point apperçu que la chaiſe ſe fût arrêtée, nous avons jugé que, dans la foule & le bruit, Wilſon n'avoit point entendu mes ordres, & nous avons continué de faire marcher nos porteurs, ne doutant point qu'elle ne fût au logis avant nous. On avoit pris la réſolution d'y retourner directement, quoique Milady nous eût propoſé d'aller changer d'habits chez elle, où nous étions maſqués.

Nous avons été fort ſurpris de ne pas trouver Miſs Byron au logis. Cependant ma femme a ſuppoſé que, par mépriſe, elle avoit été conduite chez Milady Williams, où elle ſeroit à nous attendre, & j'y ai envoyé ſur le champ. Mais, bon Dieu ! dans quelle conſternation ſommes-nous tombés, en apprenant que Milady n'en avoit aucune nouvelle ! M. Greville, comme j'appréhende.... Mais il faut que je vous donne tous les indices ſur leſquels je fonde mes ſoupçons.

Hier au ſoir Milady Williams fut avertie, & je l'ai ſu d'elle au bal, que M. Greville, qui prit congé de nous mardi dernier, dans la réſolution, en apparence de

partir le lendemain pour Nortamptonshire, n'étoit ni parti, ni dans le deſſein de partir, & qu'au contraire, il étoit réſolu de demeurer *incognito* à Londres, pour obſerver toutes les démarches de ma couſine. Nous ſavons d'ailleurs qu'il lui avoit témoigné de la jalouſie ſur quelques viſites, qu'elle ne s'eſt pas attirées, je vous aſſure, mais qu'elle n'a pu ſe diſpenſer de recevoir.

Sir Hargrave Pollexfen étoit au bal en habit d'arlequin. Il n'a pas été long-temps à découvrir notre charmante couſine; & malgré le chagrin qu'il a eu de ne pouvoir lui faire agréer ſes offres, il n'a pas laiſſé de lui parler avec toute la politeſſe d'un homme du monde. M'ayant rencontré un peu avant notre départ, il m'a demandé ſi je n'avois pas reconnu M. Greville entre les maſques? Je lui ai dit que je n'y avois pas fait d'attention. N'avez-vous pas remarqué, m'a-t-il dit, un maſque en grand chapeau rabbatu, avec un manteau de ſcaramouche, & une lanterne ſourde à la main, qu'il préſentoit à tout le monde? C'étoit notre cher ami Greville. A la vérité, j'avois obſervé pluſieurs fois ce maſque; mais je ne me ſuis point rappellé qu'il eût l'air de M. Greville, il m'avoit paru beaucoup plus gros. Cependant, comme il vouloit qu'on

le crût parti, on comprend qu'il peut avoir déguiſé ſa taille.

Vous ſavez que M. Greville eſt un homme entreprenant; il n'eſt venu à Londres, comme il l'a déclaré lui-même, que pour cauſer de l'embarras à ceux qui ont des prétentions ſur le cœur de ma couſine. Il lui a vu deux amans déclarés. Son premier deſſein étoit de paſſer quelque temps ici, & de prendre part aux amuſemens de la ville; il avoit même commandé un équipage neuf. Cependant, tout d'un coup, & quoiqu'il attendît M. Fenwick, il a prétendu nous perſuader qu'il étoit ſur ſon départ, & qu'il retournoit droit à Northamptonshire, ſans avoir obtenu de ma couſine, la moindre explication en ſa faveur. Toutes ces circonſtances raſſemblées, il ne paroît preſque pas douteux que M. Greville ne ſoit au fond de cette noire aventure.

Ainſi vous prendrez ſur ces lumieres toutes les meſures que votre prudence pourra vous inſpirer. Si M. Greville n'eſt pas retourné dans votre canton.... Si M. Fenwick.... Sais-je moi-même ce que je dois vous conſeiller? Le moins de bruit qu'on pourra faire ſera le mieux, juſqu'à ce qu'on parvienne à quelque certitude. Que la nature de cette certitude me cauſe de crainte! Chere Henriette! Mais je ſuis

ſûr que vous croirez devoir apporter tous vos ſoins à cacher cette terrible affaire à ſa grand'mere, & même à votre chere femme : cependant ſes prudens conſeils peuvent être néceſſaires.

J'ai ſix perſonnes dans les différens quartiers de la ville, avec ordre de prendre des informations parmi les porteurs & les cochers. On ne peut s'imaginer que le nouveau laquais ſoit un miſérable... Que dire ? Que penſer ? Nous avons envoyé chez ſa ſœur, qui tient une hôtellerie dans Smithfield. Elle n'a point entendu parler de lui. J'ai fait chercher les porteurs, qui ont porté cette chere fille à la maudite maſcarade. Ceux de Milady Williams, qui les ont produits eux-mêmes, les connoiſſent & ſavent leur *numero*. Ils ſervent depuis Saint-James juſqu'à Berkley-Square. On pourra découvrir quelque choſe par leur moyen ; ils craignent ſans doute de venir demander leur argent, qu'ils n'ont gagné qu'à demi ; malheur à eux, s'ils ſont reconnus pour des coquins !

Il m'eſt venu quelque ſoupçon ſur Sir Hargrave, autant par rapport à l'idée qu'un de mes amis nous a donnée de ſon caractere, que pour quelques emportemens dont j'ai été témoin, à l'occaſion du refus que Miſs Byron a fait de ſes offres. J'ai en-

voyé chez lui dans Cavendish-Square, pour ſavoir s'il étoit au logis, & à quelle heure il étoit revenu du bal. On a répondu qu'il étoit au lit, & qu'on ne croyoit pas qu'il dût ſortir avant le dîner, parce qu'il attendoit compagnie. Il n'eſt revenu, dit-on, que vers cinq heures du matin.

Nous n'avons pas manqué d'envoyer auſſi à la maiſon où M. Greville étoit logé. Il a quitté ce logement; & ſes hôtes le croient retourné en province. Mais il eſt capable de toutes ſortes d'inventions pour déguiſer ſes deſſeins. J'étois bien perſuadé qu'il n'auroit pas tenu en deux endroits un langage différent. Heureux, ſi nous ne l'avions pas trouvé parti!

M. Greville doit être le coupable. Vous aurez la bonté de dépêcher promptement le porteur, avec les informations que vous aurez pu vous procurer ſur M. Greville. Je ſuis, hélas! tout à vous.

ARCHIBALD REVES.

LETTRE XVI.

M. SELBY à M. REVES.

Samedi 18 Février.

OH ! M. Reves, ſa pauvre chere enfant ! La fleur de l'univers ! Comment voulez-vous qu'une ſi terrible nouvelle ne ſorte pas de mon ſein ? Quel moyen de cacher ma conſternation ? Ma femme s'en eſt apperçue. Elle en a voulu ſavoir la cauſe. Je n'ai pu lui raconter cette fatale aventure. Hélas ! oui, fatale. Sa grand'mere n'y ſurvivra pas un moment. Nous la lui cacherons le plus long-temps qu'il ſera poſſible. Mais comment la lui cacher ? Et ! c'eſt donc véritablement que notre chere fille a diſparu ? Oh ! Monſieur, Monſieur Reves !

J'ai donné votre lettre à ma femme ; elle s'eſt évanouie avant que de l'avoir achevée. On m'avoit toujours repréſenté les maſcarades comme une extravagance, plutôt qu'une dépravation ; mais je ſuis convaincu à préſent que c'eſt le plus déteſtable de tous les amuſemens.

Vous êtes hors de vous-même, Monſieur, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Qui de

nous ſera plus capable de ſe modérer ? Chere, chere enfant ! Que n'a-t-elle peut-être déjà pas ſouffert ? Mais devions-nous permettre qu'elle s'éloignât de nous ? C'eſt vous, Monſieur, qui n'avez pas voulu être refuſé. C'eſt vous qui vous êtes obſtiné à la mener dans cette ville de perdition.

Quelque miſérable libertin, j'en ſuis ſûr.... Mais ce n'eſt pas Greville. On le vit deſcendre ici de ſa chaiſe de poſte hier au ſoir. Il n'y avoit perſonne que lui. Une demi-heure après, quoiqu'il fût très-tard, il nous envoya faire ſes complimens & ceux de notre chere fille, en nous faiſant aſſurer qu'il l'avoit laiſſée en bonne ſanté, & plus heureuſe, nous a-t-il fait dire dans ſon ſtyle ordinaire, que diſpoſée à faire le bonheur d'autrui. Il n'ignore pas que notre vie eſt attachée à la ſienne.

Retrouvez-la, Monſieur. Rendez-la-nous tranquille & en bonne ſanté ; ſans quoi nous ne pardonnerons jamais à ceux qui ont été l'occaſion de ſon voyage. Chere niece! Elle s'eſt laiſſée vaincre. Elle n'avoit point de paſſion pour voir Londres. Le plus doux, le plus obligeant caractere ! Hélas ! à quoi n'eſt-elle peut-être pas expoſée ! Faites-la chercher de toutes parts. Mais vous n'épargnerez rien, nous n'en doutons pas. Que perſonne ne ſoit ex-

cepté de vos ſoupçons. Cette Milady Williams..... Un complot de cette nature ne s'eſt pas fait ſans la participation d'une femme. N'étoit-elle pas amie de Sir Hargrave ? Ce Sir Hargrave ! Ce ne peut être Greville. Quand nous n'en aurions pas les preuves que j'ai rapportées, Greville, tout méchant qu'il eſt, n'eſt pas capable d'une telle infamie.

Les premieres nouvelles qui nous viendront, bonnes ou mauvaiſes, n'épargnez aucune dépenſe pour nous les communiquer.

Greville étoit ici à ce moment. Nous ne l'avons pu voir. Nous ne lui avons rien appris ; il eſt parti dans une grande ſurpriſe, de s'être entendu dire, par un de nos gens, que nous avons reçu quelques mauvaiſes nouvelles, qui ne nous permettent de voir perſonne. Ils n'ont pu l'inſtruire mieux. Cependant notre douleur & la vue de votre livrée leur fait juger qu'il eſt arrivé quelque choſe à leur jeune maîtreſſe. Ils ſont tous en larmes. Ils obſervent notre viſage en nous ſervant avec une curioſité muette, mais triſte & avide. Nous n'ouvrons point la bouche en leur préſence, & nous ne leur expliquons nos volontés que par des ſignes.

Grand Dieu ! Après tant d'années heureuſes ! Heureux nous-mêmes ! Nous voir en ſi peu de temps les derniers des miſérables ! ce qui ne ſeroit point arrivé, ſi.... Mais n'en parlons plus. Grand Dieu du Ciel ! Que deviendra cette malheureuſe grand'mere ? Lucie, Nancy, en perdront la raiſon ! N'en parlons plus. Hâtez-vous de nous écrire, & pardonnez le trouble de cette lettre. Je ne ſais ce qui eſt ſorti de ma plume ; mais je n'en ſuis pas moins à vous.

GEORGE SELBY.

LETTRE XVII.

M. REVES à M. SELBY.

LES gens de Milady Williams ont trouvé les porteurs de votre chere niece. Ces deux miſérables confeſſent qu'ils ont été preſqu'ivres-morts. Ils ſont ſûrs qu'on avoit mêlé quelque choſe dans leur liqueur. Leurs recherches, pour trouver ceux qui les ont engagés dans cette partie, ont été juſqu'à préſent ſans effet ; mais c'étoient deux laquais, dont ils déclarent la livrée, & qui ont nommé leur maître & ſa rue. Nous ne connoiſſons ni cette livrée, ni

le nom du maître. Ainſi cette information ne nous donne pas plus de lumieres. Tout paroît d'une infernale obſcurité dans le complot. Ces deux hommes ſont réſolus, diſent-ils, de retrouver les laquais qui les ont trompés, fuſſent-ils ſous terre, & les porteurs qu'on a loués à leur place.

Chaque moment nous ramene quelque meſſager avec différens récits; mais il ne nous eſt encore rien venu de conſolant. Cette raiſon me retient au logis. O cher ami! Je ne ſais où tourner mes pas; je ne ſais à quelle réſolution m'arrêter. Je renvoie mes gens au moment qu'ils arrivent; mais avec moins de confiance que de déſeſpoir. Comptez que cette infame action eſt de M. Greville. Quoique mon courier ne faſſe que partir, j'attends ſon retour avec une impatience mortelle.

Je jetterai à chaque occaſion ſur le papier tout ce qui pourra s'offrir, pour avoir toujours une lettre prête, & la faire partir auſſi-tôt qu'il nous viendra quelque lumiere. Cependant je n'attends rien de déciſif que de vous.

Nos ſoupçons commençent à tomber ſur le laquais, ce Wilſon, qui n'eſt chez nous que depuis trois jours. S'il n'étoit pas mêlé dans cette affaire, on auroit entendu parler de lui ou des porteurs qu'il a loués.

loués. Il ſeroit revenu au logis. On ne me perſuadera point qu'ils aient été enlevés ou aſſaſſinés tous trois.

Maudite maſcarade ! Jamais, jamais....

O Monſieur ! Le laquais de Miſs Byron doit être un infame coquin. Sally (car ma femme eſt ſi mal qu'elle ne peut penſer à rien) Sally, la femme de chambre de notre chere couſine, s'eſt aviſée de faire ouvrir le coffre de ce miſérable. On a forcé les ſerrures. Il ne s'y eſt pas trouvé la valeur de dix ſols. Cependant le traître ne parloit, le jour d'auparavant, que de ſes amas de linge & d'habits. L'habile frippon, ſi c'en eſt un ! Toute la maiſon l'aimoit. Notre chere fille l'avoit pris elle-même en affection. Il ſavoit tout, il connoiſſoit tout le monde. Malédiction ſur ſon ſavoir & ſon habileté ! Nous avions apporté mille ſoins à trouver pour elle un excellent domeſtique.

à onze heures.

J'arrive de Smithfield. J'ai vu la ſœur du traître. C'en eſt un, je ne crains plus de le dire. Je parle de ce Wilſon ; c'eſt un frippon exercé.

Sur quelques interrogations que j'ai faites à cette femme, après lui avoir demandé

ce qu'il étoit devenu, elle a ſecoué la tête. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, que tout ne fût pas dans l'ordre; mais elle étoit ſûre que ſon frere n'étoit pas capable d'avoir volé. Ce qu'il a commis, ai je repliqué, eſt mille fois pire que le vol. Elle a deſiré d'être éclaircie. Je lui ai fait entendre de quoi il étoit queſtion. Elle m'a répondu que ſon frere étoit un jeune homme plein d'eſprit & de talens, qui cherchoit l'occaſion, ſans doute, de gagner honnêtement ſa vie; & c'étoit une choſe bien fâcheuſe, qu'il y eût des maîtres dans le monde, qui engageaſſent leurs domeſtiques à de mauvaiſes actions. Je lui ai demandé quel étoit le caractere de ce Bagenhall, que ſon frere avoit ſervi; & j'ai eu l'imprudence de laiſſer échapper quelques menaces, qui l'ont ſans doute effrayée; car lorſque je ſuis revenu à Bagenhall, elle m'a proteſté qu'elle ne feroit pas d'autre réponſe, juſqu'à ce qu'elle ſût ſi la vie de ſon frere étoit en danger. Je lui ai garanti la vie de ſon frere, pourvu qu'elle me le fît retrouver avant qu'il fût arrivé le moindre mal à ſa maîtreſſe, & je lui ai demandé où il falloit envoyer. Elle m'a dit qu'elle n'en ſavoit rien, & je n'ai pu tirer un mot de plus. Figurez-vous mon tranſport. Je lui ai offert une aſſez groſſe ſomme, pour m'apprendre ſeule-

ment ce qu'elle ſavoit de Bagenhall, & de ceux qui employoient ſon frere. Elle a juré qu'elle ne diroit rien, ſans ſavoir auparavant s'il y avoit quelque danger pour ſa vie. Que faire, lorſque cet entretien même s'étoit paſſé ſans témoins.

Je me ſuis hâté de retourner au logis, pour m'informer de ce qui pouvoit être arrivé dans mon abſence : mais je reverrai bientôt cette femme, & j'aurai deux amis avec moi, dans l'eſpérance qu'il lui échappera quelques mots dont nous pourrons tirer avantage. Pendant tous ces délais, quel eſt peut-être le ſort de notre chere enfant ! Je ne puis ſoutenir mes propres craintes. Milady Williams eſt dans une affliction inexprimable. J'ai dépêché un homme à cheval, à un ami que j'ai à Reading, pour être mieux informé du caractere de ce Bagenhall. Dieu ſait quel en ſera le fruit. Le Chevalier Alleſtris nous aſſure que ce nom ne lui eſt pas inconnu ; qu'il croit Bagengall un homme livré aux plaiſirs.... Mais que dire de Wilſon ? L'infame ne pouvoit vivre, comme il a eu le front de le dire ici, avec un maître qui ſe retiroit trop tard, & dont la vie étoit dérangée. L'habile fourbe !

A une heure après midi.

Les gens de Milady Williams ont découvert & amené un des porteurs loués par Wilſon. J'ai commencé par m'aſſurer de lui. Cependant il paroît ingénu. Je lui ai dit que s'il eſt innocent, il doit s'attendre à des récompenſes plutôt qu'à des punitions ; & ſur cette promeſſe, les gens de Milady ſont allés chercher l'autre, que la crainte paroît avoit arrêté ; mais il viendra, ſans doute, s'il n'a rien non plus à ſe reprocher, ne fût-ce que pour aſſiſter ſon compagnon par un ſecond témoignage.

A deux heures après midi.

Votre impatience doit être extrême. Mais j'ai eu beſoin de quelques momens pour me remettre, avant mon récit. O chere, chere Mils Byron !

Le nom du porteur que j'ai chez moi, eſt *Macpherſon*. Son aſſocié ſe nomme *Dermot*. Wilſon les a loués pour conduire une jeune Dame à Padington (*) A Padington ! l'infame coquin !

Ils ont objecté l'éloignement & le danger ; mais, ſuivant l'aveu de Macpherſon, pour mettre leur ſervice à plus haut prix.

(*) Village à un mille de Londres.

A l'égard du danger, Wilſon, leur a dit qu'en ſortant de la ville, il devoit être joint par trois de ſes compagnons, & bien armés. Pour la diſtance, il leur a promis qu'ils ſeroient payés noblement; & les arrhes ont été chacun leur écu. Il n'a pas manqué, par-deſſus, de les traiter dans un cabaret voiſin; & là, pour prévenir apparemment leur curioſité, il leur a dit que ſa maîtreſſe étoit une jeune héritiere, qui étoit actuellement au bal, & qui étoit convenue de s'enfuir avec ſon amant; mais que le gentilhomme ne devoit paroître que dans la maiſon où ils devoient la conduire; qu'à la vérité, elle s'imaginoit aller droit à l'Egliſe pour y être mariée ſur le champ, & que malgré l'heure qu'il étoit, elle s'y croyoit attendue par un miniſtre; mais que le gentilhomme, auſſi délicat ſur l'honneur que ſur le fond de ſes engagemens, vouloit eſſayer d'abord s'il ne pouvoit pas obtenir le conſentement de la famille; qu'il pouvoit arriver de-là, qu'en s'appercevant de la longueur du chemin, elle parut effrayée, & qu'elle fit diverſes queſtions; que pour le monde entier, il n'étoit pas capable de lui cauſer la moindre peine; mais qu'il s'étoit chargé de la tromper un peu pour ſon propre intérêt; & qu'après le ſuccès de l'entrepriſe, elle lui ſauroit

bon gré de cette innocente impoſture ; que, par conſéquent, quelques ordres qu'elle pût leur donner, ils ne devoient obéir qu'à ceux qu'ils recevroient de lui ; qu'ils en ſeroient récompenſés au-delà de leurs eſpérances ; enfin qu'ils ne devoient pas faire d'attention même à ſes cris, parce qu'elle étoit pleine de frayeurs, & dans une irréſolution continuelle, qui ne pouvoit être fixée que par le ſuccès de l'événement.

Les précautions de l'infame traître ont été plus loin, car il les avoit avertis de ne faire aucune réponſe aux queſtions qu'ils pourroient recevoir de ceux qui conduiroient la jeune Dame à leur chaiſe, & de s'en repoſer ſur lui. Il avoit ajouté que s'ils voyoient paroître d'autres chaiſes, ils n'y devoient faire aucune attention, mais demeurer un peu en arriere, & ſuivre fidelement ſon flambeau.

Macherſon dit, qu'au moment que je l'ai laiſſée dans la chaiſe, elle a tiré ſoigneuſement les rideaux, dans la vue ſans doute de cacher ſes habits de bal.

Les porteurs, pleins de leurs inſtructions, ſe ſont mis en marche auſſi-tôt, ſans atendre nos trois chaiſes. Cependant, cette chere fille doit avoir entendu l'ordre que je leur ai donné. Ils ont fait beaucoup de

chemin avant qu'elle ait paru s'en appercevoir ; alors même elle leur a parlé trois fois, ſans qu'ils aient paru l'entendre ; mais à la troiſieme, ils ſe ſont arrêtés, & le laquais s'eſt préſenté pour recevoir ſes ordres. Où ſuis-je, Wilſon, a-t-elle demandé ? Il a répondu qu'il ne reſtoit qu'un pas juſqu'au logis. Il me ſemble, a-t-elle repris, qu'on m'a fait faire un fort grand tour : le traître a repliqué qu'on y avoit été forcé, pour éviter la foule des carroſſes & des chaiſes.

Les porteurs ont recommencé à marcher, & ſe ſont vus joindre, comme Wilſon les en avoit avertis, par trois hommes, dont ils ont pris l'un pour le maître, parce qu'il portoit un manteau retrouſſé ſur le viſage, & qu'il avoit à la main une fort belle épée ; mais il n'a pas dit un mot. Il n'a donné aucun ordre : il s'eſt tenu derriere la chaiſe, avec les deux autres, pour n'être pas apperçu de ma couſine.

A Maribone (*), elle a parlé encore. Bon Dieu ! a-t-elle dit avec plus d'inquiétude, où ſuis-je menée ? Porteurs, porteurs, arrêtez. Wilſon ? Appellez mon laquais, porteurs. Ils l'ont appellé : ils ont ouvert la portiere ; mais Dermot s'eſt mis ſi près, qu'elle n'a pu voir fort loin devant elle. Wilſon leur a dit en s'approchant :

(*) Village entre Londres & Padington.

quelle lenteur, en effet ? Ne m'aviez-vous pas dit que nous touchions à la rue? Voyez dans quelle alarmes vous jettez ma maîtreſſe. Mademoiſelle, nous ſommes tout-à-l'heure au logis. Ils ont continué leur marche, en avouant qu'ils avoient manqué le chemin, & feignant tous deux de ſe reconnoître .... Elle n'a penſé qu'alors à tirer les rideaux ; & dans le même inſtant ils lui ont entendu dire : Ciel ! protege-moi. Bon Dieu ! ne ſuis-je pas au milieu des champs ? Ils étoient alors entre Maribone & Padington. Macpherſon dit qu'en l'entendant recourir au Ciel, il a jugé qu'elle étoit trop timide & trop pieuſe pour être engagée dans une intrigue d'amour : cependant, preſſés par leur infame guide, ils ont doublé le pas. Alors elle a jetté un cri ; & dans le mouvement qu'elle a fait des deux côtés, ayant apperçu un des trois hommes, elle lui a demandé ſon aſſiſtance, au nom de Dieu. Ce miſérable a parlé rudement aux porteurs, & leur a commandé d'arrêter : elle a demandé Groſvenor-Square (*). C'étoit à Groſvenor-Square, a-t-elle dit, qu'on devoit la conduire. Hé bien, Madame, a répondu l'homme, vous y êtes dans un inſtant. Il eſt impoſſible, a-t-elle répliqué. Ne vois-je point de champs autour

(*) Belle place de Londres, dont le centre eſt un jardin.

de moi ? Je ſuis au milieu des champs. C'eſt Groſvenor-Square, lui a-t-on dit ; vous voyez les arbres & le jardin de Groſvenor-Square. Par quel étrange chemin nous avez-vous conduits, a crié Wilſon aux porteurs ? & tout d'un coup, il a pris le parti d'éteindre ſon flambeau ſous ſes pieds, tandis que l'autre, prenant la lanterne des porteurs, ne leur a laiſſé que la foible lumiere de quelques étoiles pour ſe conduire. Alors la pauvre infortunée a pouſſé un cri ſi pitoyable, que Macpherſon prétend en avoir été pénétré juſqu'au fond du cœur ; mais il n'en a pas moins ſuivi Wilſon, qui s'eſt applaudi d'arriver au port, ce ſont ces termes, & qui l'a conduit par un chemin détourné, le long des murs d'un jardin. Un des trois hommes, qui avoit pris le devant, s'eſt hâté d'ouvrir une porte de derriere, & l'a tenue de la main. La chaiſe y eſt entrée ; & pendant qu'elle a traverſé le jardin, juſqu'à la maiſon à laquelle il paroiſſoit appartenir, notre malheureuſe Miſs a ceſſé de ſe faire entendre.

On n'en a que trop connu la raiſon, lorſque les porteurs ſe ſont arrêtés : elle s'étoit évanouie. Deux femmes, appellées par l'homme en manteau, ſont venues la ſecourir avec de grandes apparences de ten-

dreſſe. Elles ont dit quelques mots d'admiration ſur ſa beauté, avec des marques aſſez vives d'intérêt; comme ſi leur crainte eût été qu'il ne fût trop tard pour eſpérer quelque choſe de leurs ſoins. L'homme en manteau a paru troublé. Wilſon eſt entré dans la maiſon, avec ceux qui ont tranſporté cette chere créature; mais il eſt bientôt revenu aux porteurs, qui l'ont vu recevoir beaucop de félicitations & de careſſes de l'homme en manteau. Il leur a mis à chacun leur guinée dans la main : & les ayant accompagnés lui-même juſqu'à la derniere porte du jardin, il a refuſé d'allumer la chandelle de leur lanterne, mais il leur a donné, pour les conduire, un homme qui les a fait paſſer par des ruelles fort ſales & fort rudes, pour aboutir à l'entrée d'un ſentier qui menoit vers Londres. Il eſt clair qu'on n'a pa eu d'autres vues que de leur rendre le chemin difficile à retrouver.

On eſt parvenu à nous amener l'autre porteur : il fait exactement le même récit. Je leur ai demandé à tous deux quelle ſorte d'homme ils ont cru voir en manteau; mais il apportoit tant de ſoin à ſe couvrir, & dans la maiſon comme en chemin, ils ont eu ſi peu d'occaſions de l'obſerver, que je n'ai pu tirer beau-

coup de lumieres de leur deſcription. Sur leurs propres offres, j'ai trouvé bon qu'ils retournaſſent au même lieu, avec les porteurs de Milady Williams, pour eſſayer de reconnoître leurs traces. Avec quelle ardeur n'embraſſe-t-on pas les plus foibles reſſources, lorſqu'il ne ſe préſente rien de plus certain ?

J'ai voulu ſavoir de Milady Williams d'où elle avoit appris que M. Greville n'avoit pas quitté Londres, & ſe propoſoit d'y demeurer ſecrétement. Elle m'a nommé une Madame Breſton, de Boundſtreet (*) ſans pouvoir me dire ſi cette femme connoiſſoit M. Greville. Je ſuis allé auſſi-tôt dans Boundſtreet : Madame Breſton m'a dit qu'elle tenoit cette nouvelle de Sir Hargrave Pollexfen, qui s'étoit expliqué ſur M. Greville avec aſſez de chaleur, pour en faire craindre des ſuites ; ce qui ne l'avoit rendue que plus ardente à informer Milady, pour les prévenir.

A préſent, Monſieur, quand on ſe rappelle le maſque à lanterne ſourde (information qui nous vient de Sir Hargrave ; car nous n'avons pas vu ce maſque nous-mêmes) & le deſir qu'avoit M. Greville de nous perſuader de ſon départ, peut-il reſter

(*) Rue de Londres.

quelque doute .... Cependant c'eſt de Sir Hargrave que vient l'information ; & n'eſt-il pas vraiſemblable que M. Greville lui auroit caché ſa marche, avec autant de ſoin qu'à nous ? Je veux aller ſur le champ chez Sir Hargrave. Il devoit dîner chez lui ; il y attendoit compagnie : ſi je ne puis obtenir de le voir, s'il eſt abſent .... Mais ſuſpendons les conjectures juſqu'à mon retour.

O Monſieur ! Je commence à croire que j'ai fait une injuſtice à M. Greville. Je tremble que votre chere niece ne ſoit tombée dans des mains incomparablement pires que les ſiennes. Sir Hargrave n'eſt pas chez lui ; il y eſt ; il a compagnie : on ne ſauroit lui parler. Telles ſont les différentes réponſes que j'ai reçues de ſon portier. J'ai remarqué dans cet homme autant d'embarras, qu'il a dû me trouver d'impatience ; mais il eſt évident pour moi, qu'il avoit ſes inſtructions. En un mot, j'ai de fortes raiſons de croire que Sir Hargrave n'eſt pas rentré de toute la nuit. L'homme à manteau ne peut être que lui. Tout ce qu'Alleſtris vous a dit de ſa méchanceté, & ſa conduite arrogante avec notre chere Miſs Byron, lorſqu'elle a rejetté ſes offres, ne me revient que trop à l'eſprit. Grand Dieu ! Seroit-elle

tombée au pouvoir d'un homme de cette trempe ? Ah ! que ne puis-je m'en tenir à mes premieres défiances ! Greville, tout dangereux qu'il eſt, me paroît plus honnête homme : il eſt du moins de bien meilleur naturel. Il n'auroit pas de vues moins honorables que le mariage ! mais l'autre, ſi c'eſt lui . . . je ne puis, je n'oſe me livrer à cette idée.

Les quatre porteurs viennent d'arriver. Ils croient avoir retrouvé le lieu ; mais après y avoir pris quelques informations, qui me mettent plus que jamais à la torture, ils ſe ſont hâtés de revenir, pour me demander de nouveaux ordres.

S'étant adreſſé au premier cabaret, ils ſe ſont informés ſi l'on ne connoiſſoit pas un long jardin, avec une porte de derriere, qui donne ſur une ruelle fort ſale, & ſur les champs. On leur a répondu qu'on le connoiſſoit parfaitement, & que la maiſon à laquelle ce jardin appartient, donnoit ſur la grande rue. Ils ſe ſont fait apporter quelques liqueurs, & dans l'entretien qu'ils ont continué d'avoir avec l'hôte, ils ont ſu de lui que cette maiſon eſt occupée, depuis près d'un an, par des gens de fort bonne réputation, que la famille eſt compoſée d'une veuve, qui ſe nomme *Auberry*, de

ſon fils & de deux filles ; & que le fils, âgé d'environ trente ans, exerce un office à la Douane, d'où il ne vient que le ſamedi au ſoir, pour s'en retourner le lundi matin. Mais, leur a dit le cabaretier, en s'interrompant, il eſt arrivé cette nuit une bizarre aventure, qui m'a fort alarmé.

Il a fait d'abord quelque difficulté d'achever, parce qu'il n'aimoit pas, a t-il dit, à ſe mêler des affaires d'autrui. Mais à la fin il leur a raconté que vers ſix heures du matin, il avoit été réveillé par le bruit, & qu'ayant mis la tête à ſa fenêtre, il avoit apperçu à la porte de Madame Auberry un carroſſe à ſix chevaux, & trois ou quatre hommes à cheval ; qu'il s'étoit habillé, & qu'il avoit ouvert la ſienne ; mais que les cochers & les laquais avoient été ſi réſervés, qu'ils ne s'étoient point approchés de ſa maiſon : ſobriété rare, a t-il dit, pour des gens de livrée, & qui n'avoit ſervi qu'à rendre ſa curioſité plus vive ; que vers ſept heures, une des filles de la veuve étoit venue à la porte avec une chandelle à la main, & qu'elle avoit dit au cocher de ranger ſa voiture auſſi près qu'il pourroit de la maiſon ; que trois minutes après il avoit vu paroître à la porte un homme en habit galonné, qui tenoit ſous le bras une autre perſonne, de taille moyenne, enve-

loppée d'un manteau d'écarlate, réſiſtant, avec les apparences d'une grande douleur, à la violence qu'on employoit pour la faire monter dans le carroſſe, & demandant grace, d'un ton de voix qui la faiſoit reconnoître pour une femme; que l'homme avoit fait des proteſtations fort vives d'amour & d'honneur; mais que malgré les efforts de la Dame, qui paroiſſoit livrée à la plus amere affliction, il ne l'en avoit pas moins levée dans le carroſſe; que l'y voyant entrer avec elle, elle avoit pouſſé un grand cri, pour demander du ſecours; qu'enſuite ſa voix étoit devenue plus ſourde, comme ſi ſa bouche eût été bouchée d'un mouchoir, & que l'homme avoit commencé à parler plus haut, d'un ton qui paroiſſoit menaçant; que le carroſſe étoit parti à grand train, & tous les cavaliers à la ſuite. Pendant les efforts que la Dame avoit faits pour réſiſter, le cabaretier avoit obſervé qu'elle étoit richement vêtue ſous ſon manteau. Une demi-heure après il avoit vu arriver un carroſſe à quatre chevaux, où la veuve étoit montée avec ſes deux filles, & dans lequel ces trois femmes avoient pris la route de l'autre. Après leur départ, ſa curioſité lui avoit fait demander à la ſervante de la maiſon, qui étoit une fille ſimple & groſſiere, où ſes maî-

treſſes pouvoient être allées ſi matin ; elle avoit répondu qu'elles étoient allées à Windſor, ou dans le canton, & qu'elle ne les attendoit que dans huit jours.

O le déteſtable Hargrave ! Il a des terres proche de la forêt de Windſor. Je ne doute plus qu'il ne ſoit l'infame. Qui ſait ce que cette chere fille peut avoir ſouffert, avant que d'être traînée dans le carroſſe ? Ciel ! Soutiens ma patience. Infortunée. Miſs Byron ! Je me repréſente ſes prieres, ſes larmes, ſes cris étouffés ! O l'infame Hargrave !

J'ai déjà raſſemblé autant d'hommes & de chevaux, que deux de mes amis m'en ont pu fournir. Nous ſerons neuf, en comptant mes deux laquais avec moi. Je pourſuivrai le miſérable juſqu'à l'extrémité du monde ; mais nous n'irons pas ſi loin pour le trouver. Notre premiere courſe ſera chez lui-même, dans la maiſon qu'il a près de Windſor. Si nous ne l'y trouvons point, nous irons tomber à Reading, chez ce Bagenhall. Ce ſeroit perdre du temps que d'aller à Padington : la friponne de veuve & ſes deux filles n'y ſont plus ; & l'on n'y trouveroit qu'une ſervante mal informée, dont on ne tireroit que ce qu'on ſait déjà. Cependant j'ai accepté l'offre de Milady Williams, qui propoſe d'y envoyer ſon maitre,

d'hôtel avec les deux porteurs, pour nous procurer tous les éclairciſſemens dont j'aurai beſoin à notre retour.

Demain à quatre heures du matin, les ſix hommes qu'on me prête, & moi-même avec les deux miens bien armés, nous devons nous trouver au coin de *Ayde Parck*. Il eſt cruel d'avoir encore une nuit à paſſer dans cette agitation; mais tant de gens ne peuvent être prêts plutôt. Ma femme me fait promettre d'employer le bras de la Juſtice, dans quelque lieu que je puiſſe découvrir l'infame, ou notre chere ſouffrante. Nous nous diviſerons, pour ſuivre les deux chemins, en prenant des informations à chaque paſſage, & nous conviendrons d'un rendez-vous. Je ſuis mortellement haraſſé; mais c'eſt l'ame qui ſouffre le plus.

O cher Monſieur Selby! Nous avons des lumieres. Le ciel en ſoit loué! nous venons de recevoir de nouvelles moins heureuſes à la vérité qu'il ne ſeroit à deſirer; mais votre chere, votre aimable niece eſt vivante. Elle vit, elle eſt dans des mains honorables! Liſez la lettre que je vous envoie, & qui m'étoit adreſſée.

17 Février.

MONSIEUR,

Miſs Byron eſt en ſûreté avec des perſonnes d'honneur. Dès le premier moment qu'elle a pu diſpoſer d'elle-même, elle m'a prié de tranquilliſer votre cœur par cette information.

Elle a reçu des traitemens cruels, dont elle n'eſt point en état de vous apprendre les circonſtances. Nous l'avons vue plus d'une fois ſans connoiſſance ; & cet état a duré des heures entieres ; mais n'en ſoyez pas trop effrayé. Ses évanouiſſemens, quoiqu'auſſi fréquens encore, deviennent beaucoup moins dangereux.

Le courier vous apprendra qui eſt mon frere, à qui vous devez la conſervation de la plus aimable femme d'Angleterre. Il a ordre de vous ſervir de guide, ſi vous nous faites l'honneur de venir, vous & votre épouſe, dans une maiſon où vous ſerez reçus avec une parfaite conſidération ; car Miſs Byron n'eſt point en état d'être tranſportée. Vous ſerez convaincu par vos propres yeux, Monſieur, qu'elle eſt traitée avec tout le ſoin poſſible par votre très humble ſervante.

CHARLOTTE GRANDISSON.

Des traitemens cruels ! Des évanouiſſemens ! Sans connoiſſance pendant des heures entieres ! Hors d'état d'être tranſportée ! Et ſa premiere inquiétude dans cette ſituation pour la tranquillité de ſes amis ! Chere, chere Henriette ! Mais commençons par nous réjouir, cher couſin, de la retrouver dans une maiſon ſi honorable. Ma réponſe eſt attendue par le courier. Je n'ai pas le temps de vous en faire une copie, & je ſuis d'ailleurs obligé d'écrire à mes deux amis, pour leur faire ſavoir que leurs gens me deviennent inutiles.

Miſs Byron eſt chez le Comte de L.... dans un château de ce Seigneur, proche de Colnebroke.

Ma femme, toute affoiblie qu'elle eſt de ce qu'elle a ſouffert dans cette occaſion, voudroit faire le voyage avec moi ; mais il vaut mieux que j'aille m'aſſurer d'abord de l'état de votre chere niece. Je ſerai demain à cheval dès la pointe du jour. Mon laquais aura un porte-manteau, rempli par ma femme, de tout ce qui convient à ce ſexe. Miſs Byron doit avoir paru bien étrange dans ſes habits de bal aux yeux de ſon libérateur.

Le courier qui m'a remis la lettre, n'a pu me donner beaucoup d'informations ; mais voici en peu de mots ce que j'ai tiré

de ſon récit. Son maître eſt le Chevalier *Charles Grandiſſon*, revenu depuis peu de ſes voyages. J'ai ſouvent entendu parler de ſon pere, le Chevalier Thomas Grandiſſon, qui eſt mort depuis quelques mois. L'honnête courier ne finit point ſur les louanges de ſon bon maître, & fait auſſi beaucoup d'éloge de Miſs Charlotte Grandiſſon ſa ſœur. Il m'a dit que Sir Charles, étant parti à ſix chevaux de Londres, avoit heureuſement rencontré notre malheureuſe couſine. Sir Hargrave eſt l'infame. Je regrette du fond du cœur d'avoir ſoupçonné M. Greville. Sir Charles Grandiſſon avoit ſes affaires à Londres. Il a continué ſon voyage après avoir délivré notre chere fille, & l'avoir confiée aux ſoins de ſa ſœur. Que le ciel verſe à jamais ſes bénédictions ſur lui.

Ce miſérable Hargrave, autant que le courier l'a pu comprendre, eſt dangereuſement bleſſé! Sir Charles l'eſt auſſi, mais ſi légérement, grace au ciel! que cet accident ne l'a point empêché de continuer ſa route après une ſi glorieuſe action. Je voulois donner une honnête récompenſe au courier, il s'en eſt défendu ſi conſtamment, en me donnant pour excuſe qu'il ſervoit le plus généreux de tous les maî-

tres, que je me ſuis vu obligé de retirer la main.

Je fais partir cette lettre par un exprès. Vous recevrez les autres circonſtances par la poſte, & je me flatte de n'avoir plus rien de malheureux à vous marquer. Mais pardonnez la confuſion qui doit réſulter ici d'un mélange mal ordonné, tel qu'il doit avoir été néceſſairement dans une ſi terrible incertitude. Je ſuis, &c.

ARCHIBAL REVES.

LETTRE XVI.

M. REVES à M. SELBY.

Samedi 18 Février.

IL ne faut pas faire languir un moment votre impatience. J'arrive. Vous attendez de moi juſqu'aux moindres crconſtances d'une aventure ſi révoltante, & tout ce qui regarde notre protecteur & ſa famille. L'Angletere n'a rien de comparable à Sir Charles Grandiſſon & ſa ſœur.

Il étoit neuf heures du matin lorſque j'ai frappé à la porte du château. J'ai demandé des nouvelles de Miſs Byron; & ſur mon nom, qu'on a paru deviner, j'ai été con-

duit dans une très-belle ſalle, où je n'ai pas attendu long-temps ſans voir paroître une jeune perſonne du meilleur air. C'étoit Miſs Grandiſſon. Je lui ai fait mille remerciemens de ſa lettre, & des précieuſes informations qu'elle m'avoit données ſur la vie & la ſûreté de ce que nous avons de plus cher au monde. Elle m'a répondu que Miſs Byron devoit être une charmante perſonne ; qu'elle venoit de la quitter, mais que je ne pouvois encore la voir. Ah ! Mademoiſelle, ai-je repliqué avec autant d'étonnement que de douleur : je m'étois flatté de la trouver mieux. Elle n'eſt pas plus mal, a repliqué Miſs Grandiſſon, ne vous alarmez point : mais elle a beſoin de repos. Si ſa diſgrace avoit duré plus long temps.... Ah ! Mademoiſelle, ai-je interrompu, votre généreux, votre noble frere.... eſt le meilleur de tous les hommes, a-t-elle continué, en m'interrompant à ſon tour. Ses délices, Monſieur, conſiſtent à faire du bien. Je ſuis perſuadée que cette aventure en a fait un homme heureux.

J'ai demandé ſi ma couſine étoit ſi mal que je ne puſſe obtenir de la voir un inſtant ? Miſs Grandiſſon m'a dit qu'elle ne faiſoit que ſortir d'un évanouiſſement où elle étoit tombée en voulant faire le récit

de ſon hiſtoire, & lorſqu'elle avoit prononcé le nom du miſérable qui avoit cauſé toutes ſes peines ; que depuis deux jours elle n'avoit encore fait cette relation qu'imparfaitement, ſans quoi nous aurions été mieux informés par le courier ; que lorſque je la verrois, je devois m'obſerver beaucoup dans mes diſcours ; qu'on avoit fait venir un habile Médecin, qui ne la quittoit pas un moment, & qui ordonnoit particuliérement le repos ; qu'avec un peu de calme & de ſommeil naturel, il la garantiſſoit hors de danger. Je lis votre impatience, a-t-elle ajouté ; mais il faut lui laiſſer le temps de ſe remettre. Je l'avertirai alors de votre arrivée, & nous la verrons enſemble.

J'ai marqué beaucoup d'empreſſement pour apprendre du moins comment elle avoit été délivrée. Ce ſera, s'il vous plaît, en déjeûnant, m'a dit Miſs Grandiſſon ; j'étois prête à déjeûner, lorſque vous êtes entré au château.

Elle a ſonné, & le thé ayant paru auſſitôt, nous nous ſommes aſſis, avec autant de familiarité que ſi nous nous étions connus depuis long-temps. On évite, a-t-elle repris, toutes les queſtions qui peuvent l'affecter. Je ne ſuis pas trop bien informée moi-même du détail de ſa dé-

livrance. Mon frere étoit appellé à la ville par des affaires preſſantes. A peine ſes gens mirent pied à terre. Il ne doutoit pas, me dit-il, que la jeune Dame qu'il remettoit entre mes mains, ne fût bientôt en état de ſatisfaire ma curioſité. Mais elle eſt tombée dans des évanouiſſemens qui ont recommencé tant de fois, à meſure qu'elle ſe rappelloit le danger d'où elle étoit ſortie, que je me ſuis crue obligée de ſuſpendre mon impatience, juſqu'au retour de Sir Charles. Je l'attends aujourd'hui vers midi.

Bon Dieu! me ſuis-je écrié douloureuſement: que cette chere perſonne doit avoir ſouffert! Eh! n'ai-je pas entendu dire qu'il y avoit eu un combat? J'eſpere, Mademoiſelle, que Sir Charles.... Je l'eſpere auſſi, a-t-elle interrompu; & la même impatience que vous avez de voir votre couſine, je l'ai de retrouver mon frere. Mais, ſur les craintes que je lui ai marquées, il m'a proteſté en honneur, que ſa bleſſure n'étoit preſque rien. Mon frere eſt un homme vrai; & lorſqu'il engage ſon honneur, on peut s'en fier à lui.

J'ai demandé alors à Miſs Grandiſſon, ſi elle n'avoit pas été bien ſurpriſe de ſe voir amener une jeune perſonne dans un habillement ſi bizarre?

Je

Je vous le laiſſe à juger, m'a-t-elle répondu. J'étois dans ma chambre. On y entra bruſquement, pour me dire que Sir Charles me prioit de deſcendre un moment; qu'il avoit ſauvé une très-jolie Dame des mains d'une troupe de voleurs, car c'eſt le premier rapport qu'on me fit; & qu'il étoit revenu avec elle. Je fus trop frappée du retour imprévu de mon frere, & trop touchée de la terreur & de l'affliction de ſa compagne, lorſque j'eus jetté les yeux ſur elle, pour être capable de faire attention à ſes habits. Elle étoit tremblante, & Sir Charles auprès d'elle, qui la raſſuroit dans les termes les plus tendres. Je la ſaluai en l'embraſſant, & je lui promis tous mes ſoins. Elle vouloit mettre un genou à terre, pour recevoir mes careſſes, tant ſon infortune ſembloit l'avoir humiliée; mais mon frere l'ayant ſoutenue, elle conſentit à s'aſſeoir, en s'excuſant ſur ſa foibleſſe. Vous voyez devant vous, me dit-elle, un ſpectacle bien étrange; & ſes yeux parcouroient ſon habillement; mais j'eſpere, Mademoiſelle, que vous n'en prendrez pas une plus mauvaiſe opinion de mon innocence. Cette odieuſe parure n'eſt pas de mon choix. Qu'elle me cauſe de confuſion! On a voulu que je fuſſe dans ce dégui-

ſement pour une maſcarade : malheureux amuſement ! Je ne le connoiſſois point.... & c'eſt l'unique fois.... Ne jugez pas mal, Monſieur, en ſe tournant vers mon frere, les mains jointes & levées, de celle que vous avez ſi généreuſement délivrée. Ne jugez pas mal de moi, Mademoiſelle, en ſe tournant de mon côté. Je n'ai rien à me reprocher. Un lâche, le plus lâche de tous les hommes.... Elle n'eut pas la force d'achever.

Mon frere me recommanda d'employer d'abord tous mes ſoins à lui faire rappeller ſes eſprits, & de prendre enſuite ſes ordres, pour donner avis de ſon heureuſe délivrance à ſa famille. Une jeune perſonne de cette apparence, ajouta-t-il, ne peut avoir diſparu un moment ſans cauſer de vives allarmes à tous ſes amis. Il lui répéta qu'elle étoit dans une maiſon d'honneur, & que je me ferois un bonheur de l'obliger. Elle vouloit être conduite à la Ville ; & remarquant qu'elle conſidéroit ſes habits, je lui propoſai d'en prendre des miens. Mon frere lui dit que ſi elle étoit réſolue de partir, il monteroit à cheval, pour lui laiſſer ſon carroſſe, & qu'il étoit ſûr que je l'accompagnerois volontiers. Mais avant qu'elle pût accepter cette offre, comme elle y paroiſſoit diſpoſée, ſes forces

l'abandonnerent, & je la vis tomber ſans connoiſſance à mes pieds. Mon frere attendit ſeulement qu'elle fût en état d'ouvrir les yeux. Il ne faut pas penſer, me dit-il, à la faire partir. Qu'on ſe hâte d'appeller un Médecin. Elle eſt trop foible & trop abattue pour ſouffrir le mouvement du carroſſe. Vous prendrez ſes ordres pour ſa famille auſſi-tôt qu'elle pourra les donner. Il me dit adieu, après m'avoir promis d'être aujourd'hui à diner avec moi. En partant, il répéta : vous êtes en ſureté, Mademoiſelle, vous êtes ici ſans crainte. Elle le remercia par un mouvement de tête, mais ſans être capable de prononcer un ſeul mot. Il partit.

Et puiſſe le ciel, ai-je répondu à Miſs Grandiſſon, le combler de ſes plus précieuſes faveurs, dans quelque lieu qu'il aille jamais.

Elle m'a dit que le château où nous étions, appartenoit au Comte de L... qui a épouſé depuis peu ſa ſœur ainée, & qui eſt allé avec elle en Ecoſſe, où la plupart de leurs terres ſont ſituées; que leur retour n'eſt pas éloigné, & qu'elle n'eſt elle-même à Colnebroke que depuis trois jours, pour y faire préparer ce qui eſt néceſſaire à leur reception. Il eſt heureux pour votre couſine, a-t-elle ajouté, que mon frere ait

eu la complaiſance de m'y accompagner, & que ſes affaires l'aient appellé hier à Londres. Il ſe propoſoit de revenir aujourd'hui, pour m'y conduire ce ſoir. Notre famille eſt fort unie, M. Reves. La tendreſſe du ſang n'a jamais été plus vive entre un frere & des ſœurs. Mais pourquoi ce détail à préſent ? J'eſpere que nous nous connoîtrons mieux, & je vous déclare que je ſuis déjà charmée de Miſs Byron.

Après le déjeûner, qu'elle a précipité pour m'obliger, elle m'a conduit à l'appartement de Miſs Byron, & m'ayant fait demeurer à la porte de ſa chambre, elle s'eſt avancée fort doucement au chevet de ſon lit. Elle n'a fait qu'entrouvrir le rideau; mais j'ai entendu auſſi-tôt la chere voix de notre couſine. Quel embarras je vous cauſe ! a-t-elle dit tendrement à ſa bienfaictrice. Miſs Grandiſſon l'a priée, avec une aimable familiarité, de ne pas lui tenir ce langage. Enſuite elle lui a demandé ſi elle vouloit lui promettre de n'être pas trop ſurpriſe à mon arrivée. Je n'en puis reſſentir que de la joie, a-t-elle répondu. Alors Miſs Grandiſſon m'a fait entrer, & je me ſuis approché du lit pour y baiſer mille fois une chere main qu'on a tendue vers moi. Je vous revois donc, me ſuis-je écrié les larmes aux yeux, délices de mille cœurs!

adorable couſine : Je vous revois dans des mains dignes de vous. Ha ! Je ne puis vous dire tout ce que nous avons ſouffert.

Non, m'a-t-elle répondu, ne me dites pas ce que je crois comprendre. Mais, Monſieur, ſavez-vous que je ſuis tombée dans un lieu céleſte ? Miſs Grandiſſon l'a interrompue pour lui reprocher de l'excès dans ſa reconnoiſſance ; & ſe baiſſant vers moi, elle m'a prié de me ſouvenir que le Médecin demandoit du repos.

Si Miſs Grandiſſon traite ſa reconnoiſſance d'exceſſive ; nous, cher M. Selby, qui ſavons combien le cœur de notre incomparable fille eſt ſenſible aux obligations les plus ſimples, nous concevons quel doit être en effet l'excès de ſes ſentimens pour le généreux frere qui l'a délivrée, pour la ſœur dont elle reçoit des ſoins ſi tendres ; pour deux étrangers à qui elle croit devoir l'honneur & la vie ! Cette idée ſeule étoit capable de me lier la langue, dans la crainte de lui cauſer trop d'émotion. Cependant, malgré l'avis que je venois de recevoir, je n'ai pu réſiſter au mouvement qui s'eſt élevé tout d'un coup dans mon eſprit. Je ne ferai qu'une ſeule queſtion à ma couſine, ai-je dit avec aſſez d'embarras : la violence de cet infame auroit-elle été ?... Je voulois dire, dans une autre vue que le

mariage ; mais Miſs Grandiſſon m'a coupé la voix. Vous ne ferez pas une queſtion, m'a-t-elle dit, qui puiſſe faire revivre des ſouvenirs déſagréables. Miſs Byron n'eſt-elle pas vivante ? N'eſt elle pas ici, & ſa ſanté prête à ſe rétablir ? Vous prendrez patience juſqu'à ce qu'elle ſoit en état de vous faire ſon récit. Je n'ajoute pas un mot, ai-je repliqué ; c'eſt l'ardeur de la vengeance. Ma couſine a pris la parole : j'obéis au Médecin, m'a-t-elle dit ; mais ſi je ſuis jamais capable de pardonner à l'auteur de ma diſgrace, ce ſera pour m'avoir donné l'occaſion de connoître Miſs Grandiſſon, quoique ſes bontés m'impoſent des obligations dont il me ſera impoſſible de m'acquitter. Elle s'eſt arrêtée. J'ai cru trouver, dans ce diſcours, une heureuſe preuve qu'elle n'avoit pas été menacée de la derniere violence ; autrement elle n'auroit pas ſuppoſé qu'elle pût jamais pardonner à ſon ennemi.

Elle a propoſé de ſe lever. Miſs Grandiſſon, lui voyant les yeux plus ſereins, a dit qu'elle y conſentoit, pourvu que ſes forces le permiſſent, & qu'il ne ſeroit pas néceſſaire qu'elle revît ſon odieux habillement. Je leur ai parlé du porte-manteau dont je m'étois fourni par les ſoins de Ma.

dames Reves, & je l'ai fait apporter auſſitôt.

Mais je veux finir ici ma lettre, pour ne pas manquer l'heure de la poſte. D'ailleurs mes fatigues m'obligent de penſer au ſommeil. Il ne me reſte pour demain qu'une matiere agréable, & l'opinion que j'ai de votre impatience, me portera peut-être à la ſatisfaire par un exprès. Sir Roland vint hier ici deux fois, & s'eſt préſenté ce matin pour la troiſieme. Ma femme lui a fait dire que, pour une affaire imprévue, Miſs Byron avoit été obligée de faire un petit voyage, qui ne pouvoit durer moins de deux ou trois jours. Il ſe propoſe de retourner dans ſa province à la fin de la ſemaine.

Si notre chere Miſs ſe trouve demain un peu plus tranquille, elle eſt réſolue de revenir lundi, & je lui ai promis d'être le matin à Colnebroke. Quelle joie ſon arrivée va répandre ici!

Je n'ai eu juſqu'à préſent, ni le temps, ni l'inclination de penſer à l'infame qui nous a jettés dans une ſi mortelle inquiétude.

LETTRE XVII.

M. REVES à M. SELBY.

VOUS attendez la ſuite de mon récit. Miſs. Grandiſſon, qui m'avoit engagé à paſſer avec elle dans une chambre voiſine, tandis qu'elle avoit laiſſé ſes femmes avec ma couſine, m'a quitté après lui avoir laiſſé le temps de s'habiller. Elle eſt revenue preſqu'auſſi-tôt. C'eſt la plus charmante perſonne, m'a-t-elle dit, que j'aie jamais vue; mais elle m'a paru ſi tremblante, que je lui ai perſuadé de ſe mettre ſur ſon lit, & je l'ai aſſurée que vous demeureriez à dîner. En vain me ſuis-je défendu, par l'impatience que j'avois de porter d'heureuſes nouvelles à ma femme. On m'a répondu que ma réſiſtance étoit inutile, & que la ſœur feroit un priſonnier, comme le frere en avoit délivré un. Ma réſolution étoit encore incertaine, lorſqu'un bruit de chevaux nous ayant fait jetter les yeux dans la Cour, nous avons vu ſortir Sir Charles Grandiſſon de ſon carroſſe.

Il eſt entré de l'air le plus noble; & s'adreſſant à moi : j'apprends, m'a-t-il dit, que j'ai l'honneur de voir M. Reves. Il

s'eſt tourné vers ſa ſœur, pour lui demander pardon d'être entré ſans s'être fait annoncer. Il a donné pour excuſe, qu'il me ſavoit avec elle, & qu'il brûloit d'apprendre des nouvelles de Miſs Byron. Nous lui avons rendu compte de la ſituation de notre chere malade, qui s'étoit levée, & même habillée; mais qui ſe trouvoit encore ſi foible, qu'on l'avoit engagée à ne pas quitter ſa chambre. Il m'a félicité de l'eſpérance que nous avions du moins, de la voir bientôt rétablie.

Le Chevalier Grandiſſon eſt dans la fleur de l'âge. Je ne me rappelle point d'avoir jamais vu d'homme mieux fait, & d'une plus belle phyſionomie.

Après lui avoir fait mes remercimens au nom de pluſieurs familles & au mien, je n'ai pu manquer de lui demander quelque information ſur ſa bleſſure. Il a traité de bagatelles, ſon habit percé, & la peau de l'épaule à peine effleurée. Il a paſſé la main ſur l'endroit qu'il avoit déſigné, pour nous marquer qu'il n'y reſtoit aucune douleur. Il nous a dit que Sir Hargrave avoit eu beaucoup de déſavantage dans un carroſſe; que ſes réflexions, ſur l'événement d'hier, lui cauſoient d'autant plus de plaiſir, que s'étant informé de la ſanté de ſon adverſaire, il avoit appris qu'on en eſpéroit

bien, du moins s'il étoit capable de ſe modérer; qu'il s'en réjouiſſoit ſincérement, & qu'il ne ſe pardonneroit pas d'avoir ôté la vie à quelqu'un dans la chaleur d'une querelle. Enſuite, pour changer de diſcours, il voulut ſavoir dans quel état Miſs Byron s'étoit trouvée depuis le jour précédent. Miſs Grandiſſon en rendit un compte exact, & s'étendit beaucoup ſur les perfections de ma couſine, que je confirmai par un juſte éloge. Il remercia ſa ſœur de ſes ſoins, comme ſi c'eût été pour lui-même qu'elle les eût employés.

Nous lui demandâmes alors quelque éclairciſſement ſur la glorieuſe action qui rendoit une ſi chere perſonne à mille honnêtes gens dont elle étoit adorée. Je veux le faire parler lui-même, en me rappellant ſes propres termes, autant qu'il me ſera poſſible, & je m'efforcerai de conſerver l'air de ſang-froid avec lequel il nous fit cette agréable relation.

Vous ſavez, ma ſœur, les affaires qui me demandoient à la ville. C'eſt un bonheur extrême que j'aie cédé à vos inſtances, pour vous accompagner ici.

A deux mille de Honſlow, j'apperçus devant moi une berline à ſix chevaux; qui s'avançoit avec beaucoup de diligence. Mon poſtillon avoit ordre auſſi d'aller

grand train. Le cocher qui venoit vers moi, parut diſpoſé à diſputer le paſſage au mien. On s'arrêta l'eſpace d'une minute ; j'ordonnai à mes gens de ſe détourner : je ne conteſte pas volontiers pour une bagatelle. Mes chevaux étoient frais ; j'avois fait peu de chemin ; les ſtores de la berline étrangere étoient baiſſés, & je ne pus découvrir d'abord qui étoit dedans ; mais en commençant à tourner, je reconnus les armes du Chevalier Hargrave Pollexfen, & je crus appercevoir, au travers des ſtores, deux perſonnes, dont l'une étoit enveloppée dans un manteau d'écarlate.

Au même inſtant, une voix, que je crus reconnoître pour celle d'une femme, fit retentir l'air de ſes cris : au ſecours, au ſecours, répéta-t-elle pluſieurs fois ; au nom de Dieu, ſecourez-moi ! J'ordonnai à mes gens d'arrêter. Une voix d'homme, qui étoit celle de Sir Hargrave, ordonna aux ſiens, par la portiere oppoſée, de piquer de toutes leurs forces ; mais le chemin ſe trouvoit croiſé par ma voiture. Les mêmes cris continuant de ſe faire entendre, avec un ſon qui paroiſſoit étouffé, je recommandai à trois domeſtiques, qui me ſuivoient à cheval, d'arrêter ſoigneuſement le poſtillon de Sir Hargrave, & je défendis moi-même à ſon cocher de faire un

pas. Les ſtores étoient toujours baiſſés de mon côté, & Sir Hargrave preſſoit ſes gens de l'autre, avec beaucoup de juremens & d'imprécations. Je pris le parti de deſcendre, pour faire le tour de la berline : les cris de la Dame ne ceſſoient point, & je vis Sir Hargrave qui s'efforçoit de lui tenir ſur la bouche le bout d'un mouchoir, qui paroiſſoit lié autour de ſa tête : il juroit outrageuſement. Auſſi-tôt que la malheureuſe Dame m'eut apperçu, elle tendit ſes deux mains vers moi, en prononçant du ton le plus triſte, Monſieur, au nom de Dieu ! . . .

Sir Hargrave, dis-je à ſon tyran, je vous ai reconnu à vos armes : vous me paroiſſiez engagé dans une fort mauvaiſe affaire. Oui, me répondit-il, d'un ton fort animé, je ſuis le Chevalier Pollexfen, & je reconduis chez moi une femme fugitive. Je lui demandai ſi c'étoit la ſienne ? Oui, reprit-il en jurant ; & prête à m'échapper dans une maudite maſcarade : voyez, ajouta-t-il, en levant le manteau, prête à fuir dans cet équipage même. Oh ! non, non, non, s'écria la triſte Dame.

Il recommençoit ſes imprécations contre le cocher, pour lui faire piquer ſes chevaux. Je le priai de faire attention à moi. Permettez, Sir Hargrave, que je faſſe une queſtion à Madame. Je vous trouve fort

indiſcret, interrompit-il bruſquement : eh ! qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

Etes-vous Milady Pollexfen, Madame ? continuai-je, ſans tourner les yeux ſur lui. Oh ! non, non, non ; ce fut tout ce qu'elle eut la force de répondre. Deux de mes gens s'approcherent de moi ; le troiſieme tenoit la tête du cheval du poſtillon. Trois hommes qui ſuivoient auſſi Sir Hargrave à cheval étoient demeurés à quelques pas, & ſembloient tenir conſeil enſemble, comme s'ils euſſent appréhendé de s'avancer davantage. Ayez l'œil ſur ces gens-là, dis-je aux deux miens ; il arrivera quelques paſſans qui prendront parti pour la juſtice. Malheureux ! criai-je au cocher, qui vouloit piquer ſes chevaux : ta vie en répondra. Sir Hargrave ne ceſſant point de le preſſer avec le plus furieux emportement, je répétai la même menace ; & je demandai nettement à la Dame ſi elle ſouhaitoit d'être libre. Oh ! Monſieur, me répondit-elle, délivrez-moi par pitié ! Je ſuis dans les mains d'un lâche raviſſeur ; je ſuis trahie, enlevée ; délivrez-moi, délivrez-moi !

J'ordonnai alors à mes gens de couper les traits, s'ils craignoient de ne pouvoir arrêter autrement la berline ; de faire face aux trois hommes, d'en arrêter même un s'il étoit poſſible, & de me laiſſer le ſoin

du reſte. Sir Hargrave, jugeant que je ne penſois plus à le ménager, tira ſon épée, qu'il avoit entre ſes genoux, & leva la voix pou appeller ſes trois hommes, avec ordre de faire feu ſur tout ce qui s'oppoſeroit à ſon paſſage. Je lui dis que mes gens étoient auſſi-bien armés que les ſiens; qu'ils m'obéiroient au premier ſigne, & que je ne lui conſeillois pas de me mettre dans la néceſſité de le donner. Enſuite m'adreſſant à la jeune Dame, je lui demandai ſi elle étoit réſolue de ſe mettre ſous ma protection. Oh! Monſieur, me dit-elle, j'implore votre bonté comme celle du Ciel.

Je ne balançai plus à ouvrir la portiere. Sir Hargrave prit ce moment pour m'allonger un grand coup, accompagné de pluſieurs injures. J'en avois eu quelque défiance; de ſorte qu'étant ſur mes gardes, je n'eus pas de peine à détourner ſon épée, qui ne laiſſa point de me toucher légérement l'épaule; j'avois la mienne à la main, mais dans le fourreau. La portiere demeurant ouverte, il eſt vrai que je n'eus pas la politeſſe de baiſſer la botte du carroſſe, pour aider Sir Hargrave à deſcendre. Je le ſaiſis au collet, avant qu'il eût pu ſe remettre du coup qu'il m'avoit porté; & par une violente ſecouſſe, qui le fit tourner en tombant de ſa voiture, je le plaçai

assez heureusement sous la roue de derriere. Je lui arrachai son épée, que je rompis aussi-tôt, & dont je jettai les deux pieces par-dessus ma tête. Son cocher jetta un grand cri, mais il fut arrêté par les menaces du mien. Son postillon n'étoit qu'un enfant, qu'un de mes gens avoit démonté avant que de joindre les deux autres, auxquels j'avois ordonné de se saisir, s'ils pouvoient, des trois hommes de Sir Hargrave: ma seule vue étoit de les arrêter; car je jugeois que ces misérables, connoissant les criminelles dispositions de leur maître, étoient déjà fort épouvantés.

Sir Hargrave avoit la bouche & le visage tout en sang. Je m'imaginai que j'avois pu le blesser du pommeau de mon épée: une de ses jambes, en se débattant, étoit passée entre les rayons de la roue Cette situation me parut assez propre à contenir son emportement; & je criai au cocher de ne pas faire remuer le carrosse, pour l'interêt même de son maître, qui paroissoit extrêmement mal de sa chûte. Il juroit de toutes ses forces. Assurément, un homme si peu capable de supporter une offense, devoit l'être moins d'offenser autrui, suivant ses propres principes. Je n'avois pas tiré mon épée, comme j'espere de ne le jamais faire dans aucun démêlé particulier. Cependant

je n'en aurois pas fait difficulté, dans une occaſion de cette nature, ſi j'y avois été forcé.

La jeune Dame, quoique mortellement effrayée, avoit trouvé le moyen de ſe dégager du manteau. Je n'eus pas le temps de tourner mon attention ſur ſes habits; mais je fus frappé de ſa figure, & plus encore de ſa terreur. Je lui offris la main, ſans penſer plus que la premiere fois à la botte du carroſſe, & je crois quelle n'en étoit guere occupée non plus que de ſa délivrance. N'avez-vous pas lu, M. Reves, (c'eſt Pline, je crois, qui fait quelque part ce récit) l'aventure d'un oiſeau effrayé, qui, ſe trouvant pourſuivi par un faucon, ſe jetta dans le ſein d'un paſſant, comme dans un aſyle? De même, exactement de même, en me voyant reparoître à la portiere du carroſſe, votre charmante couſine, au-lieu d'accepter la main que je lui préſentois, ſe précipita réellement entre mes bras. Oh! ſauvez-moi, Monſieur, ſauvez-moi, s'écria-t-elle d'une voix altérée. Elle étoit prête à s'évanouir, je ne crois point qu'elle fût en état de marcher. Il me fallut faire le tour des chevaux de Sir Hargrave, pour la tranſporter dans ma voiture. Soyez ſûre, Mademoiſelle, lui dis-je en la faiſant aſſeoir, que vous êtes avec un homme d'honneur. Je vais vous mener à ma ſœur, qui

eſt une jeune perſonne de votre âge, dont vous devez vous promettre toute ſorte d'aſſiſtance & de ſoins. Elle jettoit ſucceſſivement les yeux par les deux portieres, avec des marques viſibles d'effroi, comme ſi le voiſinage de Sir Hargrave l'eût encore alarmée. Ne craignez rien, lui dis-je; je ſuis à vous dans l'inſtant. Elle me ſupplia de fermer ma portiere.

Je m'avançai de quelques pas, mais ſans la perdre de vue, pour obſerver ce qu'étoient devenus mes gens. J'ai ſu d'eux qu'en allant vers les trois hommes de Sir Hargrave, ils avoient préſenté le bout de leurs piſtolets. Ces trois miſérables ſe mirent d'abord en défenſe; mais, effrayés apparemment par leurs remords, ils prirent auſſitôt la fuite. Mes gens les pourſuivirent l'eſpace de deux ou trois cens pas, & revenoient à mon ſecours, lorſque je quittai Miſs Byron pour les rappeller.

Je vis, à quelque diſtance, Sir Hargrave ſoutenu par ſon cocher, & s'appuyant ſur lui de tout ſon poids avec beaucoup de difficulté remonter dans ſa berline. Je donnai ordre à un de mes gens de lui dire qui j'étois. Il ne répondit que par des malédictions, & par des menaces d'une furieuſe vengeance. Mais ſes emportemens étoient encore plus horribles contre ſes gens, qu'il traitoit de lâches & de traîtres.

Je remontai alors dans ma voiture. Miſs Byron s'étoit laiſſée tomber au fond, où je la trouvai preſqu'évanouie, & pouvant à peine ouvrir la bouche, pour répéter, ſauvez-moi, ſauvez-moi. Je la raſſurai, je la levai ſur le ſiege, & je me hâtai de l'amener à ma ſœur, qui a raconté, ſans doute, à M. Reves, tout ce qui eſt arrivé depuis.

Ma reconnoiſſance alloit ſe répandre en éloges & en remercîmens; mais Sir Charles n'a pas manqué de m'interrompre, pour arrêter cette effuſion. Vous voyez, Monſieur, m'a-t-il dit, que cette victoire m'a peu coûté, & que j'ai peu de ſujet d'en faire gloire; la conſcience du raviſſeur étoit contre lui, & celle de ſes valets étoit pour moi. Les miens ſont d'honnêtes gens qui aiment leur Maître. Dans une bonne cauſe, je parierois pour ces trois hommes, contre ſix qui en ſoutiendroient une mauvaiſe. Le vice eſt ce qu'il y a de plus lâche au monde, lorſqu'il eſt attaqué avec réſolution: & que peuvent craindre d'honnêtes gens qui défendent la juſtice & la vertu?

Il paroît que Sir Hargrave eſt retourné à la ville. L'infame! quelle figure doit-il faire à ſes propres yeux! Sir Charles raconte qu'en paſſant à *Smalburygeen*, les gardes de la barriere ont fait à ſes gens l'hiſtoire d'un vol tragique & ſanglant, commis le

même jour, à deux mille de Honſlow, par cinq ou ſix brigands à cheval ; ils ont ajouté que le gentilhomme qui a eu le malheur d'être volé dans un cárroſſe à ſix chevaux, étoit paſſé une demi-heure auparavant par la barriere, couvert de bleſſures ; qu'ils lui avoient entendu pouſſer des gemiſſemens, & qu'il alloit faire ſa dépoſition à la juſtice de Londres Un autre commentaire, nous dit Sir Charles, en ſouriant, c'eſt que, pendant le récit des gardes, un homme à cheval s'eſt arrêté pour l'entendre, a prétendu que c'étoit un faux bruit, & qu'il n'étoit pas queſtion de vol, mais d'une querelle entre deux petits maîtres, dont l'un avoit enlevé à l'autre une fort jolie maîtreſſe.

Ce badinage ne m'a point empêché de demander ſérieuſement à Sir Charles, ſi la prudence ne nous obligeoit pas de prendre quelques meſures contre la malignité de notre ennemi ? Il lui ſembloit, m'a-t-il dit, que le parti le plus ſage étoit d'éviter l'éclat, auſſi long-temps du moins que l'agreſſeur paroîtroit tranquille. Les maſcarades, a-t-il ajouté, ne ſont pas des lieux où il ſoit honorable pour une femme de recevoir une inſulte. Le ſcandale, a-t-il dit encore, a toujours quelque choſe de fâcheux pour ceux mêmes qui peuvent s'aſſurer d'y avoir donné le moins d'occaſion. Il prétend que

l'aventure de Miſs Byron, racontée ſimplement, nous laiſſera toujours le pouvoir de prendre les meſures qui nous conviendront. Ainſi, Sir Charles n'eſt pas ami des maſcarades. Pour moi, je vivrois cent ans, ſans être tenté d'y retourner.

Toute mon impatience, à préſent, eſt d'entendre le récit de Miſs Byron. Plaiſe au Ciel qu'il ne ſoit pas d'une nature à nous obliger... Cependant, comme notre chere Miſs a de grands principes de délicateſſe... je ne puis encore me rendre maître de mes idées. Il faut s'armer de patience un peu plus long-temps.

Miſs Grandiſſon nous a quittés, pour s'aſſurer de l'état de ſa chere malade. Son abſence n'a pas duré long-temps; les deux charmantes perſonnes ſont entrées enſemble, l'une appuyée ſur le bras de l'autre, qui la ſoutenoit avec toutes les attentions de la plus tendre amitié. Miſs Byron m'a paru d'abord aſſez pâle; mais, à la vue de ſon libérateur, ſes joues ſe ſont couvertes d'un aimable vermillon. Sir Charles s'eſt approché d'elle, d'un air calme & ſerein, dans la crainte de lui cauſer de l'émotion; & prévenant, par quelques expreſſions civiles, les témoignages d'une reconnoiſſance paſſionnée, il lui a pris la main pour la conduire ſur un fauteuil, où elle n'a pas été plutôt aſſiſe, que ſa foibleſſe nous a

cauſé de nouvelles alarmes. Miſs Grandiſſon lui a préſenté des ſels qui l'ont un peu fortifiée. Alors ſes yeux ſe ſont ouverts avec une langueur touchante, qui ne les rendoit que plus expreſſifs, en leur dérobant quelque choſe de leur éclat naturel. Tous les mouvemens de ſon cœur alloient paſſer ſur ſes levres; mais Sir Charles lui a demandé la permiſſion de l'interrompre, pour ménager ſes forces; il s'eſt plaint du prix exceſſif qu'elle ſembloit attacher à un ſervice commun. Chere Miſs! lui a-t-il dit, du ton le plus tendre, car je prends déjà la liberté de vous traiter avec la familiarité d'une longue connoiſſance, tout ce que j'apprends de M. Reves & de ma ſœur, doit me faire regarder le jour d'hier comme un des plus heureux de ma vie. Je regrette que le commencement de notre liaiſon vous ait coûté ſi cher; mais ces apparences de mal produiront un bien réel. J'ai deux ſœurs, dont les excellentes qualités font honneur à leur ſexe; conſentez que je puiſſe me vanter déſormais d'en avoir trois. Quelle ſatisfaction ne vais-je pas tirer d'un événement qui fait une addition ſi aimable à ma famille? Enſuite il a pris la main de ma couſine & celle de ſa ſœur, il les a jointes en les preſſant dans les ſiennes: ſi vous nous faites l'honneur, a-t-il ajouté; d'accorder le nom de ſœur à Charlotte, ne

m'eſt-il pas permis, ſur un fondement ſi doux, d'aſpirer à celui de votre frere? Miſs Grandiſſon a ſaiſi cette ouverture avec des tranſports de joie. Ma couſine, dans la confuſion de divers ſentimens qui lui coupoient la voix, a regardé Sir Charles avec un mêlange de reſpect & de reconnoiſſance, Miſs Grandiſſon avec délices, & moi d'un air d'admiration. Enfin elle a trouvé la force d'ouvrir la bouche. Ne vous l'ai-je pas dit, M. Reves, que j'étois tombée dans une maiſon céleſte.

J'appréhendois qu'elle ne s'évanouît : mais Sir Charles ayant eu l'adreſſe de faire changer d'objet à ſes idées, par d'agréables images de l'avenir, qui lui formoient une perſpective plus éloignée, elle s'eſt ſentie capable de ſe mettre à table avec nous, & d'y demeurer plus d'une demi-heure. Sa contenance néanmoins ayant changé deux ou trois fois, Miſs Grandiſſon l'a preſſée de retourner à ſa chambre, & n'a voulu ſe fier qu'à elle-même du ſoin de l'y conduire. J'ai pris congé d'elle, lorſqu'elle s'eſt retirée. S'il n'arrive rien qui retarde notre attente, j'eſpere que nous la reverrons Lundi parmi nous.

Milady Williams vient de nous quitter. Je lui ai lu toute ma relation, depuis le voyage que j'ai fait à Colnebroke : deux

jours ne ſuffiront pas, m'a-t-elle dit, pour ſécher ſes yeux. Les femmes, cher ami, voient quelquefois d'aſſez loin. Milady Williams & Madame Reves ſeroient charmées d'entendre Miſs Grandiſſon & Miſs Byron ſe traiter de ſœurs, dans un ſens qui n'emportât pas, à l'égard de l'une, la qualité de frere pour Sir Charles. Si ce charmant homme... mais pourquoi m'arrêter à cette idée?... Cependant rien ne m'empêche d'ajouter que lorſqu'elle eſt venue aux deux Dames, j'ai penſé que de tous les hommes que notre couſine a vus juſqu'à préſent, le brave, le galant, le vertueux Sir Charles ſeroit peut-être le ſeul qui n'auroit pas beaucoup de peine à lui plaire, s'il prenoit de l'inclination pour elle. A la vérité, il eſt extrêmement riche, & ſes eſpérances ne ſont pas moins conſidérables du côté de Milord W.... ſon oncle maternel. Sa ſœur, qui parle de lui comme d'un homme divin, m'a dit qu'il ne pouvoit ſe marier, ſans faire le tourment d'une infinité de cœurs. Sur ce point, on peut en dire autant de Miſs Byron. Mais je m'écarte inutilement.

Si notre chere Miſs n'eſt pas bientôt en état d'écrire, peut-être recevrez-vous encore une lettre de moi. Je ſuis, &c.

ARCH. REVES.

Mon courier arrive à ce moment, avec votre réponſe. En vérité, cher Selby, j'y trouve quelques lignes qui m'auroient pénétré juſqu'au fond du cœur, ſi notre chere fille ne nous avoit pas été ſi heureuſement rendue.

LETTRE XVIII.

M. REVES à M. SELBY.

Lundi au ſoir, 20 Fév.

JE prends encore une fois la plume ; mais vous aurez bientôt le plaiſir de la voir entre les mains de ma couſine. Il étoit neuf heures, lorſque je ſuis arrivé ce matin à Colnebroke. J'ai trouvé Miſs Byron mieux rétablie que je n'oſois l'eſpérer ; elle avoit fort bien paſſé les deux nuits précédentes, & le jour d'hier fut pour elle un excellent cordial. Sir Charles en paſſa la plus grande partie dans ſon cabinet ; mais les deux Dames ne ſe quitterent pas un moment. Ma couſine releve juſqu'au ciel le mérite de ce frere & de cette ſœur. Miſs Grandiſſon, dit-elle, a beaucoup d'eſprit & d'agrémens, le caractere du monde le plus naturel & le plus ouvert. Sir Charles eſt la franchiſe & la politeſſe même ; ſes civilités n'ont rien d'embarraſſant pour ſes hôtes. L'air aiſé, qui

regne

regne dans ſon langage & dans ſes manieres, perſuade tout d'un coup, que pour l'obliger, il ne faut pas en uſer moins librement avec lui. J'ai vérifié moi-même aujourd'hui cette obſervation. Ce matin, en arrivant, je m'étois exprimé dans des termes qui ſembloient marquer moins de familiarité que de reſpect. Sir Charles en a pris occaſion de m'embraſſer, & m'a dit de l'air le plus obligeant : cher M. Reves, les honnêtes gens doivent s'aimer à la premiere vue. Ne différez point à me mettre au nombre de vos amis. Je vous compte déjà parmi les miens. Je penſerois mal de moi-même, ſi je remarquois dans un homme du caractere de M. Reves, une défiance de moi, qui ne permît point à ſon ame de ſe mêler avec la mienne.

Miſs Grandiſſon n'a pas manqué d'engager ma couſine à lui raconter toute ſon hiſtoire ; & celle d'une partie de ſes parens eſt entrée naturellement dans ce récit.

Miſs Byron étant aſſez rétablie pour retourner à la ville, & moi jugeant comme elle, que Sir Charles feroit plus volontiers ce petit voyage en carroſſe qu'à cheval, j'ai demandé la liberté de reprendre le cheval qui m'avoit amené. Cette idée néanmoins eſt venue de Miſs Byron. Je lui en ai fait un peu la guerre depuis notre retour. Mais

qu'elle ne ſache jamais que je vous l'aie dit, je vous le demande en grace ; elle ne me pardonneroit point. Cependant, lorſque j'ai goûté ſa propoſition, j'ai vu briller le contentement dans ſes yeux.

J'étois à Londres une demi-heure avant le carroſſe ; & j'ai fait d'autant plus de diligence, que je me flattois d'engager Sir Charles & ſa ſœur à dîner avec nous. J'ai trouvé au logis Milady Williams & Miſs Clemer, notre favorite à tous, qui attendoient avec ma femme le retour de Miſs Byron. Lorſque le carroſſe s'eſt fait entendre, vous auriez vu toute la maiſon dans un tranſport de joie qui approchoit de l'ivreſſe. Les domeſtiques ſe diſputoient l'honneur d'être le premier à la porte. J'y ai volé moi-même, pour donner la main à Miſs Grandiſſon, tandis que Sir Charles a rendu le même office à ma couſine. Jugez avec quelle effuſion de cœur il a été reçu par les trois Dames. Les careſſes, les félicitations & les applaudiſſemens ne peuvent être repréſentés Mais je me ſuis vu trompé dans l'eſpérance que j'avois eue d'engager cet aimable frere & ſa ſœur à dîner avec nous. Ils étoient appellés par des affaires preſſantes. En prenant congé, Miſs Grandiſſon a promis de n'être pas longtemps ſans revoir ſa ſœur Henriette, & de vivre avec elle dans la plus intime liaiſon.

Milady & ma femme ſont demeurées dans l'admiration, de la brillante figure & des manieres nobles de Sir Charles. Il n'y a perſonnne de nous qui n'ait eu des yeux aſſez ouverts, pour un événement qui mettroit le comble à notre bonheur. Mais la modeſtie de Miſs Byron, & ſa ſanté, qui n'eſt pas encore aſſez forte pour ne s'être pas un peu reſſentie de l'agitation du voyage, ne nous ont pas permis de pouſſer trop loin cet entretien. Elle a demandé la liberté de ſe retirer, & nous l'avons preſſée nous-mêmes d'aller prendre quelques heures de repos.

Je crois vous avoir dit que j'avois accepté l'offre de Milady Williams, qui dans l'horrible incertitude où nous étions il y a ſix jours, propoſa d'envoyer ſon maître-d'hôtel à Padington. Il n'en a rien rapporté de plus remarquable, que des confirmations ſur le caractere de la veuve & de ſes filles, qui ne paſſent point pour de mal honnêtes gens. Suivant toute apparence, ces trois femmes ſe ſeroient attendues à des remerciemens de la famille de Miſs Byron, pour avoir contribué à ſon mariage avec un homme dont les richeſſes ſont ſi connues. Le meſſager que j'avois envoyé à Reading, pour s'informer du caractere de Bagenhall, nous a rapporté qu'il eſt fort décrié du côté des mœurs, & qu'il paſſe pour l'intime ami de Sir Hargrave. Mais, graces au Ciel, il

ne nous reſte plus rien à démêler avec ces gens là. J'apprends que Sir Hargrave même garde ſa maiſon, & l'on ſe dit à l'oreille qu'il a l'eſprit à demi égaré, juſqu'au point que ſes propres domeſtiques ne s'approchent pas de lui ſans précaution. Il a congédié honteuſement tous ceux qui l'accompagnoient dans ſon odieuſe entrepriſe. Nous ignorons quelle eſt ſa bleſſure; mais il eſt réellement bleſſé, quoique ſans danger. On ajoute qu'il s'emporte continuellement en menaces contre Sir Charles. Le Ciel préſerve un des meilleurs hommes du monde, & qui mérite le plus ſa protection!

Miſs Byron ſe propoſe d'écrire demain par la poſte à Miſs Lucie Selby, & de lui faire un ample récit de tout ce qu'elle a ſouffert. J'ai promis de lui fournir, autant du moins que je puis l'eſpérer de ma mémoire, tous les articles que vous avez déjà reçus de moi, pour lui épargner d'inutiles répétitions. Elle m'ordonne de vous dire qu'elle commence ce ſoir, afin qu'il ne vous reſte aucune inquiétude ſur ſa ſituation. Recevez pour vous-même, mon cher Monſieur, & pour toute votre famille, mes félicitations ſur l'heureux retour d'une perſonne qui nous eſt ſi chere.

ARCH. REVES.

Fin du premier Volume.

627340